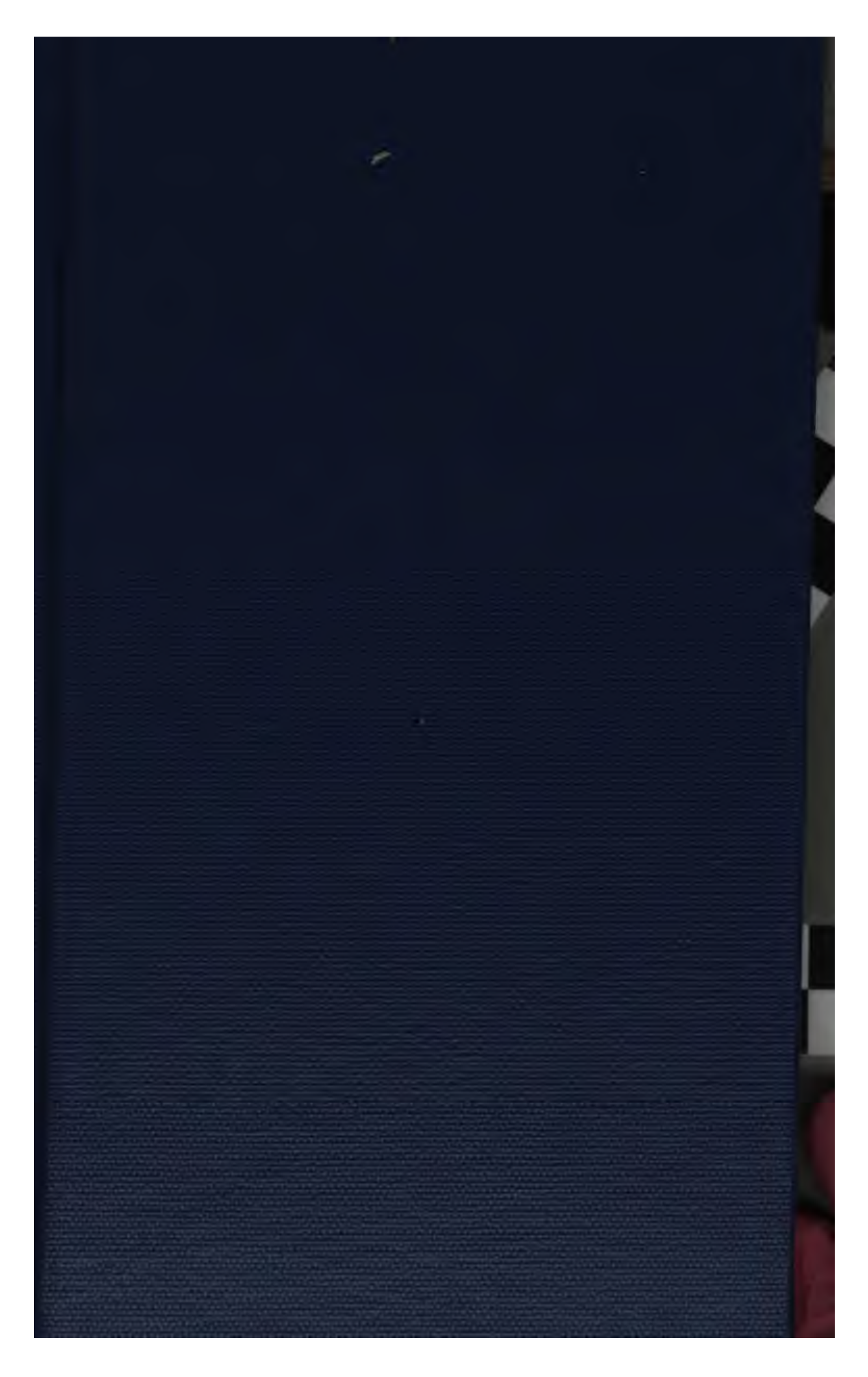


MÉMOIRES

D'UN

PRÊTRE RUSSE

OU

LA RUSSIE RELIGIEUSE

PAR

M. IVAN GOLOVINE

> Entfernt vom Vaterland, von allen Lieben,
> In Nacht und Nebel roh hinausgetrieben,
> Ist nur die Leier freundlich mir geblieben;
> Und in die Saiten griff ich dreist und dreister
> Und sang zu kräftig für beschränkte Geister,
> Und zu beschränkt für die erhabnen Meister.
>
> K. BECK.



PARIS
CHEZ CHARLES REINWALD
RUE DES SAINTS-PÈRES, 10
LEIPZIG, CHARLES TWIETMEYER

1849

MÉMOIRES

D'UN

PRÊTRE RUSSE

MÉMOIRES

D'UN

PRÊTRE RUSSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Cie
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

MÉMOIRES

D'UN

PRÊTRE RUSSE

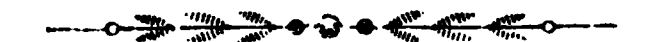
OU

LA RUSSIE RELIGIEUSE

PAR

M. IVAN GOLOVINE

> Entfernt vom Vaterland, von allen Lieben,
> In Nacht und Nebel roh hinausgetrieben,
> Ist nur die Leier freundlich mir geblieben :
> Und in die Saiten griff ich dreist und dreister
> Und sang zu kräftig für beschränkte Geister,
> Und zu beschränkt für die erhabnen Meister.
>
> K BECK.



PARIS

CHEZ CHARLES REINWALD

RUE DES SAINTS-PÈRES, 10

LEIPZIG, CHARLES TWIETMEYER

—

1849

AVIS.

L'organisation intérieure de l'Église et la condition du clergé russe ont dû échapper aux auteurs qui, jusqu'à ce jour, ont écrit sur la Russie. Les membres du clergé sont seuls à même de connaître à fond ces mystères C'est donc une bonne fortune pour tous qu'un prêtre, qu'un moine russe ait consenti à livrer à la publicité ses mémoires, écrits dans un esprit de haute impartialité et dictés par le seul amour de la vérité et du bien commun.

La responsabilité des idées religieuses énoncées dans ce livre ne m'appartient pas. Les plus avancées sont celles d'un disciple des philosophes du XVIII siècle, d'un témoin de la révolution de 1789. Nous avons cru devoir n'y rien changer. S'il y a de la légèreté à tout nier, il y a de la faiblesse à tout croire sans examen.

La religion est une affaire de sentiment et, à côté du culte qu'on rend à des despotes, comment ne pas respecter la divinisation de la vertu crucifiée? Aussi ceux qui nient la nature divine du Christ, n'ôtent rien à sa grandeur. Puissent-ils au moins faciliter la pratique de ses dogmes et leur introduction dans la vie réelle!

On croit à tort que le siècle précédent a usé tout doute en matière de foi, et que celui où nous vivons est éminemment religieux. Strauss et Salvador sont venus après Holbach et Voltaire, et dans cette réaction religieuse qu'on signale de nos jours, il y a autant d'hypocrisie, d'amour du changement, que de sentiment véritable et de profonde conviction. Mais si l'esprit voltairien a fait son temps en France, il n'a que peu pénétré en Russie. La croyance des classes les plus nombreuses de cet empire est restée intacte, et leur piété est un effet de leur douceur autant que de l'enfance de leurs idées.

CHAPITRE PREMIER.

LE SÉMINAIRE.

MA NAISSANCE. — MES PARENTS. — MON ENTRÉE AU SÉMINAIRE. — ÉTAT DES ÉTUDES ET ENTRETIEN DE CE COLLÉGE. — TENTATIVE INFRUCTUEUSE POUR ÉCHAPPER A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Je suis né le $^{31}/_{18}$ août 1782 à Porkhow, gouvernement de Pskow, dans la caste des prêtres; car c'est bien là une caste qui, si elle n'a pas l'importance de la caste équivalente de l'ancienne Inde, en a toute l'immobilité: on en sort plus difficilement qu'on n'y entre.[1] Mon père

[1] Tout le monde peut y être admis, mais le prêtre qui cesse de l'être est incapable de remplir un emploi quelconque pendant six ans. Loi de 1837.

était prêtre et ma mère prêtresse *(popadia)*; c'est le nom qu'on donne chez nous aux femmes des prêtres, quoiqu'elles ne participent en rien à leur caractère sacré. Je fus donc voué dès le berceau au service des saints autels, le fils du prêtre devant suivre la carrière de son père. Telle est la règle, et la dispense n'est qu'une exception qu'on n'obtenait presque jamais de mon temps. Cette destination peut être un bienfait pour ceux qui, indécis sur le choix d'une carrière, flottent entre les différentes professions sans s'arrêter à une seule, mais c'est certainement un mal pour ceux qui ne sentent pas de vocation pour cet état, d'ailleurs fort peu attrayant.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, je restai auprès de mes parents, oisif mais heureux, autant que l'insouciance peut s'appeler bonheur. Mon père était un homme de l'ancienne roche, dans toute la bonne acception de ce mot. Fort de corps et d'âme, pur dans ses moeurs et libre par ses in-

stincts, il acceptait de confiance toutes les maximes de religion, mais il apportait un coup d'oeil très juste dans le jugement des choses de ce monde. Il était moins bien avec ses supérieurs qu'avec ses égaux; en mauvaise odeur auprès des moines, il comptait plus d'un ami dévoué parmi les prêtres. Ses procédés avec moi m'avaient fait contracter pour lui un amour vraiment filial. Il me témoignait de la confiance en toute chose, et me traitait avec une intimité qui me disposait envers lui à une entière franchise. Pour m'en montrer digne je m'appliquais à être raisonnable avant l'âge.

Je me suis rappelé bien souvent dans ma vie un conseil qu'il aimait à répéter et que je me serais bien trouvé de suivre plus rigoureusement que je ne l'ai fait. «Mon enfant, me disait-il, le temps où tu vivras ne ressemblera pas à celui où j'ai vécu; la franchise cesse d'être une vertu et s'appelle aujourd'hui une faiblesse condamnable, parce qu'elle fait tort à celui qui la pratique.

Pense ce que tu veux, mais ne dis que ce qui peut plaire aux autres. Grâce au ciel, je n'ai pas eu à me courber, mon âge m'a dispensé de ce rude apprentissage ; j'ai vieilli en même temps que s'opérait ce changement dans les moeurs.» Mon père avait souvenance d'un temps plus libre ; le sang d'un républicain [1] paraissait parfois parler en lui, car les autres Russes, façonnés au joug de père en fils, n'auraient pu tenir le même langage.

J'étais moins bien partagé du côté de ma mère, au moins en ce qui concernait le caractère. Je n'en parle que parce qu'elle a eu une certaine influence sur mon sort, mais je n'oserais en dire du mal ; il y a bien peu de mères qui puissent remplacer un père.

A neuf ans, on me plaça au séminaire de Pskow. A ce nom seul, le frisson me parcourt tout le corps, car ce dont j'ai eu le plus à souffrir dans cette maison, c'est le froid ; la mau-

[1] Pskow a été, comme on sait, anciennement une république.

vaise chère, les mauvais traitements ne venaient qu'ensuite. On s'habitue à ceux-ci alors qu'ils sont communs à tous, mais on ne se fait jamais aux souffrances que cause le froid, et notre séminaire était trop pauvre pour être chauffé. — Je vois encore la modeste tourelle en bois de notre institution; j'entends parfois le son de la clochette qui nous appelait à l'étude et la voix rauque du moine inspecteur; je me rappelle les couloirs sombres où l'on nous entassait, en attendant l'ouverture des classes; mais le souvenir du froid me glace chaque fois que j'y pense. J'ai passé treize ans au séminaire, treize ans pour apprendre ce qu'un heureux hasard m'a fait oublier en moins d'une année, — que de temps perdu!

Le gouvernement donnait 2000 roubles pour notre séminaire, deux mille roubles assignats, ce qui fait presque autant de francs, deux mille roubles par an pour entretenir quarante élèves à demeure, pour payer une vingtaine de pro-

fesseurs et pour subvenir à tous les frais de la maison.

On aura facilement une idée du confort qui y régnait, lorsqu'on saura surtout que l'économe trouvait encore, comme de rigueur, le moyen de voler sur les sommes qui lui étaient confiées, et l'on comprendra comment il se faisait que les appartements ne fussent pas chauffés en plein hiver; les vingt et trente degrés de froid n'y trouvaient d'autre correctif que l'haleine des élèves. L'hiver, les cours commençaient avant le lever du soleil. On arrivait pêle-mêle; on s'entassait jusqu'à l'ouverture des leçons dans une salle froide et sombre. Pour se réchauffer, on avait recours au pugilat et à la lutte; venait le moine inspecteur, à moitié ivre et endormi; sa voix, qui trahissait ses libations nocturnes, nous faisait rentrer dans le silence; mais non content de ce résultat, il se saisissait du premier qui lui tombait sous la main et le faisait passer entre les mains du gardien qui lui administrait les verges.

Le plus souvent la peine tombait sur un innocent, qui, se tenant à l'écart des jeux de ses camarades, se trouvait le plus à la portée du moine. J'eus plus d'une fois ma part de cette justice distributive et connus ainsi bien jeune l'effet de l'arbitraire. J'avoue que cet apprentissage fut fort peu de mon goût.

Il y avait des élèves internes et des externes. Le nombre de ces derniers était de beaucoup le plus considérable et ils étaient entretenus aux frais de leurs parents qui payaient trois roubles (assignats) par mois pour leur instruction. C'étaient les plus riches, et je fus du nombre; les autres donnaient moins; encore payaient-ils en nature, de sorte que je ne crois pas me tromper en portant le terme moyen de cette rétribution à deux roubles et demi. Les externes se logeaient à leurs frais et se pourvoyaient de provisions chez leurs parents. Les internes s'appelaient *boursaks*; ils étaient logés et nourris dans l'institution. Il fallait être orphelin pour en faire partie. J'obtins

cette faveur à la mort de mon père, qui eut lieu dans ma quatorzième année. Je ne dirai pas comment nous étions nourris; on s'en fera facilement une idée. On nous donnait bien de la viande, mais quelle viande, grand Dieu! Aussi notre faim était-elle plus souvent assouvie par les mauvais traitements et le défaut de mouvement que par la nourriture. Quant au vêtement, il était trop curieux pour que je n'entre pas dans quelques détails à ce sujet. Chaque *boursak* recevait une redingote et un *touloup* [1] pour trois ans, un tapis en feutre qui lui servait de lit, pour tout le temps de son séjour au séminaire. L'administration allouait 45 copeks [2] pour un bonnet, 130 roubles assignats pour les bottes et autant pour le linge, tous les trois ans, ce qui fait 42 roubles par an, pour chacun de ces articles.

Il y avait six classes. La première s'appelait

[1] Pelisse de peaux de mouton.
[2] Cinquante centimes environ.

informatoire; on y enseignait à lire, à écrire et à compter. La durée du séjour dans cette classe n'était pas fixe et dépendait des progrès de l'élève. Comme les parents étaient, pour la plupart, des prêtres de village, et qu'ils payaient en denrées la pension de leurs enfants, on finit par trouver ce système trop incommode et l'on institua dans l'intérieur même des provinces, des écoles préparatoires, qui prirent le nom de *gymnases cléricals*. On y enseignait les éléments de la grammaire et de l'arithmétique et les élèves qui en sortaient, entraient au séminaire droit en rhétorique.

La seconde classe était celle des *grammairiens*. On y restait un an et on y apprenait le latin.

La troisième était la classe de *syntaxe* et prenait également une année.

La quatrième s'appelait classe de *rhétorique*. On y enseignait l'allemand, le français, le grec et la poésie ou la versification. Il fallait y passer deux ans.

Venait ensuite la classe de *théologie*, qui demandait quatre ans d'études, mais depuis on s'est réduit à moins.

La classe supérieure était celle de *philosophie*, où il fallait passer deux ans. On y professait la physique, la logique, la métaphysique, la philosophie morale, d'après Winckler et Baumeister, qui ont écrit en latin et qu'on traduisait et commentait dans les cours.

Le programme, comme on le voit, était magnifique, mais on aurait bien tort d'en conclure que nos études étaient aussi sérieuses que cette énumération est brillante. J'ai été constamment un des premiers élèves du séminaire, et j'avoue pourtant que le peu que je sais, je l'ai appris hors de l'école, le latin seul excepté. Je fus, à mon tour, maître d'allemand, pendant un certain temps, dans la même institution, et je n'ai jamais su un mot d'allemand. Tous nos maîtres étaient des moines, et l'ignorance des moines russes est chose avérée pour tous ceux qui les ont tant soit

peu connus de près. Je ne me ferai pas juge de la science des anciens moines; mais quant à la réputation que se sont acquise quelques contemporains, lors même qu'elle ne serait pas usurpée, la plus grande partie doit en revenir à leurs capacités, à leur esprit naturel et non pas à leur savoir. En tout cas, je ne balance pas à affirmer qu'ils ont formé la très grande exception, et les rayons de leurs lumières n'ont pas rejailli jusqu'à nous. Chez nos maîtres, le courage tenait lieu de savoir, et, s'il y a plus de mérite à enseigner ce qu'on ne sait pas que ce qu'on sait, ils possédaient ce mérite à un haut degré. Le moine qui témoignait le désir d'être professeur le devenait, s'il jouissait d'un peu de faveur, sans aucun examen préalable. Comme nos maîtres suivaient dans les livres d'étude, pendant que les élèves récitaient leurs leçons, ils étaient sûrs de leur fait et finissaient à la longue par apprendre quelque chose.

Depuis on a érigé à Saint-Pétersbourg, à

Moscou et à Kiev des *académies ecclésiastiques* destinées à fournir des professeurs aux séminaires. Je ne sais si cette institution a amélioré l'enseignement, mais à en juger par quelques élèves de ces hautes écoles que j'ai eu l'occasion de connaître, je dois croire que les choses ne sont guère changées à cet égard. Nos professeurs recevaient 160 roubles d'appointements par an! Cela pouvait être un bon intérêt des frais qu'avait occasionnés leur instruction, mais c'était une expression plus juste encore de leur mérite. Le maître de philosophie morale était parfaitement étranger aux sciences naturelles, celui de physique n'avait pas un seul instrument à son service, et la théologie, professée d'après Sylvèstre, un moine obscur d'une ville peu renommée pour sa science, se bornait aux principes ordinairement contenus dans les bons catéchismes. Notre bibliothèque était composée de livres absolument nuls, comme tous ceux qui, jusqu'à ce jour, ont été publiés en russe, et de mon temps c'était

nécessairement pis encore. S'il est vrai que la lecture ouvre l'esprit, le nôtre restait fermé et n'en était que mieux disposé d'ailleurs à donner accès aux superstitions. La foi se passe de savoir et nous n'étions pas à même sur ce point de contrarier les vues de nos supérieurs, mais en cela ils n'avaient aucun mérite, ils ne nous dérobaient point la science qu'ils ne possédaient pas.

Chaque séminaire se trouve annexé à un couvent, et le lecteur verra plus tard ce que sont les couvents et les moines russes. [1] Le nôtre avait pour directeur *l'archimandrite* [2] qui intervenait rarement. Tous les ans, en été, nous avions six semaines de vacances que nous allions passer chez nos parents ou bien chez les parents de nos amis.

Les meilleurs élèves, dans chaque classe,

[1] Il y a des couvents sans séminaire, mais il n'y a pas de séminaire sans couvent.

[2] Supérieur d'un couvent de seconde classe.

remplissaient l'office *d'auditeurs.* Ils faisaient répéter leurs camarades et exprimaient leur jugement par les mots: *optime, bene, male, nihil.* Celui qui réclamait contre une mauvaise note devait fournir la preuve du tort qu'on lui avait fait; il récitait sa leçon devant le maître, mais s'il échouait dans cette épreuve, on le fouettait séance tenante. C'était le premier élève ou le meilleur de tous qui était chargé de ce soin et il se tenait à cet effet à la suite des autres. Le gardien ne donnait les verges qu'aux élèves des classes inférieures. — Le *senior* ou le plus ancien de chaque classe avait le soin des vêtements de ses camarades, en tant que c'était lui qui signalait les renouvellements à faire.

Les élèves les plus distingués du séminaire obtenaient à leur sortie les meilleures places de prêtres; on pouvait retenir une place vacante, si l'on en était reconnu digne. Ceux qui avaient achevé le cours complet devenaient prêtres d'emblée, mais arrivé là, comme je n'avais pas

encore l'âge requis pour la prêtrise, c'est-à-dire vingt-trois ans, je fus chargé de professer l'allemand, ce dont je m'acquittai avec plus de satisfaction pour mes supérieurs que pour moi-même.

Comme je l'ai dit, j'avais peu de dispositions pour l'état ecclésiastique, et mon séjour au séminaire était peu propre à guérir mes préventions. Le clergé séculier est en Russie sous la dépendance du clergé régulier qui exerce son pouvoir d'une manière humiliante. S'il est vrai que l'église soit chez nous une république, les principes de la liberté et du respect de l'humanité y sont généralement méconnus. Tous les honneurs et tous les bénéfices sont pour les moines, et, si le bonheur terrestre nous est ainsi ravi, la béatitude céleste est aussi plus particulièrement réservée au clergé monastique. Le dégoût que j'éprouvais pour mon état ne m'était pas personnel, avec un peu de franchise il n'est pas de prêtre qui ne fît les mêmes aveux. Aucun

n'embrasse cette carrière par vocation, tous y sont contraints par la force des circonstances, ils la prennent par obligation et la suivent par nécessité; n'ayant pas de choix, il ne peut y avoir de leur part prédilection. On ne cherche à leur inspirer, à défaut de vocation, ni le fanatisme ni la haine du monde, et leur position est trop précaire pour éteindre en eux l'envie ou la convoitise.

Des événements qui venaient de se passer presque sous mes yeux ne pouvaient que fortifier mes répugnances. Dans le district de Kholm, [1] un prêtre avait été consulté par les paysans sur la question de savoir s'ils étaient en droit de porter plainte à l'autorité contre leurs maîtres. C'était à l'avénement de Paul I, et à chaque nouveau règne, on répand en Russie le bruit de l'affranchissement des serfs. Le pope écrit à Saint-Pétersbourg à un fonctionnaire qu'il con-

1 Ville du gouvernement de Pskow.

naissait et qui par sa position était à même de le renseigner. Il en reçoit pour réponse que les serfs mécontents qui se plaignent sont sévèrement punis: on leur rase la moitié de la tête et de la barbe et on les renvoie dans leurs foyers comme mutins et calomniateurs indignes de foi. Le prêtre montre cette lettre aux paysans et pour l'avoir montrée, il est envoyé lui-même en Sibérie.

Un autre emploie une partie des revenus de sa paroisse à une réparation indispensable à son église même. On le met en jugement et il est condamné à être transféré dans une paroisse éloignée et presque déserte. Sûr de son innocence, il n'avait pas compris cette sentence; il prie le secrétaire de la lui communiquer encore une fois, et lorsqu'il l'a parcourue de ses propres yeux, il tombe pour ne plus se relever!

Je me sentais du goût et une certaine aptitude pour l'étude; j'aurais assez aimé à être professeur sans froc. C'est une ambition assez commune parmi les élèves; ne connaissant au monde que

leur école, subissant toujours la même autorité, l'idée de l'exercer à leur tour leur vient naturellement, et moi j'avais une raison de plus pour contracter cette pensée: le désir d'échapper à mon état.

Je fis quelques démarches, je trouvai même des personnes qui voulurent bien s'y intéresser, ce qui ne manqua pas de transpirer, de parvenir jusqu'à la connaissance de ma mère et de l'archimandrite. Ma mère jeta les hauts cris: elle vénérait l'état de mon père et n'avait apprécié aucun des inconvénients qui y étaient attachés. Elle était superstitieuse, et si elle n'était pas bien sûre que l'état du prêtre menât au paradis, elle était persuadée qu'y renoncer c'était aller droit en enfer. Je ne sais si ce fut elle qui avertit l'archimandrite de mes projets, mais il est certain que *Sa Haute-Révérence*[1] me fit dire que si je persistais dans mes intentions, avant que je

[1] Titre obligé de l'archimandrite.

n'eusse obtenu une décision des autorités séculières, elle me présenterait comme mauvais sujet et me ferait faire soldat. Je savais que S. H. R. pouvait ce dont elle me menaçait et que toute résistance serait non-seulement vaine, mais même dangereuse; je me résignai et repris le joug.

CHAPITRE DEUXIÈME.

MON MARIAGE, MA NOMINATION.

DISPOSITIONS DE LA LOI GRECQUE SUR LE MARIAGE DES PRÊTRES. — LEURS AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS. — MA VISITE A M. STRESCHNEFF. — MON VOYAGE A ST-PÉTERSBOURG. — ORDINATION.

La loi grecque veut que le prêtre se marie; on ne peut pas être prêtre, en Russie, sans être marié. Tout candidat à la prêtrise doit donc se pourvoir d'une femme. C'est un moyen de venir en aide à la vertu chancelante, de la prémunir contre les tentations de ce monde. Comme toute chose, cette disposition a un bon et un mauvais côté; mais je ne balance pas à affirmer que les avantages l'emportent sur les inconvénients. Si

le prêtre célibataire ne devient pas un séducteur de femmes, un Faublas en soutane, s'il échappe à la débauche, s'il triomphe de la chair, il tue son corps et cesse pour ainsi dire d'appartenir à l'humanité, car l'âme ne vit pas sur cette terre sans le corps. Il voit le monde d'un œil faux; ridicule quand il rougit à la moindre confidence qu'on lui fait, ridicule quand il fulmine la colère contre des écarts trop naturels, ou lorsqu'il conseille en dépit des usages reçus. De deux choses l'une: ou il n'inspire pas assez de confiance en sa moralité, ou il n'exerce pas assez d'autorité sur ses ouailles. Il fait donc bien de se marier, mais, dans la situation actuelle du clergé russe, la famille est un fardeau pour les prêtres: les fils parviennent à se caser, tant bien que mal, mais les filles risquent souvent de mal tourner. Si le célibat est un état plus parfait, lorsqu'il s'allie à la vertu, le mariage est un port assuré contre les tempêtes de la passion, mais c'est une source de besoins, de tentations d'une autre nature.

Obligé de pourvoir à l'entretien d'une famille, le prêtre s'attache trop aux intérêts matériels, au soin de sa fortune; il prie pour l'argent plus que pour Dieu. D'ailleurs l'obligation de se marier jeune, résultant de la règle qui veut que le mariage précède l'ordination, détruit souvent tous les bons effets de cette loi. Le moindre inconvénient de cette disposition est pour le prêtre de devenir veuf de bonne heure et de retomber ainsi dans le célibat, car il lui est défendu de se remarier, suivant le mot de saint Paul qui dit que le prêtre ne doit être le mari que d'une seule femme. On ne peut s'empêcher de rire de l'étrange interprétation que notre loi a faite des paroles de l'apôtre. Saint Paul prêchait parmi les payens adonnés à la polygamie, et c'est pour la combattre qu'il a prescrit au prêtre de n'avoir qu'une seule femme à la fois. Les Grecs ont étendu à toute la vie ce qui ne s'applique qu'à un seul temps.

J'ai entendu dire qu'il vient d'être pris une

disposition à Saint-Pétersbourg qui défend aux prêtres de cette ville de choisir une épouse en dehors de l'état ecclésiastique. Nous avions de notre temps plus de latitude dans le choix d'une femme et pouvions nous adresser à la classe que nous voulions. La classe marchande était néanmoins celle qui fournissait le plus de femmes au clergé, mais elle était généralement pauvre, surtout dans les petites villes, et de dot, il n'en était guère question. Parler d'argent c'eût même été, pour un prétendant, le moyen assuré de se faire éconduire.

Comme c'est une loi de se marier, on prend ses précautions d'avance et on se pourvoit d'une fiancée même avant de sortir du séminaire. L'amour est rarement en jeu dans ces liaisons; nous n'avions ni le loisir ni le moyen de voler des cœurs ou d'enchaîner les nôtres. Le mariage étant pour nous obligatoire, nous le prenions comme un préservatif et l'amour en était exclu comme objet de luxe. La femme est, dans la vie

du prêtre russe, un aide, une bonne, une cuisinière, presque jamais une maîtresse.

Cependant malgré tout ce qui, dans notre situation, rendait l'amour difficile, il y avait parmi nous des têtes romanesques et par conséquent des événements bizarres. Un de mes confrères avait des relations avec la fille d'un pope riche qui ne voulut pas la lui donner, uniquement parce que le jeune homme était pauvre; au lieu de céder à la nécessité, car nécessité il y avait, le père porta plainte à l'archevêque, qui, sans plus de formalité, fit soldat le pauvre soupirant. Cette rigueur indigna tout le monde, on ne voulut l'attribuer qu'à une rancune personnelle du prélat contre le séminariste, car nous verrons, par plus d'un exemple, que le pouvoir est généralement plus indulgent pour des crimes de ce genre, souvent autrement *caractérisés*.

Je fus, à mon tour, le héros d'une aventure qui se termina d'une manière plus pacifique.

Un jour que j'errais le long des murs de la

ville, dans l'emplacement qui sert de promenade publique, je vis assise sur un banc une dame qui paraissait en proie à un vif chagrin. Il y a des attractions involontaires. Ma timidité ordinaire fit place à une compassion naturelle. J'abordai l'inconnue et lui demandai si elle était malade?

— Non, me dit-elle.

— Mais affligée, sans doute. Auriez-vous eu quelques contrariétés?

Elle me répondit par un soupir.

— Des malheurs, peut-être?

J'étais attendri, et, comme elle me l'avoua plus tard, je fus assez heureux pour inspirer de la confiance de prime abord. — «Vous étiez jeune, me dit-elle. Votre air d'ecclésiastique vous allait bien, votre ton paternel m'amusait.»

Ce fut donc pour se distraire qu'elle continua la conversation. Elle m'apprit qu'elle était veuve et avait en effet éprouvé des malheurs, la perte d'une grande partie de sa fortune.

Quoique séminariste, j'avais un cœur, et pré-

cisément parce que je m'apprêtais à devenir prêtre, je l'avais plus expansif qu'un autre, peut-être. Je n'étais pas non plus insensible aux charmes de la beauté. Dussé-je scandaliser les croyants, j'avouerai donc que j'aimai cette dame; mais qu'on se rassure; cet amour n'eut rien qui doive choquer la pudeur la plus susceptible, au contraire! Un amour unique est non-seulement permis au prêtre, mais il est même commandé.

Je me laissai donc aller au doux espoir d'être aimé, lorsque je découvris qu'une loi nous interdisait de nous marier à une veuve. Ah! combien j'abhorrai alors mon état, et que n'aurais-je pas donné pour rompre avec les liens qu'il me préparait. Comme je cherchais de nouveau en mon esprit les moyens d'échapper à mon sort et n'en trouvais aucun, j'appris que ma chère veuve s'était fait enlever par un propriétaire. Comme je pensai qu'on ne se laissait pas enlever sans y mettre un peu de bonne volonté, je m'en consolai et grand bien m'en advint. Que d'autres

s'élèvent contre la défense d'épouser les veuves, je n'ai mot à dire et crois qu'une veuve est un être dangereux par excellence.

D'ailleurs ma mère avait tout prévu et combiné, elle m'avait trouvé une femme, c'était la fille d'un bourgeois peu aisé de notre ville, orpheline de père. Je la pris de confiance et je m'en suis trouvé bien tout le temps qu'elle a vécu....

On pourrait peut-être penser que la cérémonie nuptiale pour un prêtre se fait d'une manière particulière, mais comme on se marie avant d'être ordonné, tout se passe d'après les rites usités pour les laïques.

Les cours achevés, la femme trouvée, il s'agissait de se pourvoir d'une place et ce n'est pas là chose facile pour quiconque veut se ménager le nécessaire. Sans crainte d'être taxé de trop d'ambition, je puis avouer que je repoussais toutes les places qui ne présentaient pas un avenir assuré ou au moins des moyens d'exi-

stence honnêtes. Avec les paysans, il fallait être paysan soi-même, travailler aux champs et aller pieds nus; chez la plupart des propriétaires on était traité avec peu d'égards et il n'y avait pas de places d'État vacantes. Je voulais à tout prix trouver mieux, car je pensai qu'on ne peut ni se respecter soi-même ni se faire respecter par les autres en vivant à l'état de brute. Les privations, l'abstinence sont choses méritoires sans doute chez des ermites, alors qu'elles viennent de la conviction: la foi les ennoblit, mais lorsqu'elles sont forcées, elles n'ont pas le caractère moral qui inspire la vénération.

J'entendais alors parler souvent et fort avantageusement d'un riche seigneur du gouvernement de Pskow, appelé M. Streschneff, un des noms les plus célèbres de notre histoire. Je n'aimais pas les nobles, je ressentais pour eux cette répulsion toute naturelle au démocrate, mais je m'inclinais devant les illustrations, j'avais pour tout ce qui les rappelle une secrète attraction. D'ail-

leurs M. Streschneff avait acquis un grand renom en s'écartant de l'usage des propriétaires qui consiste à consacrer une terre toujours insuffisante à l'entretien du prêtre. Il avait assuré au sien un appointement de 1200 roubles par an. Cette place était vacante depuis un mois; tout le monde l'ambitionnait, mais l'archevêque, pour une raison ou pour une autre, n'en avait pas disposé et personne n'osait la demander. J'eus seul ce courage. J'étais bien aise de voir de près un grand seigneur et pendant que les autres cherchaient des chemins détournés pour arriver à leur but, je pris le chemin droit que je croyais aussi le meilleur et je me rendis au château de M. Streschneff.

M. Streschneff avait longtemps habité l'étranger, il avait vu la grande révolution en France et en était revenu tout empreint des nouvelles idées.

Je m'annonçai; à ma grande surprise on ne me fit pas attendre et l'on m'introduisit immédia-

tement. Tout dans le château était sur un pied étranger, les meubles et les domestiques ; il n'y avait d'images saintes que dans la salle à manger. Le maître vint à ma rencontre tout habillé, contrairement à cette habitude russe de rester affublé d'une robe de chambre en recevant des visites *subalternes*. L'élégance de ses manières et le ton affable de sa voix me disposa tout de suite en sa faveur. Il me pria de m'asseoir, prévenance à laquelle je ne m'attendais guère et qui acheva de lui gagner mon cœur.

— En quoi puis-je vous être utile? me demanda-t-il avec bonté.

— Je viens d'achever mes études ecclésiastiques, lui répondis-je, la cure de votre château est libre et le bien que j'ai appris de vous m'a encouragé à venir vous exprimer ouvertement que je serais heureux d'occuper cette place.

— Avez-vous sur vous quelques certificats?

J'exhibai les papiers dont je m'étais muni. M. Streschneff les déploya et les parcourut.

— En quoi ont consisté, s'il vous plaît, vos études de théologie?

— Elles se sont bornées à l'essence de Dieu. J'allais continuer, mais mon interlocuteur m'arrêta.

— Souffrez, me dit-il, qu'un laïque ignorant comme moi et qui désire s'instruire vous adresse quelques questions. Quelles preuves donnez-vous de l'existence de Dieu?

— La reconnaissance d'un Etre suprême est commune à tous les peuples.

— Mais est-ce que tous les peuples ne peuvent pas se tromper? Tous n'ont-ils pas cru pendant des siècles que la terre était immobile? et lors même que tous, comme vous le dites fort bien, ont reconnu un pouvoir céleste, la diversité des opinions à ce sujet n'a-t-elle pas été immense et souvent exclusive, n'y a-t-il pas enfin eu des cultes pires que l'absence de tout culte? Vous feriez donc bien de me donner une autre preuve.

— La création du monde.



— Et qui a créé Dieu? Si vous admettez un effet sans cause, pourquoi ne pas vous arrêter plus tôt, pourquoi ne pas prendre la nature pour cause de toute chose?

— La nature est une mère et une mère a besoin d'un père, répondis-je d'inspiration, laissant de côté tous les arguments d'école que je reconnaissais enfin impuissants, comme celui par exemple *de puissance infinie*, *d'intuition de lui-même*, car si Dieu exerce toujours sur lui-même ce pouvoir de se donner l'être et les perfections de son être, n'est-ce pas là une opération qui échappe à notre intelligence?

M. Streschneff, soit qu'il s'aperçût qu'il m'embarrassait par ses questions, soit qu'il ne voulût pas pousser plus loin cet interrogatoire, me dit:

— Je vois par vos papiers qu'on vous a enseigné le français, le parlez-vous?

— Oh! non, monsieur, nous n'avons guère eu l'occasion de nous y exercer.

— Mais vous le lisez et le comprenez. Don-

nez-m'en un échantillon, je vous prie. Je vois si peu de monde à mon château que j'aimerais bien à trouver dans le prêtre, attaché à mon domaine, quelqu'un qui pût s'entretenir avec moi. Il me tendit un livre français que je me mis à lire à haute voix tout en rougissant de mon accent que je me doutais bien ne pas être le vrai.

A peine eus-je lu une demi page, que M. Streschneff me retira le livre, paraissant satisfait, il me dit :

— J'ai chez moi une bibliothèque assez nombreuse, elle sera à votre disposition, vous consoliderez vos connaissances et je serai charmé de causer avec vous, nous nous compléterons l'un l'autre. Je ne demande pas mieux que de me laisser convertir, mais je crois que le mal ne sera pas bien grand, si vous, à votre tour, vous relâchez un peu de vos rigueurs théologiques. En tout cas, je vous sais gré de la confiance que vous avez placée en moi, mais que faut-il faire pour donner suite à votre projet?

— Il faudrait, je crois, monsieur, écrire à Mgr

l'archevêque pour lui faire connaître votre choix.

— Je vous avouerai que je suis bien paresseux pour écrire. Voulez-vous m'épargner cette peine et rédiger la lettre vous-même, elle n'en sera que mieux. Pour ne pas perdre de temps, nous allons nous mettre à l'œuvre.

M. Streschneff se fit apporter du papier. J'étais ravi quoique les idées de mon futur bienfaiteur m'effarouchassent un peu; j'avais l'espoir de le faire rentrer dans la voie de la vraie religion, j'y voyais un saint devoir, un service à rendre à lui, à l'église!... La lettre à l'archevêque coula de ma plume tout d'un trait. M. Streschneff me complimenta sur ma facilité de rédaction, signa la lettre, la cacheta de ses armes et me la remit pour la faire parvenir à son adresse.

Je reçus bientôt l'ordre de me rendre à Saint-Pétersbourg pour me faire ordonner; notre archevêque étant alors membre du synode et habitant la capitale, tous les candidats à la prêtrise

devaient faire ce voyage long et ruineux. Il l'est si bien pour nos pauvres bourses, qu'on a vu des séminaristes épouser des femmes qui leur déplaisaient, pourvu qu'elles fussent à même de pourvoir à leurs frais de voyage. Il arrivait en effet que l'archevêque, retiré dans les vignes du Seigneur, était invisible pendant des mois entiers; il fallait l'attendre, et le séjour devenait en ce cas vraiment dispendieux. Depuis on s'est ravisé, au moins pour les gouvernements éloignés comme ceux de Tambow, de Woronesch et de Kiew; on a décidé que dans l'absence de l'archevêque, on pouvait se faire ordonner par l'évêque le plus rapproché.

Le jour où je me présentai chez l'archevêque, fut un jour mémorable pour moi. Il m'honora à peine de quelques paroles sur mon père d'abord, puis sur la place que je devais occuper. Comme je m'efforçais de le satisfaire sur toutes ces questions, faisant avec soin résonner ses titres et me

confondant en salutations, entre un prêtre décoré de trois croix, qui s'arrêta, au seuil de la porte, sans saluer, attendant apparemment que j'eusse fini ; mais l'archevêque se tournant vers lui, cria brusquement :

— Eh bien, pourquoi ne salues-tu pas, fils de chien ?

Le prêtre se prosterna à terre, ainsi que le veut le réglement, ayant soin toutefois de soutenir ses décorations, afin de ne pas les laisser traîner sur le plancher.

J'eus tellement peur et horreur de cette scène, que je me sentis une véritable joie lorsque Son Éminence me fit signe de me retirer.

J'avais déjà appris à officier à Pskow. Il est d'usage d'assigner à chaque séminariste lorsqu'il a fini ses cours, une cathédrale, où un prêtre le fait officier et le reprend, au besoin, de manière cependant à ne pas être entendu des assistants. Les choses se passent ainsi en silence et presqu'en famille.

On me fit signer le réglement qui prescrit de porter la barbe longue[1], de ne jamais quitter les vêtements de prêtre, etc.

La veille de mon ordination je me confessai, ainsi que c'est l'usage, chez le confesseur de l'archevêque, un prêtre-moine. Une de ses questions aurait dû m'étonner, si je ne l'avais pas prévue: — As-tu, me demanda-t-il, reçu une femme innocente? Cette demande est de rigueur, et l'individu qui répond négativement n'est pas admis à la prêtrise. Comme on le sait d'avance, on ne dit jamais non, et pourtant il y a des sacristains qui épousent les maîtresses des nobles et les font passer à confesse pour des vertus! Je n'ai jamais pu pénétrer la raison de cette disposition. Elle se rallie apparemment à la défense d'épouser une veuve.

[1] Les prêtres attachés à des missions en pays étrangers sont seuls exceptés de cette règle; mais dès qu'ils rentrent en Russie, ils sont obligés de laisser repousser la barbe. Samboursky, chapelain de S. A. I. la grande duchesse Alexandra Pavlowna, femme du palatin de Hongrie, en a seul été dispensé, par Carine II, ce qui donna lieu à un petit conflit entre lui et le métropolite Gabriel. L'impératrice maintint sa volonté.

Le lendemain, le quinze mai 1805, je fus ordonné prêtre à la chapelle de notre archevêque (*podvorié*). Après le *fac Domine salvum regem*, deux diacres vinrent se placer à côté de moi et me posèrent chacun une main sur les épaules. Celui de gauche entonna: »Ordonne!« celui de la droite reprit: »Ordonnez pontife éminent!« Je me jetai aux pieds de l'archevêque, puis me relevai pour faire le tour de l'autel pendant qu'un chant vraiment artistique s'élevait des deux côtés du chœur. Au second tour, la règle veut qu'on embrasse les genoux, au troisième, l'épaule de l'archevêque qui pendant toute cette cérémonie continue à rester assis devant l'autel. On me revêtit des habits de prêtre et la messe reprit son cours. La cérémonie était achevée. Je me plaçai, un missel à la main, à la queue des prêtres assistants.[1]

[1] La tonsure a lieu lorsqu'on revêt l'étole, je l'avais reçue étant encore au séminaire, afin d'avoir l'autorisation de prêcher. En tout cas, ce n'est là qu'une simple formalité, car les prêtres portent chez nous les cheveux longs.

CHAPITRE TROISIÈME.

M. STRESCHNEFF.

LES IDÉES RELIGIEUSES DE M. STRESCHNEFF. — MES ÉTUDES, MES DOUTES, MES TOURMENTS ET MA RÉSIGNATION.

Le bonheur d'avoir une existence assurée ne m'avait pas fermé les yeux sur l'abîme profond dans lequel je croyais plongée l'âme de M. Streschneff. Mais où donc, me demandais-je, le diable a-t-il pris son gîte ? Pourquoi a-t-il choisi pour séjour un corps beau, un cœur généreux, une intelligence cultivée et même supérieure ? Quand je comparais M. Streschneff et mes anciens maîtres, aux manières brutales, aux habitudes vicieuses, aux sentiments et aux dehors hypocrites, je ne pouvais m'empêcher de respecter l'un et de mésestimer

les autres. Je me proposai donc d'étudier de plus près ce caractère et me promis de l'arracher à l'enfer, si faire se pouvait.

Tout ce que j'appris sur son compte, dès mon arrivée, me confirma dans la bonne opinion que je m'étais formée de lui. Il était doux, charitable pour ses serfs, plein d'égards pour les inférieurs et de digne fierté pour les autorités. D'ailleurs, ses procédés envers moi achevèrent de lui gagner mon cœur. Il prévenait mes saluts, lorsqu'il me rencontrait, ne manquait jamais de demander des nouvelles de ma santé et de celle de ma femme, lorsqu'il passait devant ma porte; souvent même il entrait dans ma maison, souvent il m'admettait à sa table et me faisait toujours servir avant lui, ce qui n'est guère observé par d'autres propriétaires.

D'après le peu de mots qu'il m'avait dits, à notre première entrevue, j'avais conclu qu'il était athée, mais je pensais qu'il n'y avait pas d'athée sincère, que lui aussi aurait des moments de doute qui le

feraient recourir à l'Église. Je me trompai étrangement. Il ne venait jamais aux offices et j'appris qu'il ne faisait jamais le signe de la croix! J'en eus peur.

Comme on le croira aisément, je brûlais d'impatience de reprendre notre discussion. Je m'étais forgé un arsenal d'arguments que je me hâtai de mettre en batterie. Je me rappellerai toujours que dans ma guerroyante préoccupation, j'abordai M. Streschneff avec cette phrase sacramentale:

— C'est bien Dieu qui a créé l'homme.

M. Streschneff sourit et me répondit:

— Non, c'est l'homme qui a inventé Dieu, et, qui plus est, il l'a inventé à son image, il lui a donné ses vertus. Or, il n'y a pas de vertus où il n'y a pas de vice, et il n'y a pas de mérite où il n'y a pas d'obstacles à surmonter. Et pourquoi Dieu aurait-il créé tout ce qu'on veut qu'il ait fait?

— Pour sa gloire.

— Que lui importe l'admiration de ses créatures!

— Et leur bonheur?

— Êtes-vous heureux? le suis-je? le tzar l'est-il? le serf l'est-il? — Vous dites, n'est-il pas vrai, que Dieu a fait tout ce qui nous environne en six jours, qu'il se reposa le septième; que fit-il le huitième? que fait-il aujourd'hui, depuis tantôt sept mille ans, selon les théologiens? Et qu'a-t-il fait auparavant? Comment cette excellente idée de créer le monde ne lui est-elle pas venue plus tôt? Il est donc susceptible d'idées plus ou moins bonnes. Son intelligence n'est donc pas parfaite? Vous me direz qu'aujourd'hui il veille sur le monde, car il a assez créé? Mais comment veille-t-il? Est-il digne d'un être éminemment bon de laisser ses enfants dans le dénuement, dans l'ignorance? Un être parfait ne devrait-il pas ne produire que des êtres parfaits? et qui peut fermer les yeux sur les imperfections de l'homme, ce chef-d'œuvre de la créa-

tion divine? Épargnez-moi la fable de la pomme et du serpent, elle est tout au plus bonne pour les enfants. Regardez plutôt l'arc-en-ciel. Il est fait, dit-on, pour promettre à la terre qu'un second déluge ne viendra plus. Pourquoi n'y a-t-il pas un signe aussi pour nous rassurer contre les famines ou les épidémies? Dieu les réserve pour les châtiments qu'il nous envoie dans son courroux, donc il n'est pas immuable.

Vous me disiez, lors de notre premier entretien, que tous les peuples ont adoré et adorent Dieu, les Hottentots exceptés qui disent que Dieu fait autant de mal que de bien. Remarquez que partout c'est devant la peur que les hommes ont d'abord courbé le genou. Les premiers dieux ont toujours été des dieux méchants, y compris Moloch et Jéovah.

L'ignorance a depuis complété l'œuvre de la peur. L'histoire de toutes les religions est la même. L'homme, croyez-moi, ne sera libre que lorsqu'il aura rejeté tous ces préjugés et il n'accomplira de

grandes choses que lorsqu'il sera complétement libre.

— Il n'y a de parfait que Dieu, répliquai-je après un moment de méditation; ses œuvres ne sauraient l'être.

— En ce cas quelle nécessité de les avoir créées?

— Vous plaignez-vous d'exister et auriez-vous mieux aimé ne pas venir au monde?

— Si je dois croire à votre enfer, certes j'aurais mieux aimé ne pas naître. N'est-ce pas là encore une chose que vous attribuez à Dieu?

— Mais enfin, il n'y a pas d'effet sans cause.

— D'accord; la cause de vous et de moi ce sont nos pères et mères.

— Mais qui a donné à l'animal la faculté de la génération, à la plante le pouvoir de la reproduction?

— C'est une faiblesse de l'esprit humain, repartit M. Streschneff, que de ne rien concevoir sans commencement. La reproduction est une propriété inhérente à la nature des êtres. L'ob-

servation et l'expérience, voilà nos guides; qu'avons-nous besoin de nous élever dans des régions imaginaires? A mon avis, c'est nous abaisser que d'inventer des fables.

— Mais la nature a des mystères incompréhensibles.

— Votre Dieu est-il plus facile à comprendre? Un esprit sans forme, sans commencement et sans fin, que personne n'a vu, que personne ne comprend, de l'aveu même de messieurs les théologiens, c'est un être qui échappe à mon intelligence.

— N'est-il pas plus logique, cependant, d'admettre un esprit comme auteur de l'univers, que la matière, que la nature inintelligente? Si nous avons tort, jusqu'à un certain point, de prêter nos vertus à Dieu, ne sommes-nous pas exposés à tomber dans des erreurs plus graves en jugeant les œuvres de Dieu selon notre intelligence bornée? Ses volontés nous échappent, et ce que nous croyons mal peut et doit être excellent dans l'ensemble de ses desseins. Dieu nous a faits intel-

ligents et libres pour éviter le mal et préférer le bien. Si nous ne le faisons pas, nous méritons les peines qu'il nous réserve.

— Quelle nécessité de nous exposer à des tentations presque insurmontables, quel plaisir peut-il avoir à nous punir?

— Nous ne pouvons comprendre les intentions de Dieu, mais ce n'est pas là une raison de le nier. Je n'ose plus vous parler du Christ.

— C'était un grand moraliste.

— Et sa divinité?

— Le mot Christ veut dire oint, et par fils de Dieu, Jésus n'a jamais voulu dire autre chose qu'un homme juste, et il le fut; s'il eût été le fils de Dieu, dans le sens qu'on attache à ce mot, comment n'aurait-il pas initié les apôtres aux mystères de son Père? A quoi a servi le sacrifice? les hommes ne sont-ils pas aussi pervers et aussi méchants qu'ils l'ayent jamais été? Comment Dieu tout-puissant aurait-il pu se tromper sur la force du remède et comment Dieu, tout bon et

tout juste, pouvait-il faire souffrir et mourir son propre fils ?

— Il l'a fait ressusciter.

— Le troisième jour, selon l'Écriture, répondit Streschneff avec un sourire ironique.

— Et avec ces principes vous ne tremblez pas pour votre âme ?

— Il eût fallu me démontrer auparavant qu'elle est immortelle.

Il est sans doute pénible de penser que cette existence finit tout entière à ces quatre ou huit planches qui s'appellent un cercueil; on espère ce qu'on désire, mais où sont les preuves que cet espoir ne soit pas insensé? J'admets qu'il y a assez de places dans les régions supérieures et inférieures pour contenir toutes les âmes, depuis Adam et Ève, êtres plus que problématiques, car comment voulez-vous que Dieu ait pu s'apercevoir qu'il avait mal fait, en créant l'homme seul, et qu'il l'ait endormi pour lui extraire une côte?.... Pourquoi voulez-vous que l'âme n'ait

pas de fin, du moment qu'elle a eu un commencement? Qu'elle ne devienne pas, à notre mort, ce qu'elle a été à notre naissance, un souffle qui s'envole comme il est venu? Or, si je ne dois pas avoir plus de sensations après ma mort que je n'en ai eu avant de naître, que m'importe l'immortalité? Pour être impie jusqu'à la fin, permettez-moi de n'y croire que lorsqu'il reviendra quelqu'un de l'autre monde qui m'en parle avec connaissance de cause. Jusque-là je penserai toujours que l'âme c'est la vie, et que l'une finit avec l'autre.

Vous aurez en moi, ajouta M. Streschneff, un rude adversaire à combattre; je ne crains pas d'ailleurs d'ébranler un peu votre foi, persuadé que, pour être moins forte, elle n'en sera que plus claire. Mais de grâce, mettez-vous au courant de ce qui a été écrit sur ces sujets en pays étrangers. Vous pourrez alors me combattre avec mes propres armes. Si je n'avais pas de confiance dans l'étendue de votre intelligence, je me serais gardé d'aborder avec vous ces brûlantes ques-

tions. Ne craignez pas le doute; enfoncez-vous le plus loin que vous pourrez dans la science. Le savoir est comme l'océan: les dangers sont le long des côtes, les tempêtes sont moins terribles en haute mer.

Une fois entré dans la lecture des livres profanes, je ne pus m'arrêter; je dévorai tout: histoire ecclésiastique, philosophie; j'appris à connaître les fourberies de mes confrères, de tous les temps, si semblables par le fond comme par la forme, leurs sophismes et leurs syllogismes. Les déclamations vagues des sages de ce monde qui, parvenus à un certain point de déduction, s'arrêtent et reculent devant l'infini qu'ils ne peuvent pénétrer, ne me contentèrent pas davantage.

Je compris cependant que la religion, sortie pure des lèvres du Christ et des écrits des apôtres, était devenue une arme dans les mains des puissants de ce monde pour assujettir les peuples,

un instrument dans la main du clergé pour servir des ambitions toutes mondaines, pour affermir sa hiérarchie.

Je ne l'avais pas encore déblayée de tout ce fatras de mensonges hypocrites, que le doute empoisonnait déjà mon âme. Je passai alors par toutes les transitions, par tous les tourments auxquels s'expose l'homme qui recherche la vérité dans cet amas de formules et de dogmes purement conventionnels. La pensée de servir d'instrument à la fourberie me dégoûtait, et l'idée de professer ce à quoi je ne croyais pas, bouleversait mes sens; car si les tortures de l'esprit sont affreuses pour un laïque, combien ne doivent-elles pas être plus poignantes pour un prêtre? J'en vins à regretter le temps de mon ignorance, où je vivais tranquille au milieu des ténèbres; j'en vins à reprocher mentalement à M. Streschneff de m'avoir entraîné dans la voie de l'examen qui me paraissait être celle d'un raisonnement stérile, si ce n'est criminel. Condamné toute ma vie à rester prêtre, à quoi

devait-il me servir de haïr ma profession, de ne pas croire à mon ministère? N'eût-il pas mille fois mieux valu pour moi marcher dans les ténèbres, en repos avec moi-même? Je transigeai enfin avec ma conscience, et je finis par envisager le culte comme une institution politique propre à retenir les peuples dans la voie de la morale. Mais je comptais sans M. Streschneff qui ne me perdait pas de vue et suivait d'un oeil attentif le progrès de mes études et de mes méditations. Il sut bientôt découvrir le fort, derrière lequel j'avais abrité ma conscience, et il lui suffit, pour le renverser, d'un souffle de son rationalisme implacable.

— C'est surtout sous le point de vue politique, me dit-il, que le culte, tel qu'il est professé, est une mauvaise chose. C'est l'arme des forts contre les ignorants. La superstition est le rempart le plus solide d'un pouvoir inhabile à faire le bien et intéressé à maintenir ses droits. Que de champs couverts de morts, au nom de la religion, que de

massacres! Mais laissons ces rapports de peuple à peuple, l'inquisition et la Saint-Barthélemy. Voyez l'influence de la religion sur les individus. Ne produit-elle pas le plus souvent l'égoïsme et l'orgueil au lieu de l'humilité et de la charité? Une femme de ma connaissance m'a avoué que, chaque fois qu'elle a maltraité sa servante, et va ensuite prier Dieu, elle sent comme un poids qui lui tombe du corps. Elle se relève toute disposée à recommencer, et persuadée que la prière lui a valu la grâce. Voyez cette autre qui croit aller en paradis, parce qu'elle hante l'église; avec quelle fierté elle considère ceux qui n'ont pas les mêmes habitudes! Et tous ces couvents combien de maux n'ont-ils pas produits? Ceux qui ont peur de mal faire, parce qu'ils ont peur de l'enfer, ne sont pas encore aussi nombreux que ceux qui craignent l'échafaud et le cachot. L'honneur, l'opinion d'autrui, voilà les seuls mobiles dignes de l'homme.

Et qu'est-elle au fond cette religion, au point où elle se trouve, si ce n'est du paganisme? Vous

n'avez pas un seul Dieu, vous avez son Fils et le Saint-Esprit. Vous les adorez parce qu'ils sont Dieux. Et les Anges? Et les Saints? — Vous les vénérez seulement, me direz-vous; mais les payens avaient aussi des demi-dieux; ils proportionnaient leur adoration aux vertus de chacun des habitants de l'Olympe; ils rendaient aux ossements de leurs héros les honneurs que vous rendez à vos reliques. Les Saints, dites-vous, sont des ministres de Dieu; mais Jupiter commandait aussi en souverain dans l'Olympe et faisait exécuter ses décrets par les dieux subalternes. Vous donnez un ange à chaque peuple, sauf à destituer l'ange lorsque ce peuple a péri. Eh bien! Minerve combattait pour les Athéniens contre Apollon, le dieu des Troïens.

La foi la plus vive pâlit devant le flambeau de l'esprit agité d'une main ferme et hardie. J'eus de nouveau recours aux philosophes qui recon-

naissent la divinité, espérant que la vraie philosophie soutiendrait ma foi ébranlée. Mais que m'apprirent-ils? Que, puisqu'il y a le bien ici-bas, il y a nécessairement un bien suprême qui est Dieu; que, puisqu'il y a la vérité, il y a un vrai suprême qui est Dieu; qu'en lui aussi se trouve le beau, le sublime. Mais le mal est aussi répandu avec profusion, il y aurait donc un mal suprême, un Satan?

Il faut, dit-on, croire, ne fût-ce que pour vivre et mourir tranquille; mais le coeur du saint lui-même est dans un trouble et une agitation perpétuelle ici-bas, jusqu'à ce qu'il se repose dans le sein de Dieu, a dit St. Augustin. Je ne tremble pas pour mon heure dernière, et quant au repos de la tombe, dans mon opinion, il est complet pour tous.

Celui qui croit par intérêt n'est pas un fidèle, et celui qui croit parce qu'il ne pense pas, n'a pas le droit de jeter la pierre à celui qui ne croit pas parce qu'il a pensé. Aujourd'hui que je suis

parvenu à savoir que je ne sais rien, j'ai au moins la satisfaction de connaître les erreurs des autres : je plains ceux qui sont de bonne foi et je méprise les hypocrites. C'est peu de chose, sans doute, et pourtant je n'ai jamais prononcé le nom de Streschneff sans une profonde reconnaissance.

Je vis actuellement en repos avec moi-même, parce que je renonce à tout souci pour des matières qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir.

CHAPITRE QUATRIEME.

FRIEDLAND.

ALEXIS STRESCHNEFF. — JE DEVIENS AUMONIER. — CAMPAGNE DE 1806. — BATAILLES DE HEILSBERG ET DE FRIEDLAND. — MORT D'ALEXIS.

Le fils de M. Streschneff vint en congé au château de son père. Il était officier au régiment*** C'était un jeune homme plein de vie et qui ne possédait pas les opinions de son père, surtout en religion. Il avait été élevé par sa mère, demoiselle noble, aux idées russes, généreuses et pieuses. Il croyait en Dieu, lui, sans scruter sa foi, et hantait l'église en toute gaieté de cœur. Son père le laissait faire de crainte de troubler son repos. — Que chacun prenne son bonheur où

il le trouve, disait-il, — et Alexis était trop jeune, trop riche et trop brave pour être malheureux.

Le dirai-je? sa vue me fit du bien, car je l'avouerai, je ne m'étais éloigné de Dieu qu'avec chagrin. L'indifférence du père pour les idées religieuses de son fils, me donna à penser qu'il pouvait conserver des doutes sur ses propres convictions; car pourquoi m'avait-il jeté dans les tortures de l'incrédulité qu'il épargnait soigneusement à son enfant?

Jamais je n'ai vu, même depuis, un jeune homme, je ne dirai pas plus parfait, mais moins vicieux qu'Alexis; il n'avait pas le moindre penchant au mal.

Le vin, c'était pour lui de la médecine; une jolie fille, une fleur qu'il se contentait de contempler; son père, son premier ami. Il n'avait de passion que pour son cheval et ses armes; il ne se passait pas de jour qu'il ne visitât l'un deux ou trois fois, et les armes n'étaient plus pour lui des hochets sans valeur. Il n'avait pas

encore fait la guerre qu'il en parlait déjà avec enthousiasme.

Son père était trop dévoué à la France pour le voir d'un bon œil s'engager contre ce pays. C'était le sujet de leurs discussions habituelles.

— Que vous ont-ils donc fait, mon père, ces Français pour que vous les aimiez tant? lui demanda un jour Alexis, en ma présence.

— C'est la première nation du monde, répondit M. Streschneff.

— Après la nôtre.

— Nous en sommes à mille ans de distance.

— Qu'ont-ils donc fait de si extraordinaire?

— Ce qu'ils ont fait, mon fils? Ils ont conquis leur liberté après s'être civilisés, et ils ne demandent pas mieux que d'émanciper et de civiliser les autres peuples, ceux mêmes qui sont assez aveugles pour vouloir les détruire.

— Et nous avons raison de le vouloir. Ils se sont souillés chez eux d'un sang pur qui crie vengeance.

— Ne voilà-t-il pas un grand mal? ils ont tué un roi innocent, peut-être, mais combien d'innocents les rois n'égorgent-ils pas tous les jours?

— Ils ont aboli le culte de Dieu, et sans religion il n'y a rien de sacré ni de stable; chez eux, en politique, on renverse les idoles avec la même légèreté qu'on mit à les ériger; dans les familles, les liens sont dissolus, la morale s'appelle un préjugé, les passions n'ont plus de frein.

— Les peuples religieux ne sont pas plus moraux. Le culte de l'honneur est le plus beau culte du monde, et le mérite doit être la seule mesure des dignités.

— Quand vous parlez ainsi, mon père, je ne reconnais plus en vous l'aristocrate.

— La place des aristocrates qui ne servent pas de phares à leur peuple est à la lanterne, s'écria le père dans son énergique langage. Vois-tu, ne parlons pas politique; tu n'y entends rien, et j'aime autant que tu ne partages pas mes opi-

nions. Avec tout son Jacobinisme, Alexandre ne m'inspire pas assez de confiance, et tu sais que je t'aime plus que mon pays. Va, va te battre, mon fils, même contre les Français; tu les connaîtras mieux en les voyant de plus près.

Il se leva, et je restai seul avec le jeune Streschneff.

— Et vous, mon père, me dit Alexis, voulez-vous venir avec moi? Nous verrons du pays, nous apprendrons du nouveau et nous reviendrons ici. Mon régiment va rejoindre l'armée d'opération, la place d'aumônier y est justement vacante. Elle n'est pas très-bien rétribuée, c'est vrai; mais tant que nous serons ensemble, vous ne pouvez manquer de rien, et je serai trop heureux d'avoir un ami auprès de moi.

Je voulais vivre, secouer ma tristesse, m'arracher à mes études théologiques; Alexis me plaisait et sa proposition me sourit.

— Je ne dis pas non, répondis-je, nous en parlerons encore.

— Oh! je n'aime pas les irrésolutions; il faut vous décider tout de suite. Je vais aller prier mon père de joindre ses instances aux miennes. Bien certainement, nous aurons assez d'influence pour vous faire obtenir cette place.

Un instant après, il rentra avec son père, qui approuva son plan, et m'exprima qu'il serait heureux de me savoir auprès d'Alexis. Je ne balançai plus et j'acceptai. L'archevêque consentit à mon déplacement, et, muni de lettres de recommandation, je fus bientôt sur la route de Saint-Pétersbourg.[1]

Il n'était partout question sur notre passage que de la grande victoire remportée par les Russes sur les Français près d'Eylau et pourtant on

[1] Un prêtre doit toujours être placé dans le diocèse où il est né et où il a été élevé. Il ne peut être transféré dans un autre qu'avec l'assentiment de l'archevêque dont il dépend et de celui dont il prétend relever.

demandait et on pressait des renforts, ce qui me fit penser, et avec raison, que cette grande victoire ne devait pas être très-réelle.

A notre arrivée, nous apprîmes que le régiment, où se trouvait M. Streschneff, était compris dans le premier envoi de renfort. Il était grand temps d'agir pour ma nomination, car on avait déjà presque disposé de la place à laquelle je prétendais. Grâce à de puissantes interventions, je l'emportai sur mon concurrent que l'on contenta par une autre nomination.

Le clergé militaire se trouve sous les ordres spéciaux de l'archiprêtre [1] de l'armée et de la flotte. J'eus l'honneur de lui être présenté; c'était un vieillard débile qui m'adressa quelques paroles seulement sur le lieu de ma naissance et celui où j'avais fait mes études.

L'aumônier, en Russie, conserve sa tenue sacerdotale qui est plus qu'incommode dans les

[1] *Oberswiatschennik.* Etrange assemblage d'un mot allemand et tout administratif, avec le mot russe qui veut dire prêtre.

marches à pied, comme à cheval. Je recevais 130 roubles assignats d'appointements, 35 à titre de ration et 7, 50 pour un domestique. Ce n'est certainement pas suffisant pour s'entretenir, et sans les largesses de M. Streschneff, je ne sais comment j'aurais pu pourvoir aux besoins les plus indispensables.

A part les offices de rigueur, à la chapelle du régiment, j'avais pour obligation d'enseigner aux soldats les noms de la famille impériale. Cette leçon avait lieu tous les samedis, et j'avoue que je n'ai jamais pu supporter avec résignation les coups que ces pauvres gens recevaient pour la moindre faute dans les titres, ou dans l'ordre des membres de l'auguste maison. Heureusement que des préoccupations plus graves firent diversion à ce passe-temps ridicule. Nous nous mîmes en marche et rejoignîmes, au mois de mars 1807, Benningsen et son corps d'armée sur les bords du Prégel et de l'Ale.

L'état de l'armée était désastreux, au physique comme au moral; les vivres manquaient continuellement. Les soldats se plaignaient hautement de ne pas être commandés par un Russe., et le général en chef perdait la tête. Nous avions, nous autres aumôniers, la mission de relever et de soutenir le moral, d'animer l'ardeur des soldats, en leur donnant, au besoin, l'exemple dans le combat, et surtout par des entretiens particuliers. La superstition venait en aide au bâton, ce grand capitaine russe. Le soldat, ayant prêté serment de servir le czar jusqu'à la dernière goutte de son sang, croyait aller en enfer s'il faiblissait, au paradis s'il mourait avec courage. Nous devions souffler ce feu.

— Soyez tranquilles, leur disaient mes confrères, vous ne servirez les nobles que dans ce monde, dans l'autre, ils seront sur des bûchers et ce sera vous-mêmes qui porterez le bois pour les brûler.

Les plus malins, lorsqu'ils étaient sûrs de ne

pas être entendus de leurs chefs, nous répliquaient parfois : — Nous aurons à aller loin pour chercher le bois. — Mais dès que le tambour résonnait, on courait aux armes, dans l'espoir que les tourments ou les incertitudes allaient se terminer. Le Russe est naturellement militaire, et il faut que l'aveuglement de ses gouvernants soit bien profond pour prétendre soutenir son courage par la peur du bâton.

Le premier combat auquel notre régiment prit part fut celui de Heilsberg. Il y souffrit beaucoup : la compagnie, dont faisait partie M. Streschneff, y perdit la moitié de ses officiers, par suite de quoi, Alexis se trouva en être le chef.

Dispensez-moi des détails militaires ; que peut en dire un pauvre aumônier, alors que les mouvements d'une armée échappent aux officiers subalternes eux-mêmes qui ne savent vous raconter que ce qu'ils ont éprouvé de leur personne. Le général en chef sait seul ce qui se fait, et le nôtre avait malheureusement tout l'air

de l'ignorer. Quand un joueur d'échecs se trouve en présence d'un adversaire trop fort, et qu'il vient d'essayer une combinaison qui n'a pas réussi, il s'arrête et attend qu'on le batte; mais Benningsen, lui, n'attendait même pas, il reculait, afin de se faire plus sûrement acculer contre la rivière.

Le combat de Heilsberg fut considéré comme un succès dans toute l'armée russe: nous n'avions perdu que deux fois autant de monde que l'ennemi et nous lui avions enlevé quelques aigles qu'on promena en triomphe! Nous avions résisté, vaincu, comme disaient les supérieurs et nous battions en retraite! Les soldats murmuraient hautement; ne sachant où on les menait, ils demandaient à se battre afin d'arriver à un résultat quelconque. Les officiers, de leur côté, se demandaient pourquoi on se battait? Etait-ce pour défendre ceux qui ne savaient pas se défendre eux-mêmes, disaient-ils, qu'on se mesurait avec l'homme, qui avait déjà donné des mesures si

colossales de sa valeur? Les vœux des soldats et les appréhensions des chefs ne tardèrent pas à se réaliser. Napoléon venait de prendre l'initiative, et la bataille de Friedland eut lieu le $^{14}/_{2}$ juin.

La journée était déjà avancée, lorsque notre régiment reçut l'ordre de se porter en avant. Je fis comme les autres ; je marchais devant moi, lorsqu'un colonel m'apercevant, me cria :

— Où vas-tu? reste donc, on te tuerait inutilement. Je balançais sur le parti que j'avais à prendre, lorsque la vue de Streschneff m'attacha à ses pas. Sa compagnie montrait de la tiédeur. — Où nous mène donc l'Allemand? disait-on dans les rangs. Alexis, en entendant cette rumeur, s'écria en brandissant son épée :

— Si c'est un Allemand qui vous commande, c'est un Russe qui vous conduit, en avant!

A peine eut-il proféré ces paroles, qu'une

balle vint le frapper au milieu de la poitrine; quelques soldats l'étendirent sur un manteau et le portèrent derrière les rangs.

Je les y suivis. Le médecin du régiment accourut, et après avoir examiné la plaie: Vous n'avez, lieutenant, que quelques instants à vivre, dit-il, puis, me prenant par la main, il m'approcha du moribond. J'étais anéanti; la vue de la blessure d'Alexis me crispait les nerfs; c'est à peine si je pus me pencher sur lui pour entendres ses dernières volontés.

Procédons avec ordre, s'écria Alexis en me serrant la main. Bénissez-moi, mon père. Je lui tendis un crucifix qu'il embrassa. Ne pouvant communier, il voulut se confesser.

— Laissez cela, lui dis-je, la balle qui vous a frappé, a effacé vos péchés mieux que je ne saurais les absoudre.

— Dites à mon père, reprit-il, que ma dernière pensée a été pour lui. Puis, tirant de dessous son uniforme une ceinture garnie de pièces

d'or, il me la tendit en disant, que c'était pour moi. Il expira dans mes bras, et il fallut m'arracher de son corps.

Je ne sais plus ce qui se passa autour de moi. Un moment après, je vis revenir les débris de notre régiment. La débacle était complète; des dizaines de soldats portaient un seul blessé, afin de s'éloigner du combat que tout le monde voyait perdu. Un général de la garde passa à côté de moi. Le grand duc Constantin lui demanda où il allait?

— J'ai des coliques, répondit-il, en se serrant l'estomac.

Je voyais tout cela sans le voir; j'entendais sans entendre; je ne me rappelle qu'aujourd'hui tous ces détails. L'idée que je venais de perdre mon jeune ami absorbait alors tous mes sens. Je suivis machinalement la retraite, me laissant conduire plus que je ne me dirigeais. Un cosaque

me vendit pour deux ducats un cheval français. Je trouvai dans la selle du linge et du tabac; mais on prétendait néanmoins que je m'étais fait voler, et que je l'aurais eu pour le tiers de la même somme. Cette acquisition me fut d'un grand secours, car nous ne cessâmes de fuir jusqu'à la frontière. Après l'avoir traversée, nous brûlâmes le pont sur le Niémen; je pus néanmoins rentrer à Tilsit pour l'entrevue des deux monarques, mais je vis les choses de trop loin, pour ne pas me dispenser d'en parler.

Notre régiment, en quittant le champ de bataille, ne comptait que soixante hommes. Arrivé à St.-Pétersbourg, il en comprenait mille. Le fer de l'ennemi n'avait donc pas tout détruit!

CHAPITRE CINQUIÈME.

SÉJOUR A SAINT-PÉTERSBOURG.

LE COUVENT DE PÉTSCHORA. — COMMENT M. STRECHNEFF REÇOIT LA NOUVELLE DE LA MORT DE SON FILS. — JE VAIS AU SPECTACLE. — MA TRANSLATION A UNE ÉGLISE DE ST.-PÉTERSBOURG. — MES LEÇONS. — JE REFUSE LES RÉTRIBUTIONS DES PARTICULIERS. — CONFLIT ENTRE LE MÉTROPOLITAIN ET MOI. — JE DEVIENS CRÉANCIER D'UN SEIGNEUR RUSSE. — COMMENT IL ME PAIE.

Rentré en Russie, notre régiment passa par le gouvernement de Pskow, mon pays natal. Nous restâmes deux jours à Pétschora, où il y a un couvent plus riche que nombreux. Le supérieur m'invita à dîner chez lui avec le colonel, et quelques officiers du régiment. Il nous montra les trésors que contient ce monastère. La majeure partie provient d'Ivan IV. Lorsque ce tyran se

rendit en Lithuanie, Cornélius, le supérieur du couvent lui représenta que, vu sa proximité de la frontière, le monastère courait le danger d'être attaqué par l'ennemi. Il demanda et obtint l'autorisation de le fortifier.

La guerre achevée, le czar repassa par Pétschora, et, oubliant l'autorisation qu'il avait donnée, se prit d'un courroux insensé à la vue des tourelles et des remparts qu'on avait élevés. Cornélius venant à sa rencontre, le czar lui asséna un coup de sa massue sur la tête, et l'étendit mort à ses pieds. La légende assure que le saint homme ramassa sa tête, la prit sous le bras et descendit ainsi dans les caveaux du couvent où il repose encore.

Les remords ne tardèrent pas à s'emparer de l'âme d'Ivan, lorsque la mémoire lui fut revenue. Pour racheter ce crime, il abandonna au couvent une grande quantité d'objets précieux. C'était bien le plus pieux et le plus cruel des tyrans. Streschneff avait donc raison de dire, que

la foi n'empêchait pas les atrocités des souverains.

Un de nos officiers découvrit au couvent un solitaire *(skhimnik)*, et vint nous en parler avec enthousiasme. — Je témoignai le désir de le voir; mais le supérieur m'en dissuada en disant que c'était un ivrogne fort peu intéressant.

Je liai avec mon ancien seigneur, dès mon retour à Saint-Pétersbourg, une correspondance qui fut très-suivie au commencement. Il reçut la nouvelle de la mort de son fils en faisant des imprécation contre le gouvernement qui, disait-il, fermant les yeux sur la leçon sanglante d'Austerlitz, avait songé à combattre, avec chance de succès, un génie de cette France qu'il aimait avec passion. Il profita de la paix qu'on venait de conclure pour aller se distraire de sa douleur et de son mécontentement à Paris. Je ne pensai donc plus à aller le retrouver, et je fus assez heureux pour ob-

tenir qu'il disposât de la place que j'avais occupée auprès de lui, en faveur d'un de mes amis du séminaire.

La mort de mon cher Alexis avait laissé un grand vide dans mon âme et brisé le seul lien qui m'unît au régiment. Je songeai à le quitter; mais encore fallait-il auparavant trouver quelque chose de mieux ou d'aussi bon, car quoique, sous le rapport pécuniaire, ma place ne fût pas avantageuse, j'y vivais tranquille.

Je ne voyais que peu de mes confrères. Leur société ne me captivait guère. Grâce à M. Streschneff, j'avais fait des progrès, et l'ignorance du clergé russe me répugnait autant que sa superstition. Celui de Saint-Pétersbourg est fier et hautain, parce qu'il est riche; or j'étais pauvre. Il porte des pelisses de renard ou de quelque autre fourrure de prix, tandis que moi je n'en avais pas du tout. Un jour, voulant complaire à ma mère, je la menai à la cathédrale de Kasan, pour faire chanter un requiem en mémoire de

mon père. Le diacre, après avoir entônné son *alléluia*, me toisa, en me criant:

— Quelle ville, père?

Je ne comprenais pas et il continua à lire.

— De quelle ville venez-vous? reprit-il un moment après.

— De loin, répondis-je.

— On ne peut donc pas savoir?

— Fais comme moi, prie Dieu.

Son patois slavon, au mode de Pétersbourg, et son indiscrète curiosité m'égayèrent depuis, autant qu'ils m'avaient importuné alors.

Je recherchai de préférence la société des hommes lettrés, et je me liai surtout avec le chirurgien, que j'avais connu de près pendant la campagne. Un jour, il me persuada de l'accompagner au spectacle. Je n'ai jamais compris pourquoi l'on interdisait aux ecclésiastiques la fréquentation du théâtre. Les souffrances du Seigneur ont été dès l'origine représentées sur la scène par des ecclésiastiques; on tolère le jeu

des cartes, et les prêtres jouent chez nous publiquement dans les salons, pourquoi alors défendre d'assister à des pièces de théâtre inoffensives et morales? Telles furent les réflexions que je me fis pour excuser mon équipée. Je revêtis un costume laïque et je suivis le chirurgien au théâtre, où nous prîmes des places écartées afin d'être le moins possible en évidence. Tout allait bien, lorsqu'un officier de police, en passant auprès de nous, parut me regarder attentivement; le sang reflua dans mes veines, car je ne risquais rien moins, si j'étais découvert, que d'être fait soldat. Heureusement, il n'en fut rien; personne ne me reconnut; toutefois la frayeur fit un tel effet sur moi, que je me promis de ne plus recommencer, et je tins parole, mais au moins ai-je vu un spectacle et un théâtre en ma vie!

Le cercle d'activité d'un aumônier est borné à à son régiment. Il n'a rien à voir en dehors, et rien du dehors ne vient le trouver; de sorte que s'il ne peut lui advenir que très-peu de choses

fâcheuses, il ne peut non plus lui rien arriver de très-avantageux, à part quelque petite décoration.[1] Je travaillai donc sans cesse à me faire une autre position. Qui veut fortement, finit presque toujours par réussir. »Cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert, dit l'Écriture.« Les amis des Streschneff étaient devenus pour moi des protecteurs. Les officiers de notre régiment n'étaient ni aussi fiers, ni aussi dissipés que ceux des autres: ils ne croyaient pas déroger en me fréquentant, et ceux qui avaient fait la campagne continuaient à être envers moi sur le pied d'une respectueuse intimité. Je pus donc les intéresser à me placer, et quoiqu'ils eussent préféré me conserver, je parvins à leur faire comprendre qu'il fallait accorder quelque chose aux intérêts d'un pauvre prêtre. Si la noblesse russe est impuissante vis-à-vis du czar, elle n'est

[1] La croix d'honneur militaire, la croix de Saint-Georges, ne se confère jamais aux prêtres. Je ne connais qu'un seul exemple d'un prêtre qui ait obtenu la croix ecclésiastique sur le ruban de Saint-Georges; ce fut pour l'assaut d'Ismaïl.

que trop influente à l'égard du clergé. — Le souvenir de son origine toujours obscure, rend un archevêque même d'une serviabilité attentive à l'égard d'un noble, et surtout d'un noble de bonne famille. La crainte de faire mal parler de lui le dispose à bien des prévenances. Quoiqu'il en soit, et sans que je sache aujourd'hui encore à qui précisément je fus redevable de cette obligation, je me vis bientôt nommé à la riche église de ***.

Un succès en amène un autre, parce qu'il soutient le courage, et nous dispose à poursuivre notre but avec plus de persévérance. Mon devancier avait eu plusieurs leçons en ville; ceci me donna l'idée de l'imiter. On sut que j'avais fait assez bien mes études et mon titre d'ancien aumônier contribua à me gagner la confiance. Je redevins donc maître et je courus le cachet. Professer ce à quoi l'on ne croit pas est une chose rude et répugnante; mais nécessité fait loi et puis, n'y avait-il pas assez de prêtres sans moi pour

propager l'erreur, tandis que j'avais l'espérance d'éclairer quelques esprits? Tant qu'il s'agissait d'enseigner le catéchisme, j'avais la main forcée et ne pouvais m'écarter des livres en usage; mais pour les élèves plus avancés, je me rabattis sur l'histoire de l'Église; et ce fut aux dépens de l'Église romaine que je portai quelques lumières dans le chaos des usages superstitieux. J'observai d'ailleurs une réserve prudente, et me gardai de heurter les bases fondamentales de notre foi.

L'histoire ecclésiastique me procura quelques leçons d'histoire universelle, puis de géographie, enfin de latin.[1] Mon sort prit un aspect nouveau, l'argent afflua chez moi; il y eut des jours où je gagnai vingt et quarante roubles. Le lecteur m'accusera peut-être d'âpreté au gain; car je m'aperçois que je parle sans cesse d'argent, et

[1] Aujourd'hui qu'il y a une réaction générale contre l'étude du latin, il m'est souvent arrivé d'entendre faire la demande à quoi le latin peut être bon aux prêtres. La réponse à cela est facile. Il y a des Pères de l'Église qui ont écrit en latin et dont la lecture est indispensable pour les théologiens. Il n'est pas probable qu'on en fasse de sitôt la traduction.

que ce vil motif a de tout temps dirigé mes actions. Cela tient à la condition du clergé en Russie; le souci de son entretien doit forcément absorber tout son être; on ne peut avoir l'humeur tranquille quand on n'est pas rassuré sur son existence. Le prêtre voit une messe de mort à travers le prisme d'un écu; le baptême lui présente un *impérial*[1] s'il est appelé chez un riche, un rouble argent s'il va chez un pauvre; l'office, en général, est pour lui son pain quotidien. Aussi, ce qui me rendit fier de mon succès, ce fut de pouvoir exercer mon ministère avec la dignité qui lui sied. Je refusai toute rétribution des particuliers pour les cérémonies du culte, dès que je fus assuré de mon lendemain. Le crucifix dans la main, je ne tendis plus l'autre pour recevoir le denier du prêtre. Mes collègues crièrent contre le novateur; les ouailles voulaient à peine en croire leurs yeux, et ne tarirent bientôt pas de louanges sur mon désintéressement. Le métropolitain

[1] Un louis.

m'en réprimanda à notre première rencontre. — Il fallait, disait-il, ne pas faire rougir les confrères qui vivaient des générosités des paroissiens. Si tu es, me dit-il, trop riche et ne veux pas prendre pour toi, prends pour les autres. — Je répondis que si mes collègues avaient besoin de mes secours, ils n'avaient qu'à venir à moi; mais que j'étais trop heureux de ne rien prendre. Son Eminence n'insista pas, et il ne fut bientôt bruit que du père Gabriel le désintéressé. Les jours de confession, lors du grand carême, il est d'usage de poser à terre un plat qui se remplit de monnaie; je le fis remplir d'eau bénite et empêchai qu'on y déposât rien.

J'étais pur de toute pensée intéressée; mais cette conduite aurait pu être, de la part d'un autre, un calcul assez rusé. Je fis parler de moi et parler en bien, ce qui réussit cinq fois sur dix. Des personnes influentes me témoignèrent hautement leur faveur; le métropolitain lui-même dut céder enfin, et faire quelque chose dans mon inté-

rêt. Il me promut aux fonctions de *proto-jérei* (archiprêtre) et me donna pour mission d'inspecter un certain nombre d'églises.

Mes leçons me mirent en contact avec la noblesse de haute lignée; j'appris à la connaître de si près que je vis à nu toute ses faiblesses. Ma qualité de prêtre me valait bien un peu plus de respect, ou plutôt, un peu moins de dédain que n'en recueillent ordinairement les autres maîtres, surtout les maîtres à demeure, qui ne sont en général que les premiers domestiques de la maison. Le nom de *père*, qu'il est d'usage chez nous de donner aux prêtres, facilite singulièrement la politesse des boyards.

J'aurais pu citer des faits étranges, retracer des caractères bizarres; ce monsieur, entr'autres, qui, avant de m'admettre à instruire ses enfants, s'avisa de m'examiner sur ce qu'il ne savait pas lui-même; cette dame, qui ne manquait jamais

de discuter avec moi sur la supériorité de la religion grecque, et à laquelle je n'ai jamais pu faire comprendre que les autres peuples ne pouvaient aller en enfer, uniquement pour la raison qu'ils n'ont pas été admis à jouir des bienfaits du christianisme. Mais j'aurais vraiment trop beau jeu à relever l'ignorance des nobles russes, et dans la crainte d'être accusé d'esprit de parti, je ne parlerai que de quelques faits relatifs à leur caractère. Ce sont en général les plus fins emprunteurs et les plus mauvais payeurs que la terre ait portés. Gagnant leur pain à la sueur de leurs serfs, ils ne peuvent connaître le prix de l'argent; dépensiers effrénés, joueurs passionnés, pour la plupart, ils ne peuvent avoir de l'ordre. Naître, se marier, hériter sont les seules peines par lesquelles ils acquièrent leurs serfs; le service public, dont ils ont le monopole, avec les dilapidations qui ont pris racine dans les mœurs, pourvoient aux besoins de ceux que la fortune n'auraient pas dotés suffisamment.

Eh bien! toutes ces ressources, au lieu de les mettre à l'abri de la gêne, les y poussent au contraire; la trop grande facilité à s'enrichir fait naître l'insouciance et le désordre.

Mieux que tous les raisonnements, le fait que je vais citer, et qui m'est personnel, mettra en relief ce défaut dont je parle.

Un comte, qui n'est pas de la création de ce règne, où le titre se donne comme un grade et appartient de droit à tout fonctionnaire civil ou militaire qui, possédant le grand cordon de Saint-Vladimir, est reconnu digne d'un avancement sans qu'on veuille encore lui conférer le cordon de Saint-André; un comte plus noble que les comtes modernes, et pour cela même peut-être plus enclin aux défauts de la noblesse russe, me demanda un jour quel emploi je faisais de mon argent et où je plaçais mes économies. Je lui répondis que le peu que je mettais de côté, je le serrais chez moi.

— Y pensez-vous? me répliqua-t-il. Quelle

imprudence! on peut vous voler. Pourquoi ne pas le confier à des amis, à moi, par exemple. Je pourrais l'employer utilement pour vous et pour moi. Vous me rendriez même service en me l'apportant.

Je compris que c'était là un emprunt détourné, mais la proposition me convenait autant qu'elle pouvait convenir à M. le comte. Je lui remis donc le lendemain dix mille roubles, fruit de mes épargnes et de mon travail. Sa reconnaissance se trahit sur sa physionomie plus que dans ses paroles. Il aurait cru déroger, sans doute, en me remerciant, et tenait à avoir l'air de m'obliger en acceptant mes fonds. Moi, de mon côté, j'aurais cru l'offenser en demandant un reçu; j'avais alors une confiance sans bornes dans les aristocrates russes.

Six mois se passèrent; je continuais toujours à donner des leçons aux enfants de M. le comte, devenu mon débiteur. Il ne crut pas nécessaire de m'instruire de l'emploi qu'il avait fait de mon

argent, et je ne me serais jamais permis de l'interroger à ce sujet. Je pensais bien qu'il l'avait dépensé, mais que m'importait? N'était-il pas un de nos plus riches seigneurs? Un jour enfin, j'appris, par l'effet d'un pur hasard, qu'il allait quitter Pétersbourg pour faire un long voyage à l'étranger. Je me présentai chez lui à une heure qui n'était pas celle de mes leçons. Il allait me laisser partir sans rien dire du sujet plus que probable de ma visite. Force fut donc de l'aborder.

— J'ai appris, monsieur le comte, lui dis-je, que vous êtes sur votre départ.

— Qui te l'a dit?

— Je ne me souviens pas.

— C'est vrai, mais je reviendrai.

— Serait-ce un effet de votre bonté de me remettre mon argent avant votre départ?

— Aurais-tu peur? je laisse ici toute ma vaisselle.

— Je n'ai aucune crainte assurément, le besoin seul m'oblige à vous adresser cette demande.

— Tu plaisantes; tu dépenseras cette somme inutilement, je préfère la garder dans ton intérêt.

— J'ai le projet de faire une acquisition, et cet argent m'est indispensable.

— Mais je n'ai pas compté là-dessus, il faut que tu attendes.

— Il ne me serait guère possible.

— Douterais-tu de la loyauté d'un noble russe, et, qui plus est, de quelqu'un qui porte mon nom?

— Non, assurément.

— En ce cas, n'en parlons plus.

Je me retirai tout honteux de moi-même. Un mot de M. le comte pouvait me perdre; mais je pouvais aussi lui faire tort en publiant ce procédé que je trouvais révoltant. Le sentiment de mon droit me donna une énergie égale à la force brutale dont je subissais l'effet.

Je fus trouver le général gouverneur et lui exposai ma plainte. Son Excellence fit aposter un homme pour surveiller le départ du comte, et l'empêcher au besoin.

Le lendemain, un domestique de M. le comte vint m'inviter à passer chez son maître pour régler la petite affaire en litige.

– Voilà votre argent, me dit le boyard, en me voyant entrer. Il montrait en même temps du doigt un tas d'assignats; je m'assis pour compter. Grand bien m'en advint, car je vis tout d'abord qu'un billet de cent roubles figurait pour deux cents, et qu'un autre paquet était incomplet. J'en fis respectueusement l'observation.

— Je me suis trompé, répondit le comte d'un air majestueux; il rentra dans son cabinet et m'en rapporta la différenee.

Il ne pouvait plus être question des intérêts, dont l'espoir m'avait cependant seul décidé à confier cette somme à Sa Seigneurie.

— Quittons-nous bons amis, me dit le comte en me tendant la main, et *qu'on arrache l'oeil à celui qui fera mention du passé*[1].

Il est d'usage de demander à un prêtre sa bé-

[1] Proverbe russe, pour dire qu'il ne faut pas garder rancune.

nédiction, et non pas de lui tendre la main; mais comme l'affaire que nous venions de traiter était toute mondaine, il me parut raisonnable aussi de me départir des usages ordinaires. Je lui serrai la main et n'eus plus sujet de me plaindre de lui. Si aujourd'hui j'en parle, c'est peut-être un peu parce qu'il sera trop tard pour m'arracher un oeil ou tous les deux, quand la mort les aura fermés, et qu'il n'est jamais trop tard de révéler des faits qui peignent les moeurs. Je ne nomme pas d'ailleurs M. le comte, et s'il se reconnaît dans ce récit, je n'aurai pas besoin de lui recommander la discrétion.

CHAPITRE SIXIÈME.

INDISCRÉTIONS.

M. SLAWTZOFF ET M. SPERANSKY — MIKHAÏL, — SERAPHIM, MÉTROPOLITAINS DE ST-PÉTERSBOURG. — PLATON ET AUGUSTIN, MÉTROPOLITAINS DE MOSCOU.

J'ai souvent entendu répéter cette maxime: « Si vous voulez parvenir, attachez-vous à l'astre qui monte, et gardez-vous bien de rester auprès de l'homme dont la faveur décline. L'un vous élèvera avec lui, et l'autre vous entraînera dans sa chute. Les ambitieux temporels et spirituels connaissent et pratiquent cette règle; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit infaillible. Le sort de M. Slawtzoff, l'ami de séminaire de M. Spéransky, ce ministre qui a joué un si grand

rôle, sous les deux derniers règnes, nous le prouve avec la dernière évidence. Il ne suffit pas d'avoir du talent pour parvenir: il faut venir à propos, a dit un grand homme, il faut être heureux.

Quels qu'aient été les talents de M. Spéransky, M. Slawtzoff l'éclipsait aux yeux de ceux qui ont pu le connaître de près. Il y avait quelque chose d'étudié, et pour ainsi dire de tourmenté, dans les travaux de M. Spéranski; tandis que Slawtzoff possédait une verve intarrissable, une chaleur naturelle dans l'exposition. Eh bien! il est resté obscur et malheureux, quoique son ami d'enfance soit devenu un des hommes les plus influents de son pays.

Ils avaient été élevés ensemble au *séminaire de Néva*, destiné à fournir des professeurs aux autres séminaires. M. Slawtzoff fut envoyé dans une ville de province et M. Spéranski resta à St. Pétersbourg. Un jour de fête, c'était le tour de M. Slawtzoff de prêcher à la cathédrale. Il

le fit avec talent et succès; mais hélas, avec trop d'esprit pour le temps et les lieux.

«Jésus-Christ, dit-il, s'en alla sur la montagne avec deux de ses disciples. C'est ainsi qne tout dans l'Écriture est incohérent et obscur; car enfin, pourquoi le Seigneur prit-il deux disciples et non pas tous?» et il développa cette thèse à la grande satisfaction des assistants. Il eut l'honneur d'être invité à dîner chez le Gouverneur; on l'y complimenta sur son sermon, et on lui en demanda communication. Il eut l'imprudence de faire venir son manuscrit. La malveillance s'en empara aussitôt, et le procureur général le dénonça comme libéral et novateur. Ordre lui fut donné de venir rendre compte de ses idées à St. Pétersbourg. M. Spéranski était alors secrétaire du prince Kourakine, et nous admettons qu'il n'était pas encore en mesure de protéger son ami. Le métropolitain Gabriel se chargea lui-même de ce soin; il fit disculper Slawtzoff que nous voyons bientôt après placé sous les ordres du chef du commerce exté-

rieur. Après la paix faite entre Paul I. et Napoléon, la Russie adopta le système continental et prononça l'embargo contre les vaisseaux anglais qui se trouvaient dans le port de Cronstadt. Les Anglais entendent trop bien leurs intérêts pour ne pas avoir eu vent de cette disposition, avant son application. Le jour de sa mise en vigueur, ils lèvent l'ancre et échappent au sort qui les menace. Il fallut trouver un coupable; ce fut M. Slawtzoff. Il avait traduit l'expression de: «dans les vingt-quatre heures» comme laissant un délai de vingt quatre heures.

Il fut condamné à aller en éxil et se rendit en Sibérie, où il devint professeur. M. Spéranski, après lui avoir retiré sa promesse de lui donner la main de sa soeur, qu'il trouva depuis à marier d'une manière plus avantageuse, le laissa mourir en Sibérie, quoiqu'il eût été bien en mesure de lui faire la position qu'il eût voulu.

M. Spéranski a rendu de grands services à la Russie; mais plusieurs Spéranski auraient

fait plus encore, par cette simple raison que deux esprits valent mieux qu'un seul, et qu'en Russie, il n'y a jamais eu surabondance de capacités et surtout de capacités instruites.

La justice exige que nous placions la mort de M. Spéranski à côté de celle de M. Slawtzoff. Un prêtre, un moine apprend peu de ce qui se passe dans le monde, mais encore apprend-il quelquefois ce que les autres ignorent. J'ai été à l'enterrement de Spéranski, inhumé, comme on sait, au couvent de St. Alexandre Newski, et voici ce que racontait à ce sujet un fonctionnaire qui se trouvait placé à côté de moi. Les médecins avaient interdit à M. Spéranski tout travail intellectuel, lorsque le comte Cankrine, ministre des finances, craignant l'opposition de M. Lubetzki dans le sein du conseil de l'Empire, au sujet de la fameuse loi qu'il méditait sur la transformation de la monnaie, vint trouver le malade et lui

parla à peu près en ces termes :

Bátuschka (père), c'était le mot favori de ce brave allemand qui a toujours conservé l'accent de son pays natal, faites-moi une *opinion*, c'est-à-dire une petite note à l'appui de mon projet. J'ai chez moi en réserve une somme de 100,000 Roubles (assignats, car la loi n'avait pas passé encore), je sais que vous avez besoin d'argent, je la demanderai pour vous à l'empereur.

M. Spéranski n'avait pas d'opinion sur cette question, et nous admettons volontiers que s'il eût voulu s'en faire une indépendante, il eût adopté celle du ministre des finances. S. M. adhéra à la proposition de M. de Cankrine, Spéranski passa plusieurs nuits à rédiger sa note et descendit dans la tombe à la suite de cet effort.

Pour oser blâmer M. Spéranski il faudrait ne pas savoir ce qui se passe en Russie ; pour quels actes on se fait payer, et à quel taux. La moralité est élastique, et il est des choses qui paraissent chez nous toutes naturelles, tandis qu'elles

seraient sévèrement et justement réprouvées parmi les peuples qui suivent mieux que nous le huitième commandement; si donc j'ai parlé de ce fait, c'est uniquement pour le repos de l'âme de M. Slawtzoff. J'aurais mieux fait sans doute de lire une prière des morts; mais l'homme est de double nature, et si son âme vit dans le ciel, sa mémoire reste sur la terre.

On a pu voir, par mes relations avec le métropolitain Mikhaël, quelle espèce d'homme c'était. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet et de faire avec lui plus ample connaissance. Il suffira d'ajouter ce fait qui le caractérise. Il avait publié une brochure intitulée: «Esprit, Aliment et Repos». Un prêtre, après l'avoir lue, écrivit dessus au crayon: «Esprit et repos, mais d'aliment, point»; les mots rimaient en russe et prêtaient à rire. L'épigramme fit fortune et par-

vint à la connaissance du métropolitain qui fut assez petit pour se venger du caustique abbé. Le ministre du culte, prince Galitzine, l'ayant présenté pour la croix de St. Anne, Son Eminence refusa sous prétexte que ses confrères, plus anciens que lui, n'étaient pas décorés, comme si l'ancienneté et le mérite n'étaient pas deux choses différentes. A cause du refus, peut-être, le prince s'intéressa davantage encore au prêtre; il lui promit de l'avancement et tint parole; mais le rancuneux prélat n'en finissait pas d'expédier l'ordre portant la nouvelle nomination. Le prince en ayant référé à l'empereur Alexandre, ordre fut donné de nommer par *volonté suprême.* Mikhaël a été et il est encore, comme Philarète de Moscou, membre de la secte franc-maçonnière de Martin, propagée en Russie par Lubentzoff. C'est un mysticisme rêveur qui consiste à couvrir le calice d'une manière et non pas d'une autre, à se servir d'un encensoir rond imitant le globe terrestre. Le sort de M. Lubentzoff est trop curieux

pour ne pas mériter une mention. Un membre de l'Académie avait proposé d'élire pour président le comte Arakhtschéieff, le favori de l'empereur Alexandre, pensant que sa protection serait d'une grande utilité pour l'Institut russe. M. Lubentzoff s'écria qu'autant vaudrait prendre pour président Elie, le cocher de l'empereur, qui, quoique cocher, était major et chevalier de l'ordre de St. Georges. Cette hardisse de M. Lubentzoff fut punie par l'exil en Sibérie.

Je dois être plus explicite à l'égard du successeur de Mikhaël, le très-vénérable Séraphin. Son nom primitif était Stéphan Glagoloff. Platon, le célèbre métropolitain de Moscou, le prit auprès de lui, et l'admit au nombre des douze élèves qu'il voulut former et qui s'appelèrent les Platoniciens. M. Glagoloff montrait très-peu d'empressement à prendre le froc. Sous un prétexte ou sous un autre, il écartait le moment

décisif. Un jour enfin, Son Eminence le somma de se prononcer.

— Je n'ai pas encore terminé ma philosophie, lui répond l'élève récalcitrant, j'ai tels et tels auteurs à étudier encore.

— Eh bien! vois-tu cette lettre, lis-la, répond le métropolitain.

M. Glagoloff resta pétrifié après avoir parcouru l'écrit qu'on lui présentait. C'était la lettre d'un père de famille, d'un noble de Moscou, dont M. Glagoloff avait séduit la fille.

— Voilà donc, reprit le métropolitain, le mystère de tes irrésolutions et de tes études. De deux choses l'une: tu seras demain soldat ou moine.

Le lendemain M. Glagoloff fut moine, et Platon, après l'avoir ordonné, prononça un de ses discours remarquables.

— Sais-tu, lui dit-il, le beau nom qu'on t'a donné: Séraphin est un nom d'ange; sois donc digne de lui, et mérite le séjour du ciel!

L'Église triomphait; elle venait de recevoir dans son sein un enfant qui l'a honorée et glorifiée. Le père de la noble fille devait être consolé; celle-ci fut mère, et l'on ne sait ce que devint l'enfant.

Quelques années plus tard, nous voyons Séraphin évêque de Smolensk, recevant ses subordonnés en robe de chambre de cachemire et en pantoufles de maroquin rouge, avec des bouts relevés à la turque. Touchante simplicité! Puis, le modeste moine est appelé à la tête de la métropole de St. Pétersbourg: mais là je m'arrête.... Si l'humble prélat n'était pas très-humble, il fut au moins poli envers ses subordonnés, ce qui est presque une vertu en Russie, et il fut également juste, autre qualité bien rare.

Quelques mots sout devenus nécessaires sur Platon lui-même. Il était l'instituteur de Paul I; mais une intrigue avec une dame de la cour

l'avait obligé de quitter St. Pétersbourg. Les personnages de cette espèce ne tombent jamais qu'à demi, et le plus souvent, on ne les déplace que pour les élever en grade. Platon fut nommé métropolitain de Moscou, poste qui vaut certainement mieux que celui qu'il occupait auparavant. Cathérine avait besoin de trop d'ingulgence pour être sévère envers les autres: il lui suffit d'éviter le scandale, en éloignant de la cour le prélat galant.

Après la mort *subite* de Paul Ier, Alexandre vint se faire couronner à Moscou. Les assassins de son père font partie de sa suite. Platon prenant Zouboff à l'écart, lui demande:

— Feras-tu du fils ce que tu as fait du père?

— Il n'est pas de tes élèves, répond l'audacieux magnat.

Puisque je n'aurai pas l'occasion de revenir sur la mort de Paul Ier, l'anecdote suivante trou-

vera naturellement ici sa place.

Il fut prescrit, lors de ce fâcheux événement, de déclarer dans toutes les églises que S. M. s'était éteinte par suite ***d'un fort coup d'apoplexie.*** Nous traduisons littéralement; le lecteur comprendra qu'il s'agit d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Un prêtre de village, ignorant les termes de médecine politique, ne peut se tirer de celui d'apoplexie, et le remplace par un mot russe qui a à peu près la même consonnance, ***po pleschi***, (sur le front) de manière que le tout voulait dire que S. M. était morte des suites d'un coup fort à la tempe. Le prêtre était dans le vrai.

A tort ou à raison, je me suis dispensé de lire les sermons de Platon; mais à en juger par sa théologie, que j'ai soigneusement parcourue, je crois que S. Eminence n'avait pas le génie que ses partisans lui prêtent.

A Dieu ne plaise que je me laisse aller à la

calomnie. J'ai trop de vérités à dire pour avoir recours à l'invention, et en bon ecclésiastique, j'absous d'avance les écarts les plus monstrueux de nos prélats; les écarts de la chair n'effraient que ceux qui n'ont pas fait voeu d'abstinence. Ces sortes de confidences, on les écoute sans indignation; mais on les lira avec colère, pourquoi? Ce qui est bon à dire est pourtant bon à écrire. La vie exemplaire de nos confrères ne doit pas craindre le grand jour éminemment salutaire: la publicité corrige les défauts et récompense la vertu.

Le successeur de Platon, le vénérable Augustin, n'était pas non plus exempt de péché veniel, témoin cette inscription qu'on avait, une nuit, placée sur le portique de son hôtel et qui disparut aussitôt: «L'humble Augustin et la docile Marthe.»

Marthe était aussi une femme noble. Le sang

plébéien de nos prélats a toujours eu soif du sang de nos aristocrates. Sans doute, ils auraient échappé à la tentation s'ils étaient nés sur une échelle plus élevée de la société. — Ne me lapidez pas, j'ai fini. J'aurai aussi ma petite confession à faire, et je la ferai sans trembler.

Les livres du haut clergé russe jouent un rôle assez remarquable. Ce n'est pas autant pour l'édification des fidèles que pour l'enrichissement des prélats qu'ils voient le jour. Leurs Eminences et leurs Hautes Eminences s'y prennent souvent sans trop de façon. Ainsi au moment où j'écris ces lignes, il vient de paraître une brochure intitulée :« Le Lait de l'âme ou le Lait ecclésiastique». Je n'ai pas lu l'opuscule et ne sais par conséquent quel en est le sens; mais voici quelle en est la portée. Le digne prélat, auteur du livre, avait en vain demandé à son *igoumène*

de l'argent pour suffire aux dépenses d'un séjour dans la capitale où il avait été appelé à résider à son tour. L'igoumène lui ayant répondu que la caisse était vide, Son Eminence donna le jour à la brochure en question, avec ordre à tous les ecclésiastiques de son diocèse de l'acheter.

Le dernier sacristain qui a à peine une vingtaine de roubles d'appointements et de revenus annuels, a dû payer de sa bourse, pour allaiter son âme ou pour alimenter son Eminence. Les clercs, a justement pensé l'évêque, se rattraperont sur les ouailles qui feront comme elles pourront. Le pouvoir temporel n'agit pas autrement, et j'aime à croire que l'Église ne fait que l'imiter. Ainsi, je connais un almanach que le feu ministre de police a chargé ses officiers de répandre dans toutes les provinces; cela éclaire l'esprit des sujets, et dispense les auteurs officiels d'en avoir.

CHAPITRE SEPTIÈME.

MÉSAVENTURES.

JE PRÊTE LES MAINS A UN ACTE DE BIGAMIE SANS LE SAVOIR. — MES ARRÊTS. — CLÉMENCE ET CONDAMNATION. — RÉVÉLATIONS.

Un jour, jour à jamais néfaste, se présenta chez moi un gentilhomme aux manières engageantes et d'un nom très-respectable. Le prêtre considère la venue d'un noble comme une grâce du ciel, tandis que le plus souvent il ne reçoit qu'un envoyé de l'enfer. Candide et fat que j'étais, j'interprêtais cette visite en mon honneur, ne sachant pas encore que, quand un Russe caresse son inférieur, c'est afin de le mieux écorcher.

Je me confondais en saluts et ne savais comment faire asseoir mon hôte, lorsqu'il me dit:

— Je viens vous demander un service, mon père.

— Commandez, Monsieur, je suis à votre disposition.

— Il s'agit de me marier; je venais vous prier de célébrer la cérémonie. J'arrive de mes terres.

— Rien n'est plus facile, et je vous remercie de m'avoir donné la préférence sur mes confrères. Vous savez la formalité qu'il faut remplir?

— Trois témoins, c'est fait. Est-ce tout?

— Absolument.

— En ce cas vous me permettrez de disposer de vous pour demain.

— Je serai à vos ordres.

Le lendemain, dans l'après-dîner, le mariage se fit à mon église. La mariée n'avait pas un grand nom, mais elle était riche. On me força

d'accepter une somme assez considérable en faisant mine de s'offenser, si je persistais dans mon système de refus.

Quelques mois se passèrent; je n'avais plus entendu parler de cette affaire, lorsque, comme une bombe, vint éclater sur ma tête la nouvelle que j'avais marié un homme marié. Cet homme si jeune, qu'on eût dit que le lait de sa mère n'avait pas encore séché sur ses lèvres, était déjà bigame. Cet homme aux gants blancs, à la canne parsemée de pierreries, était un criminel! Qui l'aurait pensé? Il avait fait un voyage à l'étranger et là, pour séduire une femme, il s'était marié clandestinement. Aujourd'hui, ap prenant son nouveau mariage, cette femme était accourue pour faire valoir ses droits.

Je n'avais pas encore eu le temps de revenir de ma frayeur, que je fus mandé chez le métropolitain. Evidemment, j'étais perdu. Je connaissais trop bien les dispositions de l'humble Mikhaël envers moi, pour espérer de trouver



grâce auprès de lui. J'étais innocent, mais la loi me déclarait coupable. Depuis, la législation, en devenant plus sage, a pris des mesures plus justes. Elle a ordonné que celui qui veut contracter un mariage produise un certificat de ses supérieurs s'il est au service; des autorités locales, s'il est particulier, constatant son célibat. Cette dernière disposition n'existait pas de mon temps. L'assertion des témoins, établissant qu'il n'y avait pas de parenté civile et ecclésiastique entre les fiancés, suffisait. Par parenté ecclésiastique, on entend les parrains d'un même enfant. Dans le cas où les témoins commettaient une erreur, ils en étaient quittes pour s'être trompés. Toute la faute retombait sur le prêtre qui avait célébré les noces.

Ce que j'eus de plus pressé, ce fut de courir chez mon bigame, afin de voir ce qu'il pourrait tenter pour me tirer du mauvais pas où il m'avait engagé. Mais il était sorti; l'heure pressait; il fallut me rendre chez le métropolitain. Je m'y



présentai tremblant de tous mes membres. Son Eminence avait un air de courroux triomphant. Je roulai mon front dans la poussière.

Quand je me fus relevé.

— Fils de chien, me dit le prélat, qu'as-tu fait?

— Votre Très-Haute Eminence, je suis coupable sans l'être; on m'a indignement trompé.

— On t'a trompé! dis plus tôt qu'on t'a acheté. Car comment se fait-il, que toi, le pope désintéressé, qui refuse toute rétribution pour les offices, tu aies accepté une large rémunération pour ce mariage satanique?

— J'ai cru devoir refuser le denier du pauvre, et même, quant à l'argent du riche, j'ai eu la main forcée.

— Ne mens pas, avoue-moi toute la vérité; tu savais ce que tu faisais puisque, tout à l'heure encore, avant que je t'eusse fait connaître pour quel motif je t'ai mandé devant moi, tu as deviné juste.

— Que votre colère me pulvérise si j'ai commis sciemment la faute qui pèse sur moi. Le bruit public me l'avait apprise avant que vous eussiez daigné m'appeler; mais je jure que je suis innocent.

— C'est ce que verra mon tribunal. Tu es un fin compère. Il y a longtemps que je te suis de l'oeil.

— La méfiance de Votre Haute Eminence est mon plus grand malheur. Veuillez ne pas l'écouter.

— Tu oses te justifier? Est-ce que ta culpabilité n'est pas assez évidente? Les lois ne sont-elles pas là? Retire-toi de devant mes yeux.

Sur un signe de Son Eminence, on se saisit de moi et l'on m'enferma au consistoire, dans la chambre des arrêts. Je me voyais perdu; l'accusation, le jugement et la peine, se confondaient à mes yeux. Et en effet, n'est-ce pas une seule et même chose chez nous, lorsqu'on n'est pas dans les bonnes grâces des chefs dont on dé-

pend? Ma tête se fendait; je sentais déjà résonner le ciseau fatal qui sert à tondre les prêtres qu'on dégrade. Il n'y avait plus de temps à perdre; je résolus de mettre en campagne tous mes protecteurs. On n'eut pas la cruauté de me refuser une plume et de l'encre, et bientôt j'eus expédié des lettres pressantes à tous ceux chez qui j'avais donné des leçons; mais hélas! mon malheur avait fermé tous les coeurs. Tous restèrent sourds à mes prières, un seul excepté; le digne homme, que le bonheur soit son partage!

C'était un boyard de Moscou, franc et noble, comme tous ceux qui n'ont pas respiré l'air de la cour. Il comprit que me laisser condamner, c'était imprimer la flétrissure au front de ce jeune homme qui, sciemment, avait creusé sous mes pas le gouffre où je venais de me précipiter en aveugle.

Il courut chez tous les hommes influents qu'il connaissait, ranimant la tiédeur des uns, le cou-

rage des autres, assumant sur lui seul toutes les suites de ses démarches. Il parvint enfin à me gagner quelques appuis puissants. L'effet n'en fut pas très-salutaire pour moi, comme on le verra par la suite; mais néanmoins, ma reconnaissance pour lui ne s'éteindra que dans la tombe, car il m'a sauvé de l'ignominie.

Je me savais innocent; le déshonneur ne m'aurait donc frappé qu'à demi, et au fond de mon coeur, je méprisais assez les absurdités de notre régime, pour ne pas succomber sous le poids de la peine qu'on m'apprêtait. Mais qu'est-ce que la conscience de son droit, en présence de la voix publique qui vous accuse, et du dédain que vous témoigne le dernier de vos collègues? Une fois appelé à vivre parmi certains hommes, ne faut-il pas supporter leurs préjugés, se diriger d'après leurs opinions? Quelle que soit la société qui vous rejette de son sein, quand

aucune autre ne vous est ouverte, l'affront pèse sur vous de tout son poids.

Je ne nommerai pas mon nouveau bienfaiteur, de crainte qu'il ne s'en offense. Les hommes, véritablement vertueux, et je le crois tel, car nul intérêt ne le guidait en cette occasion, les hommes véritablement vertueux, dis-je, au lieu de briguer l'éclat, détestent le bruit qu'on fait de leurs bonnes oeuvres. Il fit tant et si bien, qu'au bout de deux semaines de réclusion, Son Eminence me fit venir chez lui et, me parlant sans témoins :

— Tu es veuf, me dit l'humble Mikhaël, d'un ton qui contrastait singulièrement avec celui de son dernier entretien. Il n'y avait en effet qu'un an et demi que j'avais perdu ma femme. Le souvenir de cet événement, dont je n'ai pas fait mention dans mes mémoires, me fit venir une larme aux yeux.

— Veux-tu être moine? reprit Son Eminence.

Je ne répondis pas, car si j'avais une anti-

pathie profonde pour cette condition, je voyais bien que ce pouvait être une dernière voie de salut.

— On m'a tant dit de bien de tes connaissances, poursuivit le métropolitain, que je voudrais te conserver à l'Église. Tu as des amis que je respecte, mais ils ne pourraient te sauver: ton crime est évident. Accepte donc ce seul moyen de salut que je t'offre. Vois, j'ai aussi été prêtre comme toi, et je suis parvenu en me faisant moine.

La perspective d'être évêque, archevêque ou métropolitain, ne me tentait pas; mais la possibilité d'échapper au glaive suspendu sur ma tête me fit tomber aux pieds du prélat.

— Que la volonté de Votre Haute Eminence soit faite!

Le métropolitain me releva et me renvoya consolé; .... consolé, comme le malade, auquel on sauve l'existence aux dépens d'un membre, comme le criminel auquel on fait grâce de la vie, à condition qu'il se fera bourreau; car s'il

y a un état que je détestais, c'était celui de moine! La mort eût été plus douce pour moi, car la réclusion, c'est la mort dans la vie; la conviction ou l'ambition peut seule la faire accepter. Or, l'on sait déjà mon peu de feryeur, et la prétention de commander un jour à l'ordre ecclé siastique était le dernier de mes rêves.

Six ans après mon aventure, il s'en passa une autre qui fit beaucoup plus de bruit à St. Pétersbourg. Je crois devoir la relater ici à cause de son analogie avec la mienne, et aussi parce qu'elle contient des faits religieux sur lesquels je n'aurai pas l'occasion de revenir.

M P*** était marié à la Delle D** depuis plusieurs années, sans qu'il eût pu remplir les devoirs conjugaux. La loi russe admet deux cas de divorce: l'adultère et l'incapacité de satisfaire aux devoirs de l'hyménée. Le flagrant

délit ou des preuves incontestables, appréciées par les tribunaux, constituent le premier cas[1]; dans le second, le synode renvoie l'examen au conseil médical et prononce sur son rapport. Mais il est expressément dit, que si le fait d'impuissance n'est pas porté devant les tribunaux, dans le courant des trois premières années du mariage, il n'est plus admissible. Par délicatesse et par espoir d'un changement, Mde P** laissa expirer ce délai, et les deux époux convinrent de se séparer à l'amiable. Mde P** lia avec un colonel aux gardes une relation qu'elle voulut faire clandestinement sanctifier par l'Église.

Un prêtre d'Oranienbaum, séduit par l'appât de l'argent, se prêta à ce méfait. La cérémonie fut célébrée pendant la nuit, et l'entrée de l'église fut strictement interdite. Soit hasard, soit providence, M. P** passa par la ville, juste en ce moment.

[1] En cas de divorce pour adultère, l'innocent seul peut se remarier, l'autre est condamné au célibat, donc à l'adultère ou à la débauche.

A la vue de la lumière dans le temple, il descend de voiture, s'enquiert de la nature de l'office, et parvient à reconnaître sa femme.

Le prêtre fut cassé, le mariage qu'il venait de célébrer déclaré nul et non avenu; M. P** put se remarier, et, chose étrange! il eut des enfants de sa seconde femme. Quant à la première, elle fut condamnée à faire pénitence, pendant quatre ans, ce qui se borna aux visites d'un abbé qui se rendait de temps à autre chez elle, pour l'exhorter au repentir et à la résignation.

Les détails suivants mettront en relief l'arbitraire qui préside chez nous à la séparation des époux, comme il règne dans tout ce à quoi touche le gouvernement; ils feront en même temps ressortir l'indulgence de Catherine II, pour des désordres pareils à ceux qui ont entaché sa réputation.

Ces faits ont eu une grande publicité judiciaire de leur temps.

M. Demidoff, homme puissamment riche, avait épousé une demoiselle Schiriaieff, appartenant à une famille qu'une suite de malheurs avait réduite presque à l'indigence. Afin de se l'attacher davantage par des bienfaits, car du côté de la femme ce n'était pas un mariage d'amour, il lui fit don de trois mille paysans, de deux maisons à Moscou, et à ses parents, de mines de fer valant environ 100,000 roubles. Sa femme ne lui donna pas d'enfants, et paya ces largesses par la plus noire ingratitude. Elle quitta la maison conjugale avec M. Hitroff, emportant pour soixante mille roubles d'effets appartenant à son époux. Ce dernier eut non-seulement la bonté de la reprendre chez lui, mais il poussa l'abnégation jusqu'à assumer sur lui seul la faute de cette fuite. Au lieu de se ranger, la perverse Sophie forme une autre liaison criminelle avec Polianski; celui-ci vient en voiture pour l'enlever, mais le

mari, cette fois, fait preuve d'énergie; il rassemble ses gens, et ordonne d'arrêter et de battre à mort ceux de Polianski.

La tentative d'enlèvement avorta; mais Polianski n'en continua pas moins ses visites clandestines à la maîtresse de la maison, où il s'était réservé des intelligences par l'intermédiaire d'un cuisinier que Demidoff ne parvenait pas à chasser, grâce à la résistance de sa femme. Tout ce scandale devenant public, M[me] Schiriaieff, la mère de M[me] Sophie Demidoff, porte plainte à l'Impératrice, lui révèle les monstrueux écarts de sa propre fille, et demande qu'elle soit renfermée dans un couvent.

Par décret du 1[er] juin 1779, Cathérine nomme un tribunal de paix, composé de MM. Tschitsterine, Troubetzkoï et Elaguine, pour juger cette affaire d'après les lois existantes et leur conscience. Après avoir entendu les partis, constaté la culpabilité et les désordres criminels de M[me] Demidoff, et repoussé l'accusation de mauvais

traitements que cette femme alléguait contre son mari, car il paraîtrait qu'il ne s'était porté à des excès contre elle qu'après qu'elle eut failli à ses devoirs, le tribunal résolut ce qui suit: Les 3000 paysans près de Mourom, donnés par Demidoff à sa femme, reviennent au mari, contrairement à la loi qui maintenait les donations de serfs entre les époux. Mme Demidoff conservera ce nom, malgré la demande du mari qui voulait qu'il lui fût interdit de le porter. Elle rejoindra ses parents qui la garderont auprès d'eux, contrairement à la demande expresse de la mère qui voulait que la fille adultère fût renfermée dans un couvent. Elle continuera à posséder une des deux maisons que son mari lui a données à Moscou, et de plus, celui-ci lui fera une rente de cinq mille roubles par an, à partir de l'année précédente, qu'il payera en entier pour les frais de son nouvel établissement, en y joignant dix autres mille roubles qui seront déposés à la banque. Tous les gens des deux sexes, attachés au service personnel de Mme De-

midoff, deviendront sa propriété.

L'Impératrice confirma cet arrêt dont l'indulgence aurait été un scandale, dans tout autre temps qu'en un siècle de licence et de relâchement dans les moeurs. [1]

[1] Ces faits sont relatés dans le *Supplément aux cinq premiers volumes du Swod systématique des lois existantes.* St. Pétersbourg 1818 (en russe.)

CHAPITRE HUITIÈME.

LE COUVENT.

CÉRÉMONIAL DE L'ADMISSION. — RÉGIME DES COUVENTS RUSSES. — LEUR COMPOSITION. — JE ME LIE AVEC UN DES MOINES. — INCONDUITE DE LA PLUPART D'ENTRE EUX. — DIVERSES ESPÈCES DE COUVENTS. — LEURS REVENUS.

Le prêtre qui entre au couvent n'est pas soumis aux règles généralement suivies pour la réception des frères. Il n'est pas sujet au noviciat, conserve son costume, et, si enfin, après un certain temps d'épreuve, il consent à prendre le froc, la cérémonie en est toute simple, car il ne subit pas la tonsure. Je dois donc cesser de parler de moi, pour initier le lecteur aux formalités usitées lors de l'entrée en religion.

Les laïques qui désirent faire partie du clergé régulier subissent, dans le couvent qui les admet, un noviciat très-rude, consistant surtout dans l'exécution de travaux domestiques. Ils s'appellent alors les obéissants ou serviteurs, ***posslouchniks***, et sont aux ordres des moines : on leur fait balayer le plancher, porter de l'eau et du bois. Lorsqu'ils se sont acquittés de ces offices très-humbles pendant un temps assez long, on procède à leur ordination qui se pratique de la manière suivante.

Après avoir passé trois jours enfermé dans une chambre isolée, le candidat est conduit, aux matines ou à la messe, devant un pupitre sur lequel se trouve l'Évangile; à sa droite, sur un autre pupitre, est déposée une paire de ciseaux; sur un troisième, à gauche, une croix.

— Que viens-tu chercher ici ? lui demande le supérieur.

— Le salut de mon âme.

— Prétends-tu à l'état d'ange ?

— J'y prétends.

Le supérieur, igoumène, archimandrite ou archevêque, suivant la catégorie, à laquelle appartient le monastère, prend alors les ciseaux et répète les mêmes questions ; après avoir obtenu les mêmes réponses, il jette les ciseaux à terre, et ainsi de nouveau jusqu'à trois fois. Cela accompli, il opère la tonsure, puis fait revêtir à l'aspirant les habits religieux. Celui-ci prend alors le crucifix dans la main et reste à genoux jusqu'à la fin de l'office. Pendant ce temps, les assistants viennent baiser la croix et glisser des pièces de monnaie dans la main du nouveau frère. Les choeurs entonnent un chant d'une mélodie vraiment céleste, et spécialement consacré à cette cérémonie.

Le prêtre, en devenant moine, reste prêtre et a droit d'officier; le moine ordinaire, qui prétend au même privilège, subit une ordination particulière, mais qui se borne à la simple investiture des ornements sacerdotaux.

Tous les couvents en Russie sont de l'ordre de St. Basile; et, de tous les ordres, c'est certainement le moins sévère. Point de macération, point de jeûnes absolus; le costume ne rappelle pas les souffrances de Notre-Seigneur; on ne marche pas pieds nus; on est soigneusement chaussé et couvert. Les habits sont noirs, le froc recouvert d'un voile en crêpe et de la hauteur d'un shako de soldat.

Le *skhimnik* ou le pénitent solitaire suit un régime plus dur. Il ne mange jamais de poisson, et sort toujours couvert d'un voile qui lui descend jusqu' à la moitié du visage, de façon à l'empêcher de voir autour de lui, tout en lui permettant néanmoins de distinguer le sol où il marche. Les autres moines ont généralement une table bien garnie en poisson; à l'époque où il est permis de manger de la viande, ils font usage d'oeufs et de beurre; ils boivent du vin les jours de fête et deux fois durant le grand carême; leurs dévotions se bornent à assister tous les jours aux

matines, aux deux messes et aux vêpres. Leur cellule est ornée d'un crucifix suspendu au mur, et une tête de mort en stuc est placée sur leur table.

Il n'y avait pas de *skhimnik* dans notre couvent. Ils préfèrent en général les petits monastères, situés au milieu des populations agrestes et crédules, auxquelles ils inspirent une haute vénération par leur piété qui n'est souvent que de l'hypocrisie sur une plus grande échelle.

Je laisse à des chrétiens plus fervents que moi le soin de décider en quoi le renoncement au monde, les macérations peuvent être agréables à Dieu. Je n'ai pas de peine à croire que les hommes qui se consacrent au bien de leurs semblables remplissent mieux leur mission ici-bas que ceux qui font abnégation d'eux-mêmes pour obtenir le bonheur futur; mais, si malgré tout, un régime pieux, un ordre sévère peuvent présenter quelque chose d'édifiant, surtout de la part de pécheurs convertis, le régime des couvents russes

est certainement contraire à la vraie foi et pernicieux pour la société. Que sont les moines russes? Des banqueroutiers ou des hommes sans aveu qui échappent ainsi à la rigueur des lois ou aux peines qu'ils ont encourues. Des serfs, réclamés par leurs seigneurs, qui cherchent en vain un refuge dans ces asiles; car, avant la fin du noviciat, ils leur sont religieusement restitués; quelques nobles enfin, en fort petit nombre, qui espèrent parvenir aux dignités sacerdotales plus facilement qu'aux honneurs temporels, ou bien qui cèdent au dégoût du monde ou à une piété véritable: tel est le personnel de nos monastères.

Une classe qui fournit un contingent remarquable aux couvents, est celle des bateliers; on les recherche avidement à cause de leur bonne voix, ou pour mieux dire, de leur voix forte, afin d'en faire des diacres. Je me rappellerai toujours un incident qui a plus diverti que scandalisé les assistants. Pendant le grand carême, la fatigue

ayant gagné tous les officiants, un archidiacre originaire des bords du Wolga, et ci-devant batelier de profession, s'était endormi de bout sur ses jambes. Son tour de chanter étant venu, il garde le silence. On le secoue, on l'appelle, on le réveille à demi, et en sursaut, il sécrie: »Appareillez!» Le malheureux voguait en rêve sur son fleuve natal et se voyait sur sa barque. On l'excusa en le disant malade.

J'avais retrouvé un compatriote dans le couvent. Après avoir fait de mauvaises affaires dans le commerce, et occasionné de grandes pertes à tous ceux qui avaient traité avec lui, il était venu chercher au couvent un asile contre ses créanciers, une vie désormais à l'abri des malheurs. Il y était depuis trois ans lorsque j'y entrai, et ayant gagné les bonnes grâces des chefs, il avait été nommé *risnitschi* ou survaillant des costumes. Cette place

lui valait, par des revenus licites ou illicites, trois mille roubles de rente qui passaient en manger et en boire. Un placard, pratiqué dans le mur de sa cellule, renfermait toujours une bouteille ou deux de bon vin, et quelque grasse volaille froide attendait sous son lit l'heure où tout rentrait dans le repos, pour sortir de sa cachette et restaurer le pauvre moine. Je me liai avec lui, non pas grâce à ses friandes habitudes, mais parce que je ne trouvai pas mieux au couvent. Il voulut nécessairement que je partageasse ses repas clandestins. Les prétextes pour trinquer ne manquaient pas, comme on le pense bien. Tantôt la journée avait été fatigante, tantôt froide ou humide. — Je suis triste, me disait-il parfois, et toi, père Gabriel, comment te sens-tu, si nous buvions? Seigneur Jésus, Seigneur Jésus, prends-moi en pitié! — Puis il ouvrait le placard, et bientôt nous revenions en idée dans nos anciens foyers, et nous nous rappelions l'un à l'autre les lieux qui avaient vu s'écouler les années de notre

enfance. Il ne se départait jamais d'une attitude recueillie, et les mots de Seigneur Jésus sortaient plus souvent de ses lèvres qu'il n'y portait son verre. Son vin était réellement bon, et j'y pris assez de goût pour lui en demander à mon tour quand j'avais quelques contrariétés. Le vin est, pour le Russe, l'unique dissolvant du chagrin. Souvent alors il me répondait: — Attends qu'on soit couché; j'en ai de trop bon pour nous laisser déranger ou surprendre.

L'oisiveté, le chagrin, ces hôtes inévitables de nos couvents, poussent à l'ivrognerie. Cependant, nous ne nous permettions jamais d'excès; tandis que nos confrères, eux, s'enivraient fréquemment en ne gardant même aucune retenue dans leurs orgies. — Ils différaient de nous en ce qu'ils préféraient l'eau-de-vie au vin, tant par économie que par goût. Leur ivresse se passait rarement sans querelles, et les coups venaient souvent clore les disputes.

Les fautes contre la discipline étaient punies

par la *peine de la chaise* qu'on applique bien aussi aux prêtres séculiers, en contravention avec le règlement, mais que je n'ai vu pratiquer qu'au couvent. On met au cou du patient un carcan fermé par un immense cadenas auquel pend une chaîne dont l'autre extrémité est attachée à une espèce de tronc d'arbre qui lui sert de siége; s'il veut marcher, il doit traîner tout ce fardeau; aussi aime-t-il mieux rester immobile, ce qui le calme singulièrement, pour tout le temps au moins que dure la punition; car celle-ci à peine achevée, il se refait en buvant deux fois plus que de coutume.

Les moines sont souvent en courses sous un prétexte ou sous un autre, tandis que le motif le plus fréquent de leurs absences consiste à aller voir leurs *nièces*. Presque chaque moine a une nièce qu'il loge dans le bourg le plus voisin, et qui n'est autre que sa maîtresse.

Comme on le voit, l'existence dans nos monastères n'est pas si dure qu'on le pense; et au lieu d'être une tombe anticipée, le couvent est une

retraite qui a aussi ses petits charmes et ses compensations.

Il y a deux expèces de couvents en Russie: 1° les couvents *statnoi* ou d'Etat, et 2° les couvents cénobites ou de commune habitation, *obstschejitelni*. Le nombre des premiers est fixe, et les moines qui en font partie reçoivent du gouvernement un traitement de vingt roubles assignations. Ils se divisent en deux classes: ceux de la première s'appellent *stawropialni*, et sont sous les ordres des archevêques ou des métropolitains; ceux de la seconde ont des *stroïtel* pour chefs ou des archimandrites qui relèvent du synode. Les couvents de Kiewo-Petschersk, de St. Serge près de Moscou, d'Alexandre-Newski près de St. Pétersbourg, sont de ce nombre. Outre les appointements qui sont de bien peu d'importance, ils retirent des revenus considérables, soit des pêcheries, soit des

moulins qui leur sont affectés, comme aussi des terrains qu'ils vendent pour les sépultures et des messes de mort. Ainsi, il est de grand ton à St. Pétersbourg de se faire enterrer au couvent d'Alexandre-Newski, quoique le sol n'y soit guère d'une bonne nature.

Jusqu'à Cathérine II, les couvents possédaient en propre des serfs que cette impératrice leur a retirés. Grande fut la colère des religieux. L'archevêque de Pskow fit à ce sujet envelopper de draps les cloches de ses églises, afin qu'elles rendissent un son lugubre propre à faire croire qu'elles se plaignaient d'elles-mêmes du tort qui avait été fait aux pasteurs du troupeau des fidèles. Mais le gouvernement ne se laissa pas intimider par cette grossière supercherie; il cassa et exila l'archevêque.

Les couvents des cénobites ne reçoivent aucune rétribution; ils s'entretiennent du produit des terres qui leur sont assignées et du travail de leurs moines. Il y en a pourtant de très-riches,

entr'autres celui de Nil près d'Ostaschkow, dans le gouvernement de Twer. Ces couvents sont très-nombreux, mais peu peuplés: il y en a qui ne comptent que cinq moines. Trente à quarante moines sont le maximum de la population des monastères les plus importants. Le nombre total des moines en Russie s'élève à environ 15,000. Les couvents de nones forment une classe à part, sous les ordres de dames-igoumènes qui, pour la plupart, sont d'origine noble.

CHAPITRE NEUVIÈME.

UNE INTRIGUE.

Le simple moine ne peut administrer aucun sacrement; le moine-prêtre, quel que soit le grade qu'il occupe dans la hiérarchie ecclésiastique, peut célébrer toutes les cérémonies, excepté le baptême et le mariage; celui-là, afin d'empêcher la tentation pouvant provenir de l'attouchement d'un enfant de sexe féminin, et celui-ci, parce qu'il est d'usage de proférer des paroles mondaines: telles que: »Et vous serez deux en un seul corps.« Ainsi, aux mariages des membres de la famille impériale, le métropolitain célèbre les fiançailles, et le confesseur de Sa Majesté, le reste de la cérémonie.

En revanche, le prêtre-moine est souvent préféré, pour la confession, aux prêtres séculiers. La vie, si non austère, au moins retirée, inspire plus de confiance à certains pécheurs. J'eus moi-même, à mon entrée dans l'ordre, l'honneur d'être choisi pour confesseur par une dame de haut parage qui, après m'avoir initié à ses grands et petits péchés, eut la fatale idée de me rendre complice de ses égarements. La discrétion d'un moine étant une chose hors de doute, devient un attrait puissant pour une femme oublieuse de ses devoirs, et expose le pauvre frère à des séductions auxquelles il n'échappe pas toujours. J'ai une profonde antipathie pour le renversement de certains rôles, pour les assiduités d'une femme; mais notre position est exceptionnelle, et il est permis de croire que nous ne sommes pas gens à faire des avances. Sous le prétexte d'entretiens religieux, celle dont il s'agit me pria de la visiter dans mes moments de loisir. Elle daigna me trouver quelque esprit et quelques connaissances profanes; puis elle

voulut reconnaître mes attentions par quelques-uns de ces petits présents qui ne laissent que peu de doutes sur les sentiments qui les font faire. Je vis l'abîme et me laissai tomber. Je n'étais et ne suis qu'un mauvais moine, un moine forcé. Une partie de mon péché doit donc retomber sur ceux qui m'ont fait cette position, si contraire à ma vocation et à mes penchants. J'avais besoin de compassion, d'amitié; ma pénitente m'en offrait, comment refuser? Je ne suis rien moins qu'un saint, et les saints eux-mêmes ont vu leur vertu chanceler, lorsque Satan venait les tenter en compagnie de jolies femmes. D'ailleurs, la plupart des saints ont commencé par être de grands pécheurs, et moi, je n'avais jamais connu le péché. Ne dit-on pas que les pécheurs qui se repentent sont plus agréables à Dieu, et qu'ils seront placés plus haut que ceux qui n'ont jamais failli? Je me repens certes, sans prétendre pour cela aux joies de l'autre monde. Que l'homme vertueux me jette la pierre, je suis trop

petit pour qu'elle m'atteigne.

Pour faire trêve à ces excuses qui, je le vois bien, n'en sont pas, j'avouerai qu'on a bien raison d'interdire l'amour aux religieux; car si c'est un effet et une cause, en même temps, de nobles sentiments; si le dévouement, la générosité qu'il provoque valent bien mieux que l'égoïsme et l'abrutissement qu'inspire le couvent, c'est aussi un feu qui dévore, qui absorbe tout l'être, ne laissant plus de place dans le coeur à d'autres sentiments, dans l'esprit, à d'autres pensées. Il donne le jour à des passions condamnables; la jalousie qui ne vous laisse aucun répit, la méfiance qui aigrit le sang et la convoitise qui bouleverse l'âme. Seulement, il ne suffit pas de défendre d'aimer; il faudrait trouver le moyen d'empêcher l'amour; car, autrement, la défense n'est qu'une tentation de plus.

Je le demande, pourquoi ma belle pécheresse m'a-t-elle préféré aux mille cavaliers qui rivalisaient d'ardeur à lui plaire? Est-ce uniquement

parce qu'elle était sûre de ma discrétion? Elle m'a bien donné d'autres raisons, mais je ne crois qu'à celle-là. Elle n'a pas pensé sans doute que j'écrirais un jour mes mémoires; mais que son nom au moins reste un mystère pour tous. Je ne me suis jamais confessé sur cette liaison, si ce n'est en m'accusant de vagues sentiments, de manière à ne pas laisser prise contre moi. Je n'ai pas cru, non plus, devoir recourir à des jeûnes et à des pénitences, persuadé que ma chair était trop faible pour rejeter les chaînes qu'impose la main légère d'une femme.

M'aime-t-elle, ne m'aime-t-elle pas? telles sont les deux éternelles questions que je me suis adressées à tout moment, pendant plusieurs années. — Lorsque je la voyais, elle me jurait qu'elle m'aimait et je le croyais; mais à peine l'avais-je quittée, que la méfiance, comme un

ver rongeur, se glissait dans mon coeur. Pourquoi m'aimerait-elle? n'en aime-t-elle pas un autre? Les femmes qui se plaisent à avoir beaucoup d'adorateurs ne consentiraient-elles donc pas à avoir plusieurs amants? et la femme qui s'est faite libre n'est-elle pas ce qu'est un homme sans honte et sans pudeur? Celui qui n'a éprouvé que le coeur d'une seule femme peut-il se flatter de les connaître toutes? Pourquoi ai-je jamais ouvert ce livre indéchiffrable? Je ne voyais que de la passion, là où il pouvait y avoir un attachement pur et sincère; or une fois qu'on doute, on n'aime pas, ou l'on aime trop. Ces raisonnements doivent faire rire ceux qui ont fait une étude spéciale du coeur de la femme; mais qu'on se persuade bien que si je parle ici de ce qui semblera une futilité à tous, excepté à des religieux qui y voient une monstruosité, c'est uniquement afin de ne pas passer pour plus vertueux que je ne le suis en effet.

Je me plaignis de ne pas la voir assez; j'exi-

geai qu'elle s'enfuît avec moi.

— Me compromettre, y pensez-vous, me répondit-elle? Cette idée n'aurait jamais dû vous venir, si vous m'aimiez réellement.

J'étais donc bien novice; c'est aussi là sans doute ce qui l'avait séduite, car un jeune homme se serait peut-être enfui, pour échapper à ce volcan; tandis qu'un homme grave, comme moi, devait, pensait-elle, rester et souffrir! Je ne souffris pas longtemps.

Un jour, harassé, énervé de tourments et d'inquiétudes, je pris le parti de rompre; je m'armai de toute ma défiance, de toute ma jalousie; je fis flèche du moindre soupçon, du moindre tort de sa part, et j'accablai de reproches ma dame qui, n'y tenant plus, se leva majestueusement et me congédia en silence. Tout était donc fini et je courus, libre du poids qui m'avait oppressé; mais à peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que le délire s'empara de moi; cette fois c'était du dépit, de la rage. Me congédier, sans

me rappeler, c'était infâme; voir de l'offense là où il n'y avait eu que de la jalousie, c'était impardonnable! Une aristocrate pouvait-elle comprendre, souffrir l'amour d'un plébéien; l'autoriser à des exigences? Non; rappeler le rebelle au respect par le dédain, c'est tout ce qu'elle devait faire et c'est ce qu'elle avait fait. Mon orgueil se révoltait. J'avais dans mes mains de quoi la perdre en me perdant moi-même, il est vrai, mais qu'importe? la vengeance est si douce! Avec quel plaisir l'aurais-je vue humiliée à mes pieds, la hautaine, me redemandant cet amour qu'elle venait de repousser. Sa correspondance la compromettait. La lui renvoyer eût été digne, grand; mais aurait-elle apprécié ce procédé?

Toutes ces idées me quittèrent, dès que j'eus remis le pied au couvent; je ne me jetai pas à genoux, je ne priai pas Dieu de m'inspirer ou de me soutenir, mais j'appelai mon propre courage à mon aide; je compris tout ce que

je gagnerais en ne revoyant plus la cruelle dont les flammes étaient si faibles auprès des miennes.

Je me résignai, et pendant quelques jours, je m'armai d'indifférence, tout en me demandant: reviendra-t-elle? Mes sens le souhaitaient, mais mon esprit la repoussait de toute son énergie. Un jour, c'était le quatrième depuis notre séparation, elle m'écrivit de venir la voir. Je ne raisonnai plus, j'accourus. C'était pour me redemander ses lettres, me dit-elle; mais, de fait, c'était pour tenter une réconciliation. Elle laissa tomber du bout de ses lèvres quelques mots sur le chagrin qu'elle avait éprouvé de me voir partir si brusquement, et j'oubliai que c'était elle qui m'avait congédié. Je m'épanchai en doux reproches contre son aveuglement qui ne voyait pas l'amour dans la fièvre de la jalousie. Elle me rendit son coeur, elle me reprit; mais comme un remède contre ce chagrin qu'elle avait éprouvé en me quittant, et non plus comme

quelqu'un à qui elle eût livré sa foi à tout jamais.

L'amitié, dit-on, ne résiste pas à une brouille qui dure un jour entier; notre amour ne fut pas à l'épreuve d'une séparation de trois jours. Un coeur froissé se déride difficilement; une fois qu'il a donné accès à l'indifférence, il ne se rallume qu'à grand' peine, et c'est le plus souvent pour s'éteindre à jamais. C'est au moins ce qui m'arriva, la raison aidant. Je n'étais revenu que pour m'épargner l'humiliation d'avoir été évincé, et elle, de son côté, ne m'avait rappelé qu'afin de nous séparer sans rancune. Nous nous comprîmes donc à merveille, et nos flammes attiédies s'éteignirent d'elles-mêmes. Je rentrai dans mon couvent, riche d'une expérience qui flattait mon amour-propre, et retrouvai la tranquillité d'âme nécessaire pour poursuivre ma triste et sombre existence. Elle, de son côté, reparut dans le monde qu'elle avait voulu quitter à tort pour moi, sans une seule ride, sans une seule rougeur de plus

au front. Qu'elle y soit donc applaudie et que ses fautes restent inconnues!

J'ai donc fourni ma carrière, car je ne prévois rien absolument qui puisse la modifier. Elle n'a été ni brillante, ni utile, et c'est parce qu'elle a été plus riche d'idées que de faits, que j'ai résolu d'écrire ces mémoires. Il dépendra d'un autre que moi de les publier. Je n'ai été, ma vie durant, qu'une balle avec laquelle les circonstances ont joué à leur gré. Esclave de l'organisation sociale sous l'empire de laquelle je suis né et j'ai vécu, me soumettre a été tout mon lot; mais je ne l'ai pas fait sans adresser au Ciel des plaintes. Aujourd'hui que je les confie au papier, je crois m'acquitter d'un devoir, et rendre à mes concitoyens le seul service qui soit dans les limites de mon activité.

Pour rendre cet écrit plus complet et moins

futil, j'y ajoute des considérations sur notre Église qui auront au moins le mérite de la franchise, si elles n'ont pas celui de la profondeur. La mort sera venue me trouver avant que ce livre ne voie le jour. Je me serai soustrait aux reproches qu'il suscitera; puissent-ils ne pas étouffer les vérités que j'y ai consignées!

CHAPITRE DIXIEME.

RAPPORT DES ÉGLISES GRECQUE ET ROMAINE.

HISTOIRE DE LA SÉPARATION DE DEUX ÉGLISES. — BONIFACE III RECONNU ÉVÊQUE UNIVERSEL. — QUERELLE DE L'EMPEREUR LÉON III AVEC GRÉGOIRE II. — HISTOIRE DE PHOTIUS. — CONVERSION DES BULGARES. — SUR QUOI SE FONDE LE REFUS DE NOTRE ÉGLISE DE RECONNAITRE LA SUPRÉMATIE DU PAPE. — PROCESSION DU SAINT-ESPRIT. — EUCHARISTIE.

Pendant que le pape Grégoire I se montrait plus que complaisant envers le tyran Phocas, qu'il déposait en triomphe au Capitole son portrait et celui de sa femme Léontine, le patriarche de Constantinople, Cyriaque, faisait preuve d'une digne énergie contre l'usurpateur-assassin. Il prend sous sa protection la veuve et la fille de

Maurice, leur donne asile dans le temple de Sainte Sophie, et oblige l'empereur à leur promettre la vie sauve. Phocas, déjà gagné par les assiduités de Boniface qui avait été auprès de lui nonce de Grégoire I, le reconnut, dès qu'il fut monté sur le saint-siège, chef suprême de l'Église de Constantinople. Boniface reçut cette nouvelle faveur avec reconnaissance, sans penser qu'il se soumettait ainsi au trône impérial.

C'est en apparence seulement que la bonne intelligence entre Rome et Constantinople fut rompue pour la question des images. Elle le fut plutôt pour des causes temporelles. Le patriarche Gabriel ne condamna pas les *iconoclastes* avec moins d'énergie que le pape Grégoire II; mais ce dernier soutint la rébellion dans la Sicile et les Calabres, en encourageant ces provinces à refuser l'impôt demandé par l'empereur. Léon III ôta au pape son patrimoine dans ces deux pays, et enleva à la juridiction de Rome l'Illyrie, l'Epire, la Macédoine, l'Achaïe. Ses successeurs marchè-

rent sur ses traces, et parvinrent à soustraire au pouvoir de Rome Candie et la Lombardie elle-même, où l'autorité des papes ne fut rétablie que par les Français.

Après cinquante ans de discorde pour les images, l'impératrice Irène leur fit restituer les honneurs qui leur étaient dus. Le pape se montra à cette occasion très-accommodant; mais le bon accord ne dura pas longtemps. Le patriarche Nicéphore et le pape Adrien s'accusèrent mutuellement de simonie, au grand scandale des deux Églises.

Généralement, on considère Photius comme l'auteur du schisme, mais les raisons dont il se prévalut existaient déjà.

Théodora mit en liberté la soeur de Bogoris, roi des Bulgares, qui persuada à son frère d'imiter son exemple et d'embrasser la religion grecque; mais le pape Grégoire III, jaloux, de cette conquête de l'Église de Constantinople, envoya

des émissaires en Bulgarie, et chercha à faire passer ce pays sous sa juridiction. Ce fut là une source de griefs continuels entre les deux trônes.

Photius, auteur principal du schisme, a dû être jugé différemment par les deux Églises ; et, jusqu'à présent encore, l'Orient le défend et le loue, tandis que l'Occident l'accable d'accusations. Distingué par sa naissance, il le fut encore par une intelligence supérieure, et ses écrits attestent la variété de ses connaissances, comme ses lettres privées témoignent de sa modestie et de sa vraie foi. Son ennemi le plus déclaré, le pape Nicolas, a, lui-même, dans les courts intervalles de trève et de rapprochement, prodigué à Photius des louanges qui paraissent sincères. Ambassadeur, puis premier secrétaire de Michel, de laïque qu'il était, il fut fait patriarche en six jours. Cette prompte investiture servit de prétexte aux attaques dont il fut l'objet de la part des papes ; mais des exemples de même nature s'étaient vus auparavant. Nous ne voulons citer ici que Tasegrand qui changea le casque contre

la tiare, sans provoquer les plaintes du saint-siège. Photius fut appelé à remplacer Ignace qui avait refusé la communion à Bardas, le favori et le compagnon de débauches de l'empereur Michel l'ivrogne. Un concile déclara Ignace déchu et un autre, auquel assistèrent les légats du pape, reconnut la validité de l'investiture de Photius. L'Église d'Occident considère ces conciles comme violentés par l'empereur, et les légats comme abusés ; un nouveau concile tenu à Rome, en 863, condamna Photius absent. Il est vrai qu'Ignace s'était aussi abstenu de comparaître devant celui qui l'avait cassé, et voulut en appeler au pape ; mais il faut observer que les patriarches de Constantinople étaient sous la dépendance immédiate de leurs empereurs, et des conciles qu'ils convoquaient. Nicolas excommunia Photius ; mais les foudres du vatican restèrent sans effet en Orient, ce qui prouve que les évêques de ce pays ne relevaient pas des papes et n'avaient pas besoin de leur communion, ainsi que le pré-

me rappeler, c'était infâme; voir de l'offense là où il n'y avait eu que de la jalousie, c'était impardonnable! Une aristocrate pouvait-elle comprendre, souffrir l'amour d'un plébéien; l'autoriser à des exigences? Non; rappeler le rebelle au respect par le dédain, c'est tout ce qu'elle devait faire et c'est ce qu'elle avait fait. Mon orgueil se révoltait. J'avais dans mes mains de quoi la perdre en me perdant moi-même, il est vrai, mais qu'importe? la vengeance est si douce! Avec quel plaisir l'aurais-je vue humiliée à mes pieds, la hautaine, me redemandant cet amour qu'elle venait de repousser. Sa correspondance la compromettait. La lui renvoyer eût été digne, grand; mais aurait-elle apprécié ce procédé?

Toutes ces idées me quittèrent, dès que j'eus remis le pied au couvent; je ne me jetai pas à genoux, je ne priai pas Dieu de m'inspirer ou de me soutenir, mais j'appelai mon propre courage à mon aide; je compris tout ce que

je gagnerais en ne revoyant plus la cruelle dont les flammes étaient si faibles auprès des miennes.

Je me résignai, et pendant quelques jours, je m'armai d'indifférence, tout en me demandant: reviendra-t-elle? Mes sens le souhaitaient, mais mon esprit la repoussait de toute son énergie. Un jour, c'était le quatrième depuis notre séparation, elle m'écrivit de venir la voir. Je ne raisonnai plus, j'accourus. C'était pour me redemander ses lettres, me dit-elle; mais, de fait, c'était pour tenter une réconciliation. Elle laissa tomber du bout de ses lèvres quelques mots sur le chagrin qu'elle avait éprouvé de me voir partir si brusquement, et j'oubliai que c'était elle qui m'avait congédié. Je m'épanchai en doux reproches contre son aveuglement qui ne voyait pas l'amour dans la fièvre de la jalousie. Elle me rendit son coeur, elle me reprit; mais comme un remède contre ce chagrin qu'elle avait éprouvé en me quittant, et non plus comme

et trahit toute cette intrigue, en répétant les mots qu'il avait souvent entendus autour de lui: «Hélas! hélas! innocent et infortuné Léon!» ou simplement ceux ci: «Léon! Léon!» Il est plus raisonnable d'admettre avec Zonaras que Léon n'a fait casser Photius que pour mettre à sa place son frère Etienne.

Bien des gens attribuent la cause de la séparation des deux Églises au titre d'évêques œcuméniques, que les patriarches de Constantinople se seraient arrogé. Mais ce titre ne leur a été contesté ni par le concile de Constantinople, ni par celui de Latran, ni par le second concile de Nicée, et s'il y a des papes qui ont déclaré cette prétention contraire à l'Église (Adrien) et antichrétienne (Grégoire le grand), ils ne se sont pas fait scrupule de le porter eux-mêmes. L'on est mal venu d'attribuer à l'intrigue des concessions volontaires et indubitables. Notons seulement que Photius dédaigna de prendre ce titre; au moins le pape Nicolas, qui n'a négligé aucune des

armes dont il pouvait se servir contre lui, ne lui fait pas ce reproche.

La proclamation définitive de la séparation des deux Églises eut lien en 1093.

Trois points principaux divisent la religion gréco-russe de la religion romaine. 1) La première ne reconnaît pas l'autorité du pape. 2) Les Grecs communient sous deux espèces, tandis que les Romains ne communient que sous celle du pain. 3) L'Église d'Orient fait procéder le Saint-Esprit du Père seul, et l'Église d'Occident du Père et du Fils.

Pour ce qui concerne le refus de reconnaître la suprématie du pape, voici sur quelles bases notre Église fonde ses raisonnements. Nous suivrons en cela le savant métropolitain de Moscou (Philocrète) qui a publié en russe un ouvrage sous le titre de : *Dialogues sur l'orthodoxie de l'Église Greco-Russe.*

Dans l'origine, toutes les églises apostoliques étaient égales et tous les évêques, successeurs des Apôtres, étaient souverains en matière de foi, chacun dans son diocèse. Ainsi l'Église d'Antioche en Asie, celle d'Alexandrie en Afrique, celle de Constantinople en Grèce et celle de Rome en Occident, étaient indépendantes. Les papes n'ont acquis la primauté sur les autres qu'à cause de l'ancienneté de la ville de Rome, et cette suprématie, toute honorifique, se bornait au droit de préséance dans les conciles. Le patriarche de Constantinople était le second dans la hiérarchie[1], et donnait le nom de frère au pape qui, à son tour, lui rendait le même titre. Le concile de Carthage disait positivement: «Que l'évêque du premier trône n'eût pas à s'appeler prince du sacerdoce; ou prêtre supérieur, ou d'un nom pareil, mais uniquement évêque du premier trône.»

Les droits du pape à la suzeraineté sur les

[1] Disposition du second concile, article III.

évêques ne sont pas plus fondés que la suprématie de St. Pierre sur les autres apôtres. Les apôtres étaient égaux. Ils formaient les douze pierres fondamentales de l'Église, et la première pierre était Jésus-Christ lui-même. St. Paul, St. Jean et St. Jacques étaient aussi importants que St. Pierre. Le Seigneur a prié pour tous les apôtres avec la même ferveur que pour St. Pierre, et s'il a prié pour celui-ci séparément, c'est parce qu'il prévoyait sa chute.

Quant à ces mots: «Tu es Pierre, et sur cette pierre j'élèverai mon Église» St. Augustin les rapporte à cette parole de l'apôtre: Tu es le Christ, fils du Dieu vivant, que St. Pierre proféra avant les autres. Cette maxime fondamentale est la pierre sur laquelle Notre-Seigneur devait élever son Église universelle.

S'il y a une Église qui doive avoir la primauté sur les autres, c'est celle de Jérusalem fondée par Jésus-Christ lui-même. Quant à celle de Rome, elle a été fondée conjointement par St.

Pierre et St. Paul qui ont été aussi les fondateurs de l'église d'Antioche. Mais St. Pierre a séjourné à Jérusalem plus qu'à Rome. S'il n'est pas resté dans cette première ville, c'est parce qu'il n'entendait pas ériger une ville quelconque en capitale de la religion. Il n'a pas été évêque, mais apôtre; et les papes qui ne sont pas des apôtres ne peuvent s'appeler ses successeurs. Pierre et Paul ont investi de l'épiscopat Lin, qui eut pour successeur Anaclet. L'apôtre et évangéliste Jean vivait encore à la mort de Pierre. De quel droit l'aurait-on rabaissé en élevant un autre au-dessus de lui? Mais, lors même qu'on accorderait la prééminence au saint-siége, rien n'autorise à lui concéder le pouvoir sur les autres siéges. Tels sont, en abrégé, les arguments du savant prélat russe; nous les abandonnons à l'appréciation du lecteur.

Il est de fait que les patriarches de Constantinople, devenue ville impériale, s'arrogèrent aussi le titre d'évêques universels, et ne voulurent pas relever des papes. De là est venue la sépa-

ration des deux Églises bien plus qu'elle n'a découlé de la diversité des dogmes. Car, pour ce qui tient, par exemple, à la différence de la communion, nous voyons qu'elle n'est pas aussi fondamentale qu'on le croit. En effet, les prêtres catholiques communient sous les deux espèces, et chez nous, on administre aux enfants le vin seul et aux malades le pain quoique préalablement imprégné de vin. Les prêtres catholiques ne se marient pas, et les prélats russes appartenant au clergé régulier restent également dans le célibat. N'est-ce pas là le reconnaître explicitement comme un état plus parfait?

D'autres causes, moins importantes, ont aussi servi de motifs aux prélats grecs pour rompre leur union avec l'Église de Rome, telles que le carême de samedi, et le droit d'administrer l'extrême-onction attribué aux archevêques seuls. Du moment que les simples prêtres administrent le baptême, pourquoi leur interdire la faculté d'administrer l'extrême-onction?

Nous n'entrerons pas dans cette éternelle discussion de *filioque*. Nous dirons seulement que les théologiens russes pensent qu'aucun texte n'autorise à faire cette addition, et ils ajoutent que si au concile de Florence l'archevêque de Kief, Isidore, a souscrit à cette addition, il a été tenté par la pourpre de cardinal; mais que le patriarche de Constantinople son chef, Ephise, a positivement refusé d'y adhérer.

Nous ne reconnaissons que sept conciles œcuméniques, et repoussons tous ceux qui sont venus après eux, les évêques d'Orient n'y ayant pas pris part, ou n'y ayant pris part qu'en petit nombre. En conséquence, nous disons que c'est l'Église d'Occident qui s'est séparée de celle d'Orient, restée fidèle aux dogmes primitifs. Ainsi en 809, lorsqu'il fut proposé au pape Léon III, sous la protection de Charlemagne lui-même, d'inscrire le nouveau dogme de *filioque*, Léon se borna à reproduire l'ancien dogme en y ajoutant cette inscription: «Haec Leo posui, amore et

cautela Orthodoxae religionis.»[1]

Pour prouver que la communion sous les deux espèces ne pouvait être administrée facilement qu'au temps de la primitive Église, lorsqu'il y avait peu d'assistants au sacrifice, l'auteur de la *Persécution et souffrances de l'Église catholique en Russie*[2] dit:

«Dans l'Église russe, la fréquente communion est entièrement ignorée, si bien que les personnes les plus régulières reçoivent rarement la communion plus d'une fois dans l'année, au temps pascal, ce qui, à cette époque, cause une affluence d'autant plus grande, que la communion ne se donne ordinairement aux laïques qu'à la messe du samedi.»

«Or, le peuple russe communiant debout et

1 Voyez Théophane Prokopowitsch, Historia de Processione Spiritus Sancti.

2 Paris, 1842, page 326 et suivantes.

sans être séparé du célébrant par une balustrade, comme dans les Églises latines, l'on imagine facilement la cohue qui se forme dans ces occasions, et le danger qui en résulte, et qui se réalise assez fréquemment, de voir une partie quelconque de vin consacré répandu et profané, sans qu'il soit possible de prévenir de pareils accidents.»

Pareil malheur n'arrive jamais. Il y a peine de dégradation contre le prêtre qui se rendrait coupable d'une telle maladresse. Les communiants s'approchent du calice avec recueillement, et les clercs qui assistent le célébrant veillent au maintien de l'ordre.

Le même auteur ajoute:

«De plus, comme il est impossible de connaître d'avance, même approximativement, le nombre des communiants, il est également impossible de calculer les proportions du pain et du vin qu'il faudrait consacrer pour satisfaire aux besoins de tous. Et quel est le calice dont le contenu pourrait suffire à quelques centaines,

dans les grandes paroisses et dans les églises des régiments à des milliers de communiants! Contre cette difficulté, les prêtres russes ne trouvent d'autres expédients que de rentrer au sanctuaire et d'ajouter au calice, près d'être épuisé, de nouvelles portions de vin non *consacré*; et le croira-t-on, nous avons vu de nos yeux un vieux soldat, faisant office de clerc, apporter dans un pan de sa redingote une certaine quantité de fragments de pain que le prêtre fit entrer dans le calice, afin de pouvoir continuer la communion.»

L'auteur se trompe. Non-seulement il est possible de connaître approximativement le nombre des communiants; mais il est facile de l'indiquer au juste, car il est toujours donné par le nombre de ceux qui se sont confessés la veille. Les portions du pain qui entrent dans le calice sont des miettes, et chacun ne reçoit que quelques gouttes de vin. Un calice ordinaire peut donc suffire à une quantité considérable de com-

muniants. Quant aux églises de régiments, il n'est pas usité de faire communier tout un régiment à la fois; mais il est d'usage d'assignerune semaine à chaque escadron ou compagnie, et comme il y a six semaines dans le grand carême, les dévotions se font sans encombrement.

Le même auteur tombe dans des erreurs tout aussi graves au sujet de la cérémonie de la consécration du pain et du vin.

«Pendant le canon, dit-il[1], l'on voit à côté de l'autel un réchaud chargé d'une bouilloire qui ne brille pas ordinairement par sa propreté extérieure. Avant la communion, et lorsque déjà les espèces ont été mêlées dans le calice, l'on y verse une quantité de l'eau ainsi chauffée, au point que le calice en est quelquefois rempli aux trois quarts, et le prêtre prononce ces paroles: *Téplota véry* (chaleur de la foi). Ici se présente une question d'un ordre bien plus élevé que le

1 pag. 322.

choix d'un emblême, c'est de savoir si l'immixtion d'une quantité d'eau, ***trois ou quatre fois plus considérable que celle de l'espèce du vin,*** lorsque d'ailleurs l'eau chaude opère si facilement la décomposition du pain, n'altère pas tellement l'une et l'autre espèce, qu'elles ne sont plus propres à servir de voile eucharistique au corps ou au sang de Notre-Seigneur? Et dans ce cas, qui ne nous paraît pas invraisemblable, la communion du prêtre, lors même que sa consécration eût été valide, n'ayant plus de réalité, il n'y aurait plus de sacrifice non sanglant dans l'Église de Russie.»

Et dans une note, l'auteur ajoute.

«Cette cérémonie et cette exclamation nous ont toujours paru extrêmement singulières; car il faut avouer que l'eau chaude servirait plus convenablement d'emblême à ***la tiédeur de la foi qu'à ses ardeurs.***

Qu'on se rassure; il n'entre pas dans le calice une quantité d'eau trois ou quatre fois plus con-

sidérable qu'il n'y a de vin. On n'y ajoute de l'eau chaude qu'autant qu'il en faut pour rendre le vin chaud, afin qu'il figure la chaleur du sang. Le diacre, et non le prêtre, en tendant l'eau chaude au célébrant dit simplement: «*Téplota*» chaleur, et non pas chaleur de la foi.

On voit que l'auteur a été mal renseigné et a dû tomber dans de graves erreurs; n'ayant pas eu l'occasion d'approcher de l'autel, il est souvent resté à côté de la vérité, et n'en a pas pénétré les mystères. Aucun rite n'est plus riche d'abus que le rite greco-russe; mais la plupart de ses cérémonies ne peuvent être connues que des ecclésiastiques eux-mêmes. Nous allons essayer de soulever le voile.

CHAPITRE ONZIÈME.

DU CULTE.

IDOLATRIE DES IMAGES. — RELIQUES. — MIRACLES MANQUÉS. — DISPOSITION INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE RUSSE. — PAINS DE COMMUNION. — BAPTÊME. — ENTERREMENT. — ANATHÈME. — LE POPE A LA PEAU DE CHÈVRE.

S'il peut être difficile, sous certains rapports, de décider où il y a plus de bigotisme, chez nous ou dans les pays catholiques romains, à côté du culte pur des protestants, le nôtre peut justement être accusé d'idolâtrie. Lorsque nous empruntâmes notre religion à la Grèce, elle y commençait déjà à s'altérer par un mélange de paganisme auquel elle fit de nouvelles concessions en Russie, afin de se faire plus aisément accepter par

le peuple. On adore chez nous les reliques et l'on a sur les forces célestes des idées aussi absurdes qu'incohérentes; l'on exclut de nos églises la sculpture[1], et l'on rend à la peinture des honneurs indus. Non-seulement les gens du peuple, mais les nobles les plus civilisés, adorent les images d'une manière incompatible avec l'esprit vrai du christianisme. Ils se prosternent devant elles, les *prient* et les vénèrent comme des êtres animés. Une fois qu'ils les ont arrosées d'eau bénite, ils les conservent jusqu'à la pourriture du bois, après quoi ils les enterrent dans un lieu écarté. J'ai connu une famille qui voyageait avec ses pénates, et j'ai vu une mère priant les images de faire que son fils subît un bon examen. La confusion de l'original avec le tableau est tellement profonde que «prier les images» est une expression consacrée.

[1] J'ai pourtant vu à Pskow, à l'église de St. Nicolas, une statue de ce saint qui ressemblait parfaitement à une idole.

Il n'est pas de maison un peu aisée ou pieuse où l'on ne trouve des collections d'images dans presque toutes les pièces, et surtout dans la chambre à coucher. Ce sont les saints patrons de toute la famille, l'image du Sauveur, plusieurs Vierges plus ou moins bien colorées, encadrées et plaquées, parfois reluisantes de pierres précieuses, le tout enfermé ou non dans des armoires qui occupent des places immenses. Il y a des couvents qui confectionnent des images d'une manière particulière; il y a des peintres spéciaux, souvent de simples paysans, qui excellent dans l'art de rendre les traits des saints; il y a enfin des images miraculeuses qui servent à enrichir les popes, et à tromper les peuples. En fait d'images de la Vierge, il y a la Vierge de Kasan, celle de Smolensk, de Tikhwen, etc., etc., qui ont toutes apparu dans ces différentes villes, pour le salut de la Russie et l'enrichissement des églises. Un dessein particulier a depuis été consacré à chacune de ces images.

La fraude usitée dans ces cas est, quelquefois, aussi grossière que révoltante. La couleur passe-t-elle, comme le fond en est rouge, aussitôt on crie au miracle; le saint doit être en colère ou en souffrance. Les rayons du soleil dardent, à une certaine heure sur l'image de la Vierge, ses yeux ont l'air de s'animer, on tâte l'opinion publique; mais comme on ne peut arrêter, hélas! le soleil, ni remplacer son effet, on renonce à tromper le peuple. Un prêtre s'avisa un jour d'un stratagème curieux: il rogne la planche de l'image et la rend si mince qu'elle devient transparente; il enduit de cire certaines parties du visage et place derrière ce tableau une bougie allumée, le peuple cette fois croit au miracle.

C'est bien pis encore pour les reliques. En 1838 à Staritza, gouvernement de Twer, une pierre sépulcrale éclate; on trouve que cent ans auparavant un homme pieux a été enterré à

cette place, la foule accourt, et avec elle les malades de tous genres; les aveugles ramassent du sable autour de la tombe, et se le fourent dans les yeux; les femmes qui logent en elles le démon, c'est-à-dire qui sont sujettes au mal caduc, se roulent sur la terre de ce sépulcre; les serviettes brodées, les gros sous *(piataks)*, pleuvent sur la tombe, et sont soigneusement ramassés par le curé. L'autorité enfin fait cesser ce scandale, parce que, pour le moment et en ce lieu, elle n'y voit pas de profit.

A Kalouga, on trouve en creusant un puits un corps intact, on va aux renseignements et l'on apprend que c'est celui d'un très-mauvais sujet. Les esprits sont consternés, la foi menace de s'ébranler. L'évêque sauve tout par ce sophisme: «Il y a, déclare-t-il, deux cas où la terre ne reçoit pas un mort, l'un quand elle n'est pas digne de lui, et l'autre, lorsque le mort n'est pas digne de la terre qui le rejette de son sein. Le cadavre appartient à la seconde caté-

gorie.» On le porte dans un lieu écarté pour l'enfouir dans une fosse qui, apparemment, était dépourvue des facultés attribuées à la terre par le prélat.

Du temps de ma jeunesse, le supérieur de l'ermitage du Nikodor, dans le gouvernement de Pskow, district de Porkhow, avait scandalisé tout le monde par une âpreté au gain qui le poussait à se jouer de la crédulité publique. Chargé de quêter pour un nouveau sarcophage du saint de son couvent, il s'était présenté chez un riche propriétaire des environs qui souscrivit aussitôt pour une somme assez considérable, mais se refusa obstinément à la dépasser. Le rusé moine fit porter un cercueil ouvert dans son jardin, et, l'y ayant attiré, il s'écria: «Si vous dépassez ce cercueil, vous êtes mort.» Le superstitieux seigneur fut saisi d'un tel effroi, qu'il concéda le surplus de la somme demandée.

Non content de ce résultat, ou bien prenant du goût à ces extorsions, il se décida à frapper

un coup de maître. Une tombe était surtout révérée par le peuple, c'était celle d'un bourgeois qui avait de son vivant acquis un renom de sainteté. Le supérieur fait une belle nuit déterrer la bière, et la place à l'entrée de l'église. Le lendemain, on introduit le cercueil dans le temple avec des cris de joie, tout le peuple accourt et applaudit. Il n'y eut de mécontents que les paysans qui prétendirent que l'éloignement de la tombe affecterait les récoltes. Une émeute s'en suivit, et en conséquence une enquête. L'archimandrite fut dégradé et exilé; il implora en vain la miséricorde de l'impératrice douairière.

C'est à Kiew qu'on fait la myrrhe une fois par an pour toute la Russie; on l'expédie ensuite à tous les évêchés. Cet usage ne tient pas, comme on serait tenté de le croire, à l'importance de cette ancienne métropole; mais uniquement à ce qu'on ne trouve qu'au midi les herbes aromatiques qui se mêlent à l'huile pour composer la myrrhe. Les moines ne s'enrichissant pas assez



à cette fabrication, déterrèrent dans leurs caveaux une tête à laquelle ils prêtèrent la faculté de faire couler la myrrhe; on entoura la tête de tous les mystères nécessaires, et le peuple attiré en foule fut exploité de toutes les façons. La Russie entière fut en émoi; le miracle ne se vérifia pas, et la tête disparut.

Comme on le voit, le gouvernement a le plus souvent agi sagement dans ces circonstances. L'empereur Alexandre, et même déjà son père, ne voulaient pas entendre parler de nouvelles reliques; mais lorsqu'en 1812, l'ennemi en eut détruit plusieurs, on ne se fit pas scrupule de les remplacer secrètement par des ossements profanes ou appartenant à des militaires. Depuis, on s'est départi de cette louable tendance, l'on a canonisé Mitrophane à Varonesch, afin de détourner l'esprit public des événements néfastes qui affligeaient alors le pays. Actuellement encore, repose à Belgrad, gouvernement de Koursk, un saint en herbe, pour la canonisation duquel on



attend que tous ses parents soient passés de vie à trépas. D'ici là, on se borne à dire des messes de mort, ce qui s'appelle tenir le saint *pod spondom*.

Si les litanies rapportent beaucoup, il est vrai de dire qu'on ne fait pas ouvertement le trafic de reliques. Les quelques débris qui circulent sont religieusement conservés dans les familles qui les tiennent du supérieur influent de quelque couvent. Un morceau de la robe d'une sainte, une croix avec une parcelle d'un saint, paient bien des hospitalités, et provoquent des offrandes généreuses; mais tout se borne là.

Les églises gréco-russes sont des imitations des temples juifs. Comme eux, ils sont divisés en trois parties: le sanctuaire, le parvis et la nef. Le sanctuaire renferme le tabernacle; sur l'autel, qui est toujours carré et tourné vers l'orient, en commémoration de l'étoile qui devait annoncer la venue du Sauveur et se montrer à l'Est, re-



posent l'Évangile, la croix, les calices; le missel, qui n'est pas un livre béni, se place sur un pupitre à gauche de l'officiant. Cependant, lorsque l'office est célébré par un archevêque, le diacre tient le missel devant lui, au-dessus de l'autel.

Le sanctuaire est séparé de la nef par la porte royale et un mur d'images appelé *l'ikonostase,* avec deux portes latérales. La porte royale a, de plus, un rideau qu'on tire avant de procéder au sacrement, après avoir engagé les *catéchumènes* à sortir. Dans les premiers temps du christianisme, alors que le nombre des payens se convertissant à la loi du Christ était considérable, cet usage avait un sens: on ne voulait pas que ceux d'entre eux qui étaient peu initiés aux dogmes de la foi assistassent au sacrement qu'ils pourraient ne pas comprendre. Aujourd'hui, on cherche à expliquer la conservation de cette formalité par des allégories et des allusions mystérieuses qui n'ont pas le mérite désirable. Tout croyant, les femmes exceptées, peut être admis dans le

sanctuaire, mais il ne peut passer entre la porte royale et l'autel; il doit, chaque fois, faire le tour de celui-ci. Le diacre lui-même ne peut franchir la porte royale qu'avec l'Évangile.

Un parquet élevé de quelques marches au-dessus du plancher de l'église, s'appelle *l'ambon* et sert au prône fait par le diacre. C'est aussi de là qu'on administre la communion, pendant que ceux qui la reçoivent restent en bas. Cet emplacement me paraît être un legs du paganisme. Le sacrificateur se plaçait sur une élévation afin d'être vu de tous les assistants; et comme le vent soulevait parfois ses robes, il lui était permis de porter un vêtement inférieur qui n'était pas d'usage parmi le peuple.

La profusion des cierges et des bougies devant les images est particulière aux églises russes. La conservation de cet usage s'explique par le revenu considérable dont il est la source. Quant à son origine, il faut la placer dans le temps où les chrétiens persécutés, se réfugiant dans des grot-

tes sombres, y apportaient chacun leur lumière.

Du reste, l'office se célèbre comme dans les églises romaines, seulement le *Domine salvum fac regem* y occupe un bon quart de toutes les prières.

Le chant primitif des Grecs, le chant Grégorien, est peu mélodieux; les Russes ont su le perfectionner en lui appliquant des principes de l'art italien. Nous sommes surtout redevables de ce service au conseiller d'État Bartianski, ancien chef de la chapelle de la cour.

Mais, s'il y a quelques chœurs distingués, quoiqu'en très-petit nombre, la lecture des psaumes et nomes de l'Évangile laisse beaucoup à désirer. Elle se fait d'une manière inintelligible par les prêtres, et souvent d'une manière ridicule par les clercs. Le *hospodi pamilui*, (Misere nobis), revient à tout moment. A un certain endroit, la règle veut qu'il soit répété de suite quarante fois, ce qui se fait nécessairement sans expression, souvent plus et souvent moins, quoiqu'il y ait des femmes assez désœuvrées, et pieuses, pour comp-

ter après le sacristain. Un clerc nouvellement nommé fut assez naïf pour lire tout haut: «Seigneur, sauve-nous quarante fois.» Il y a des prières qu'on répète deux, trois et quatre fois. Cet usage nous vient des couvents grecs; on ne peut guère mieux occuper des moines que de leur faire redire les mêmes psaumes; mais, pour des particuliers qui ont à vaquer à leurs affaires, on ne saurait rendre le service divin trop court.

Il m'a toujours paru étrange de prier Dieu dans une langue morte, incompréhensible pour les assistants, et parfois, pour les officiants eux-mêmes. Aussi a-t-il été question de traduire les livres de l'Église slave en russe, mais l'exécution s'en fait et s'en fera longtemps attendre. L'obscurité et le mystère sont les bases les plus solides de notre faible foi; et il y a dans l'Écriture des choses qui perdraient à être comprises, et d'autres qui compromettraient l'autorité de l'Église.

Le rite proprement dit nous offrira des révélations curieuses,

Il y a cinq pains de communion *(prosvira)*. Ils ont la forme de deux ronds superposés, et se fabriquent à la *prosvirna* par la veuve d'un prêtre ou d'un diacre qui gagne ainsi son entretien. Ces cinq pains sont : le pain de Jésus-Christ, celui de la Vierge, celui des saints, le pain des vivants et le pain des morts. Chacun de ces pains porte le cachet J. N. R. J. (Jesus Nazarenus rex Judaeorum, en slave, bien entendu.) Le pain de Jésus-Christ se découpe intérieurement ; on extrait de la partie supérieure des autres un triangle, et du pain des vivants on découpe en outre autant de parcelles qu'il y a de membres de la *famille Impériale!* Tous ces morceaux entrent dans le vase sacré rempli de vin. Le pain de Jésus-Christ se distribue en petits morceaux aux assistants ; les autres se donnent en entier aux privilégiés, aux nobles les plus influents de la paroisse, ou aux marchands les plus généreux.

Parmi les sacrements, celui du baptême est le plus curieux. On est revenu de la pratique de

baigner le nouveau né dans de l'eau froide, ce qui compromettait les jours de l'enfant. Aujourd'hui, on chauffe l'eau, mais on en expulse le malin esprit, en soufflant trois fois dessus de manière à décrire chaque fois le signe de la croix[1]. On coupe les cheveux de l'enfant et on les met dans de la cire qu'on jette dans l'eau. Ne me demandez pas la signification de cette coutume ; je n'ai jamais pu m'expliquer ce que j'ai moi-même si souvent pratiqué.

Une chose qui aura frappé quiconque a assisté aux enterrements russes, c'est le papier qu'on fait tenir au défunt, et qui l'accompagne dans l'autre monde. C'est une prière pour la remise des péchés volontaires et involontaires. On a dû remarquer enfin une espèce de gruau sacré *(kou-tiá)* qu'on bénit, et que l'on place sur le cercueil du décédé, comme aussi en d'autres endroits de l'église. Le

[1] Les Catholiques se contentent d'affuser d'eau leurs nouveaux nés, ce qui leur vaut de la part des Grecs le surnom *d'affusionnés*.



froment et le riz figurent la résurrection; le miel, les délices de la vie future; le blé sort de terre comme l'homme ressuscite. Les autres ingrédients sont de simples accessoires. Dans les villages, il est d'usage d'abandonner la moitié de ce mets, comme aussi des pains de pâques, au prêtre et à ses clercs.

De toutes les cérémonies, la plus bizarre, selon moi, est celle de l'anathème. Je me rappelle y avoir assisté à St. Pétersbourg, dans la cathédrale de Kasan. Elle a lieu le second dimanche du grand carême. L'archidiacre, avec sa voix de contre-basse, appelait l'anathème sur la mémoire de Mazeppa, de Stenka Riazine[1], et les vieux archevêques, avec leur voix sépulcrale, répétaient à chaque nom: «Anathème!» — «Anathème! reprenait l'archidiacre, contre ceux qui n'observent pas le carême!» — Anathèmes! reprenaient les vieux prélats entre leurs dents, et riant sous cape,

[1] Célèbre brigand, vivant sous le règne d'Alexis Mikhaïlowitsch Romanoff.

en sougeant que cette malédiction, ils la méritaient autant et mieux que d'autres. J'avoue que cette scène me révolta plus qu'elle ne m'effraya. Quoi de plus barbare et de plus infâme que cet usage! Il faut avoir un bien grand mépris pour un peuple qu'on songe à épouvanter par de tels moyens; et pourtant, le Czar qui a introduit cette coutume ne s'est pas trompé dans l'effet qu'il en attendait. Le tressaillement de la foule à chaque anathème, m'indiquait assez visiblement que les voûtes de l'église n'étaient pas seules ébranlées.

La crédulité du peuple russe est un grand encouragement aux fourberies des prêtres. En 1826, dans bien des salons, des nobles même racontaient une anecdote qui a une couleur trop locale, pour que nous la passions sous silence. Ils disaient qu'un prêtre de l'église de Kasan (à St. Pétersbourg), ayant en vain demandé une offrande à un négociant, l'avait menacé du dia-

ble, et qu'en effet, après s'être affublé d'une peau de chèvre avec les cornes, il avait visité le marchand qui en conçut un tel effroi qu'il se pressa de porter l'argent demandé. Mais quelle ne fut pas sa suprise! Il trouva le pope transformé en chèvre! Ce malheureux, disait-on, s'étant mis la peau de l'animal encore toute chaude sur le corps, elle y avait si bien colé que tous ses efforts pour l'en arracher demeurèrent sans fruit. Les conteurs ajoutaient qu'on allait procéder, dans l'église de Kasan, à un solennel et public exorcisme. Le jour indiqué, il y eut en effet un attroupement que la police dissipa avec moins de peine qu'elle n'en eut pour étouffer ce récit.

Admettant même que des malveillants eussent inventé ce conte, la foi qu'y attachait le public prouve combien il est encore peu éclairé. Nos bergers valent bien le troupeau.

CHAPITRE DOUZIÈME.

SITUATION DU CLERGÉ BLANC OU SÉCULIER.

CONDITION PRÉCAIRE DE NOS PRÊTRES. — PROJET DE SOULAGEMENT. — SPOLIATION DES CAISSES DES ÉGLISES. — IGNORANCE DES PRÊTRES. — LIVRES MÉTRIQUES OU RÉGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL. — ABSOLUTIONS. — EXCLUSION DU CLERGÉ DE TOUTE FONCTION ET OCCUPATION TEMPORELLES.

Je dois revenir sur ce sujet que je n'ai fait qu'effleurer dans mes mémoires, parce que c'est une honte pour la Russie que de laisser le clergé dans l'état de dénûment où il se trouve, et qui est la source de maux divers.

Les deux tiers des prêtres manquent, à la lettre, de moyens d'existence. Il y a des paroisses qui ne rapportent pas à leurs desservants cent roubles assignats par an, aussi ceux-ci ne portent-ils des

bottes que les jours où ils officient à l'église, et comme dit la chanson: «ils labourent, sèment et chantent eux-mêmes.»

La raison en est dans la trop grande multiplicité des cures, et dans l'absence de toute sage disposition concernant leurs rétributions. Dans les villes, le nombre des églises est trop considérable par rapport à la population, et dans les campagnes, on place souvent deux curés où il n'y a pas assez à faire pour un seul.[1] La Russie est pourtant assez riche, et surtout assez pieuse, pour faire vivre honorablement ses pasteurs; le gouvernement a, récemment encore, eu l'idée de porter remède à cette situation; mais sa rapacité a prévalu sur ses bonnes intentions.

Sous l'empereur Alexandre, il fut institué, sous la présidence de Spéranski, un comité pour l'amélioration de l'état du clergé séculier. On fit

[1] Sur les revenus de l'église, le diacre prend les $^{2}/_{3}$ de ce que reçoit le pope, le sacristain en touche la moitié. Le protopope reçoit un tiers de plus que le prêtre ordinaire.

le relevé exact des revenus et des dépenses de chaque église dans tout l'empire, et il fut constaté que les sommes disponibles étaient plus que suffisantes pour l'entretien des églises, des académies et des écoles ecclésiastiques, aussi bien que pour la rémunération convenable des prêtres eux-mêmes. Il fut question alors de diviser les prêtres en trois classes et d'affecter à la première 2,000, à la seconde 750 et à la troisième 500 roubles de traitement. Ce comité fut remplacé par celui des écoles ecclésiastiques qui se trouva placé sous les ordres du synode. Il fut prescrit aux églises de verser l'argent au comité qui, sous l'empereur actuel, passa sous la dépendance du procureur supérieur. Sur la proposition de l'humble Philarète, métropolitain de Moscou, il fut aussi érigé une pension pour les élèves des académies ecclésiastiques qui obtiendraient des grades savants. Le docteur en théologie dut avoir 500, le maître-ès-arts, 350 et le candidat, 250 roubles assignats.

On n'entendit plus parler des trésors qui furent ainsi remis aux mains de M. Protassoff. L'empereur en affecta seulement les intérêts à l'entretien des académies ecclésiastiques; il en dissipa les capitaux, et ce qui aurait, en tout autre temps, soulevé la réprobation générale passa inaperçu, et ne servit qu'à consolider la faveur du général Protassoff.

Il serait impossible de préciser, même approximativement, les millions que les églises versèrent dans la caisse de l'État. Qu'on multiplie le nombre exorbitant des églises par la piété des Russes, qui croient acheter le paradis par leurs offrandes, et l'on obtiendra certes un chiffre fabuleux, grossi pendant une longue suite d'années. Ce qui n'avait jamais eu lieu dans les jours les plus néfastes de la Russie, a ainsi été commis dans des temps calmes, alors que les finances s'amélioraient de plus en plus, grâce à l'abondance des mines de l'Oural. Dans le temps où l'État était à deux doigts de sa perte, en proie à

l'invasion étrangère, c'est tout au plus si l'on s'est servi des cloches des Églises pour fondre des canons: on se bornait aux offrandes volontaires toujours généreuses dans notre pays; mais l'histoire ne présente pas un seul exemple de l'appropriation des caisses des églises. Messieurs les diplomates officiels ou secrets, au lieu de s'occuper d'intrigues mesquines, et de mettre leur esprit au supplice pour réfuter des vérités incontestables, voudront-ils nous dire ce que sont devenus ces fonds? Les a-t-on employés à payer une police secrète qui n'a servi jusqu'ici qu'à traquer des citoyens inoffensifs, ou bien, des voyages impériaux qui, tout en donnant une haute idée du faste de notre cour, n'ont rien ajouté au capital intellectuel et moral de nos gouvernants? Dans un pays libre, un tel procédé serait qualifié d'une manière sévère; mais là où le souverain est au-dessus de la loi, les propriétés des hommes et de Dieu lui appartiennent de droit. Les fonds des églises étaient stériles, et nous ne nous serions

pas opposés à ce qu'on en fît un emploi sage et conforme à l'utilité publique. Qu'on nous démontre donc cette utilité, et loin de la flétrir nous proposerons au gouvernement de se servir aussi des trésors qui restent sans profit dans les monastères. Nous avons vu dans quelques-uns, des lingots d'or et d'argent, dans d'autres, des seaux remplis de perles fines: partout des ornements reluisant de bijoux et de pierres précieuses d'une valeur incalculable. Les femmes nobles qui mouraient sans héritiers, les marchands enrichis qui prétendaient au paradis, ont de tout temps légué aux couvents la totalité ou une grande partie de leur fortune, afin qu'on y dise des messes de mort en leur honneur. Ce sont là des capitaux stériles qu'il serait bon d'employer utilement. Mais si le peuple russe n'est pas encore assez *cultivé* pour qu'on daigne le consulter sur l'emploi de ses richesses, ne faudrait-il pas au moins l'instruire après coup de l'usage qu'on en a fait? On ne lui refusera pas, nous pensons, assez de bon sens

pour comprendre l'urgence de ces dépenses. Nous espérons que notre voix sera entendue et, lors même que la *dignité* du gouvernement se refuserait à rendre des comptes, son propre intérêt au moins lui commandera de hâter la réalisation de son projet, de rétribuer les prêtres d'une manière fixe et honorable. Quoi de plus abject que de voir, aux fêtes de Pâques, le clergé aller avec les images de porte en porte pour mendier quelque argent! Quoi de plus triste que de le voir marchander les offices, et allonger ou raccourcir les litanies, suivant qu'il est plus on moins bien payé? Pour mettre apparemment fin à tous ces scandales, le gouvernement a établi une taxe pour les différents sacrements. Mais n'est-ce pas là de tous les scandales le plus grand? Les gens tant soit peu aisés se font un devoir de dépasser ce minimum fixé par l'autorité, et les indigents ne peuvent pas l'atteindre. C'est donc là encore une mesure inutile et ridicule à la fois, et c'est avec cet esprit borné qu'on croit pouvoir diriger les

destinées de l'Église! Pendant que les idées commencent à pénétrer dans le peuple, les prêtres restent stationnaires, et le peuple ne verra bientôt en eux que des marchands ambulants d'eau bénite, de cierges et de prières! Il est grand temps de mettre de l'ordre dans ce chaos, et de reprendre le projet primitif de faire rétribuer les desservants par le gouvernement.

On se plaint souvent, et à raison, de l'ivrognerie de nos popes. Mais évidemment, ce vice provient de leur pauvreté. Comme le peuple russe entier, ils boivent par désespoir plutôt que par goût. Ne pouvant en rien améliorer leur position ni satisfaire, si modeste qu'elle soit, une ambition à laquelle leurs connaissances leur donnent quelques droits, et qu'entretient la vue des nobles peu dignes de leur sort infiniment meilleur, ils chergent l'oubli de leurs maux dans la boisson, et ne peuvent pas refuser celle que leur offrent les paysans, pour toute rétribution des offices.

Pendant le règne de l'empereur Alexandre, il



stationnait, en permanence, à la porte de *Spass*, à Moscou, une vingtaine de prêtres, sans emploi, qui officiaient là en plein air pour des rétributions qu'ils débattaient en public avec les paysans. La loi ne permet aux prêtres de célébrer la messe qu'à jeun, aussi maint pope, pour forcer la main aux chalands, tenait un pain disant: «Si tu ne mets pas le prix que je veux, je mords!» . . . Les paysans se laissaient souvent fléchir par des démonstrations aussi provoquantes.

On distingue bien le clergé savant de celui qui ne l'est pas, en comprenant dans le premier les individus qui ont fait des études, soit au séminaire soit à l'académie, et dans le second, les clercs promus à la prêtrise. Il est d'usage de réserver les meilleurs postes pour les premiers; dans les églises où il y a deux prêtres, le prêtre savant a le pas sur l'autre, lors même qu'il n'aurait ni son âge ni son ancienneté. Il est

reçu aussi de ne faire *proto-jé reï* (archiprêtre) que le prêtre savant, mais les exceptions à chacune de ces règles sont très-fréquentes. Un propriétaire invite l'archevêque à dîner. Si le *sterled*[1] est bon et le punch bien chaud, il en obtient ce qu'il veut. S'il parle pour un sacristain, le sacristain sera prêtre, lors même qu'il ne saurait pas écrire; on l'enverra seulement pour un temps très-court à quelque couvent. Si le noble s'intéresse à un prêtre ignorantin, et sait prendre l'archevêque par son faible, soit en lui faisant quelque petit cadeau, soit, encore une fois, en le faisant boire, car je n'ai pas connu un seul archevêque exempt de ce vice, le prêtre illettré sera archiprêtre sans scandaliser personne.

Les régistres de l'état civil, dits *les livres métriques*, sont confiés aux prêtres de chaque paroisse. Le désordre qui y règne est inouï. On y inscrit ce qu'on veut, et, moyennant finance, on

[1] Poisson renommé qui se pêche dans le Volga et le Don.



en extrait ce qu'on veut. Le plus souvent on les laisse en blanc, soit par paresse, soit aussi faute de savoir écrire qui, rare parmi les prêtres, ne l'est pas parmi les clercs sur lesquels repose la plus grande partie de ce soin important. On ne songe, pour la plupart du temps, à remplir les régistres, que lorsque vient le temps de les présenter à l'autorité, et l'on se figure aisément la négligence avec laquelle on procède alors à l'œuvre.

— C'est bien, n'est-ce pas un tel qui a été parain de cet enfant? demande le pope au sacristain.

— Je crois bien que oui, répond ce dernier.

— Et la marraine, n'est-ce pas une telle? .... Ecris toujours.

— Il est mort, n'est-ce pas, cette année, reprend le curé, le paysan ***, il était bien vieux; quel âge pouvait-il avoir? Soixante ans?

— Oh! plus, mon père.

— Mets-en soixante et dix.

Et voilà sur quelles bases se fonde notre statistique officielle et savante!

Et la confession! Le gouvernement exige que tous les ans les prêtres fassent un rapport sur les personnes qui se sont confessées, et sur les raisons de celles qui s'en sont abstenues. Or, tout le monde sait que le nombre des incrédules en Russie va croissant et, que la peine encourrue par ceux qui ne se confessent pas soit forte ou faible, les certificats n'en sont pas moins délivrés.

Lorsqu'elle était faible, c'est-à-dire, lorsqu'elle consistait en une simple réprimande et une amende d'un rouble assignat, le confesseur ne se souciait guère de se faire des ennemis pour si peu, et lorsqu'elle est devenue plus importante, les prêtres se sont fait scrupule de l'attirer sur les délinquants par leur dénonciation. C'est bien le cas de dire que les abus sont le salut de nous tous.

C'est à tort qu'on nous reproche de donner l'absolution sans imposer des pénitences. Nous en avons le droit, et l'usage seul autorise des

exceptions. Pour des péchés ordinaires, il n'est pas reçu d'exiger des expiations; mais un crime que les mères confessent souvent, celui d'avoir étouffé leurs enfants, est rarement absous sans une pénitence qui consiste à poser un certain nombre de saluts devant les images, ou à jeûner pendant un temps plus ou moins long. Mais, dans les autres cas, une considération arrête souvent les prêtres. Le coupable ne saurait subir sa pénitence sans provoquer l'attention de ses parents, sans trahir ses péchés ou sans en faire supposer de plus grands. Malheureusement, ici encore, l'argent fait tout, et tel crime que le prêtre n'oserait absoudre, reçoit le pardon pour une pièce de monnaie un peu plus forte que celle que le confesseur reçoit d'habitude. C'est ainsi qu'à chaque pas, à chaque office que célèbre le prêtre russe, il se heurte contre cette pierre d'achoppement: la rétribution par les particuliers. Le pays gagnerait en moralité sous tous les rapports, le jour où le clergé serait salarié

par l'Etat. S'il est vrai qu'il y ait chez lui un esprit d'opposition, cet esprit disparaîtrait sans qu'il dépendît pour cela davantage du gouvernement, qui déjà exerce sur lui un pouvoir illimité, et s'il est vrai qu'on surveille le prêtre, ce serait tout profit pour la moralité comme pour le trésor du gouvernement de faire cesser cette surveillance. Il y a beaucoup d'illusion dans la supposition que les prêtres font aujourd'hui cause commune avec le peuple, contre les nobles qu'ils détestent. Le jour où ils seront aptes à avoir des idées politiques, ce ne sont pas les appointements de 750 roubles qui les uniront au gouvernement, pas plus qu'aujourd'hui leur délaissement n'en font des ennemis dangereux au pouvoir. Il faut d'ailleurs aller au plus pressé, et le dénûment actuel de notre clergé va jusqu'à la dégradation.

J'ai entendu dire qu'un prêtre pouvait devenir en France, pair, député, ambassadeur et mi-

nistre; il peut remplir toute charge consultative et délibérative, être professeur, diriger une école, faire le commerce; rien de pareil n'existe en Russie. Là, il ne peut être ni tuteur, ni exécuteur testamentaire. Pourquoi? Le clergé séculier forme chez nous une classe nombreuse qui n'est pas perdue pour la population; pourquoi le serait-elle pour l'Etat? Par ses lumières et par ses principes, il peut être d'une certaine utilité pour le public. J'admets volontiers qu'il fait bien de rester étranger au tumulte, aux intrigues de ce monde, à la politique comme à l'administration; mais il a du temps libre qu'il pourrait employer autrement qu'il ne le fait. Il n'a pas de bréviaire à réciter, il n'officie, à quelques exceptions près, que les jours de fête. Ne pourrait-on pas l'admettre à siéger dans des tribunaux, à faire part de quelques élections? Quiconque connaît le pays, doit convenir que les prêtres rivaliseraient dignement avec les nobles dans certains emplois, si l'on voulait les y appeler.

En 1826, plusieurs membres du synode ont été adjoints à la commission extraordinaire pour juger les conjurés *du quatorze*[1]. Ils se refusèrent à signer la condamnation à la peine de mort prononcée contre quelques conjurés. L'abolition de cette peine ne serait pas un mal, surtout dans un pays où l'on prétend l'avoir proscrite. Nos prélats devraient aussi essayer de persuader au souverain actuel qu'en aggravant la peine des condamnés de son propre chef, il foule aux pieds la plus belle prérogative royale, celle de faire grâce. En général, l'admission des ecclésiastiques dans les tribunaux ne pourrait qu'y porter la clémence et souvent la lumière.

On est souvent en peine en Russie pour trouver des tuteurs intègres. Pourquoi ne pas admettre à ces fonctions des prêtres qui ont su mériter la confiance publique, et qui se recommandent par une probité reconnue?

[1] 14. décembre 1825, révolte militaire à St. Pétersbourg.

CHAPITRE TREIZIÈME.

DE LA HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE.

SUBORDINATION DU SPIRITUEL AU TEMPOREL. — RAPPORT DES PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE A L'ÉGLISE RUSSE. — INFLUENCE BORNÉE DES PATRIARCHES RUSSES. — IMPUISSANCE DU SYNODE. — DESPOTISME DES ÉVÊQUES. — JURIDICTION ÉCCLÉSIASTIQUE. — MANIE DES DÉCORATIONS.

En Russie, l'empereur est le chef de l'Église. Les catholiques trouvent ce principe exécrable, les protestants le trouvent pratiquable, et l'on aurait tort de croire que la soumission du pouvoir spirituel au pouvoir temporel chez les protestants, ait été un obstacle au développement de leur liberté. La Scandinavie est libre, la Grande-Bretagne jouit aussi d'institutions libérales, et en

Allemagne ce ne sont pas les pays catholiques qui sont les plus libres.

On a tant dit de mal de la Papauté qu'on ne saurait rien y ajouter, et qu'il faudrait plutôt en rabattre; mais il est hors de doute que son régime a été plus fécond en abus qu'en bienfaits, et aujourd'hui qu'elle a tant perdu de son influence, elle n'est plus qu'une relique qui s'agite au gré des puissances du monde.

L'influence des patriarches de Constantinople sur la Russie a, de tout temps, été très-bornée. Leur voix avait peine à se faire entendre des hérétiques, et si leur intervention a été utile lors de la révision des livres sacrés, ce n'est qu'en tant qu'elle a facilité la comparaison des traductions slaves avec les originaux grecs. Elle s'est produite, du reste, après l'institution des patriarches russes. La confirmation des métropolitains russes par les patriarches grecs se bornait à une simple formalité; les premiers se rendaient à Constantinople avec des présents plus ou moins

riches. Si le patriarche en était satisfait, il apposait un cachet en argent à l'acte de leur nomination, sinon, il se bornait à un cachet en cire; au retour du métropolitain, on voyait ainsi si l'on avait eu le bonheur de contenter le pontife.

Après la conquête de Constantinople par les Musulmans, les patriarches grecs se virent sous la dépendance des sultans turcs, et l'on connaît les intrigues auxquelles ils durent descendre pour se faire élire. Le Harem était souvent agité à ce sujet, pendant que le siége patriarcal lui-même devenait le jouet des ambitieux et un réceptacle des passions avides et mondaines. En faisant donc nommer un patriarche russe, Boris Godonoff ne commettait, selon nous, ni un crime ni une faute. L'influence religieuse fut déplacée; mais non pas amoindrie, et les foudres de l'Église, pour être plus rappochées, ne furent que plus à craindre. La voix des patriarches russes fut impuissante, il est vrai, en présence de tyrans comme Ivan IV; mais celle des patriarches

de Constantinople ne l'aurait pas été moins, assurément. Philarète eut plus de pouvoir qu'un autre, étant le père de Michel Romanoff, mais l'exerça-t-il toujours d'une manière convenable? Il méconnut la vraie tolérance, et manqua de douceur envers ses subordonnés. Il fit baptiser de force une dame écossaise, la femme d'un Français converti à l'Église grecque, et un prêtre, qui eut l'audace de discuter avec un Jésuite sur les dogmes des deux Églises, n'échappa que par ruse à la peine qui l'attendait. Nicon enfin, ne fit-il pas knouter l'évêque de Xolomna pour avoir voulu contrarier ses projets? Je connais le clergé russe, et je déclare hautement que son despotisme ne vaut pas mieux que celui du czar. Que le bon Dieu nous préserve de la tyrannie des moines: le joug de la tiare est aussi odieux que celui de la couronne!

Pierre 1er abolit le patriarcat, et le remplace par le synode. Je n'ai rien à dire contre le principe. Deux esprits valent mieux qu'un seul, dit un proverbe russe, et un corps législatif est

souvent moins tyrannique qu'un seul individu. Envisagé comme un concile permanent, le synode est une institution louable ; mais pour qu'il réponde à cette mission, il faut qu'il soit indépendant, tandis que tout le monde sait qu'il n'est, en Russie, qu'un instrument aveugle dans les mains du souverain. Or, pour ne parler que du czar actuellement régnant, nous voulons bien ne pas douter de sa piété qui tient du fanatisme ; mais n'est-il pas un trop bon manoeuvrier pour être un théologien éclairé ? Il est des choses qui doivent échapper à l'appréciation d'un laïque, fût-il même roi ; il est des coutumes qu'il est bien difficile à un souverain de ne pas choquer dans son humeur d'autocrate, des controverses enfin qu'il n'appartient pas à un homme étranger au culte de résoudre. Le fait suivant parle de lui seul. Le règlement ancien disait que si un prêtre trahissait le secret de la confession, il fallait ne pas tenir compte de sa délation, et lui extraire la langue par derrière, en incisant le cou ; on

pouvait sans doute adoucir cette dernière disposition; mais il y a loin de là à la prescription qui ordonne aujourd'hui aux prêtres d'instruire le gouvernement de tout complot que leur révélerait la confession!

L'anecdote suivante trouvera naturellement ici sa place.

Un confesseur demande à un officier aux gardes s'il craint Dieu?

— Non, lui répond celui-ci, je l'aime et ne le crains pas.

Un instant après, le prêtre demandait à l'officier s'il aimait l'empereur?

— Pour ce qui regarde celui-ci, répliqua le militaire, je le crains; mais je ne l'aime pas.

Quelques jours après, le trop franc officier est transféré dans un régiment de ligne avec le même grade, ce qui est une peine très-forte, les grades dans la garde étant de deux degrés supérieurs à ceux de l'armée. Nous aurions pu nommer et le pope et l'officier; mais nous nous en dispen-

sons, de crainte que ce ne soit encore ce dernier qui ait à en pâtir.

Le synode juge des innovations et des changements à introduire dans l'administration du clergé, ainsi que des délits de haute importance; mais en définitive, son pouvoir se borne à signer les ordres émanant du procureur supérieur (actuellement le général aide de camp Protassoff), et de sa chancellerie qui dirige tout, en référant seulement à l'empereur des affaires importantes.

Le seul objet dont le synode s'occupe avec une certaine indépendance est la question financière des couvents. Il est assiégé de continuelles réclamations de leur part; les uns se plaignent que leurs terres sont incultes, les autres que leurs pêcheries ne sont pas de rapport; le synode, faisant droit à ces demandes, engage le ministère des domaines publics à changer les mauvaises terres et pêcheries contre de bonnes

Le fait suivant, emprunté aux événements récents, nous servira à mettre en relief les rapports du czar avec le synode, l'omnipotence du premier et l'impuissance du second. L'empereur avait fait une proposition tendant à empêcher les ecclésiastiques de renoncer à leur état. Le projet demandait que tout prêtre ou diacre, qui témoignerait le désir de rentrer dans le monde fût préalablement exhorté pendant six mois; puis, s'il persistait dans son intention, qu'il y fût obtempéré, à condition toutefois qu'on n'admettrait le prêtre pendant six ans, et le diacre pendant dix ans, à aucune espèce d'emploi public. M. Mosoffsky, archiprêtre de l'armée et de la flotte, s'opposa énergiquement à ce projet. Il représenta que la bourgeoisie russe repoussait tout homme étranger à sa classe, et qu'en conséquence, l'ecclésiastique démissionnaire, trouvant tout emploi fermé, n'aurait pour ressource que le vol, et il appuyait cette supposition par des faits qui ne laissaient aucun doute sur la justesse de ses

prévisions. Il insista pour que son opinion fût consignée dans le protocole. L'empereur y inscrivit la décision suivante. — «A mon grand regret, je ne puis me ranger de l'avis de mon confesseur,» et le projet passa; car, au synode, comme au conseil de l'empire, la voix de l'empereur emporte la décision, qu'elle opte pour la majorité ou qu'elle se range du côté de la minorité, indifféremment.

Nous n'insisterons pas sur l'erreur dans laquelle cette fois est tombée la majorité du synode: elle est trop patente; nous ne prétendrons pas non plus qu'elle ait voulu plaire à l'empereur, mais nous dirons seulement, qu'appartenant au clergé régulier, elle agissait conformément à ses tendances.

La suprématie du clergé monacal sur le clergé séculier, est pleine d'abus et est injuste par le fond. Les moines, qui se font un monde à eux, détestent le monde et les prêtres. Ils les méprisent pour l'état précaire auquel ils sont condam-

nés, et exercent leur pouvoir d'une manière tyrannique. La prééminence qu'ils ont acquise n'est fondée sur aucun principe justifiable. Le despotisme est le fondement du pouvoir clérical, comme il l'est du gouvernement en général, en Russie. Chaque évêque est despote dans son évêché, et chaque prêtre l'est dans son église. Les ordres d'un évêque commencent par ces mots sacramentaux: «Par la grâce de Dieu, Nous humble ** évêque de ***». Quelle contradiction! Il faut assister à la toilette d'un évêque pour se faire une idée de l'extrême soumission de ceux qui l'approchent. Les deux diacres qui le servent à l'office lui embrassent la main à chaque objet qu'il leur remet ou qu'ils lui présentent. Ainsi, lorsqu'il s'est peigné la barbe, il tend son peigne et le diacre qui le reçoit lui baise la main. C'est là le cérémonial grec, tel qu'il nous est venu du Bas-Empire. Mais je n'y vois rien d'imposant ni de pompeux; l'orgueil et la bassesse ne sont pour moi que des sujets de tristesse. Pendant

que l'évêque s'habille ou chante «Gloire à toi despote!» (ces paroles sont en grec, ce qui est, sinon plus imposant, au moins plus incompréhensible), j'ai entendu, un jour, un évêque de province dire au diacre qui ne lui avait pas présenté assez vite son *Stichare* (étole): «Fils de chien, je te ferai donner la *pleite* (martinet)[1] De là aux coups, il n'y a pas loin, et souvent nos prélats s'emportent jusqu'aux voies de fait. Je crois qu'on a mis un peu d'ordre à ces sortes de procédés, dans les capitales au moins, et que l'archevêque de St. Pétersbourg n'oserait pas s'en servir, lors même qu'il en serait capable. Dans ce dernier temps, on a même cassé un évêque pour avoir trop fustigé les séminaristes.

L'archevêque, le métropolitain ou l'évêque, sont élus par l'empereur parmi trois candidats que lui présente le synode. A son tour, l'évêque nomme les membres du consistoire, les supérieurs des

[1] Les moines mettent une atténuation dans ce juron si infâme du peuple. Au lieu de dire, fils de chienne, ils disent fils de chien.

couvents, le haut et le bas clergé avec la confirmation du synode.

Le consistoire est une cour administrative et judiciaire; mais la volonté du chef de l'évêché y règne sans contrôle et sans opposition. L'indulgence et la justice, la modération et la bonté n'y siègent point, et, quels que soient les vices de la juridiction temporelle en Russie, je ne balance pas à dire que tous les prêtres aimeraient sans doute mieux lui être soumis, que de dépendre des tribunaux ecclésiastiques.

Il y a trois degrés de juridiction: le synode, le consistoire et le *prastenié* ou *goubernium*. Celui-ci se trouve ordinairement dans les villes de district. Le supérieur du couvent le plus important en est le chef. Des archiprêtres et quelques prêtres ordinaires sont désignés pour y siéger. Les infractions à la discipline y sont jugées et punies. Ce n'est que pour des délits graves, tels que le vol commis par un membre supérieur du clergé, et ces sortes de cas ne sont pas ra-

res, que l'évêque en réfère au synode. Les délits contre l'Église sont jugés par les tribunaux spirituels, et les délits civils, par les tribunaux temporels. Pour défendre les ecclésiastiques devant ces derniers, il y a dans chaque ville un député qui représente l'Église, qui assiste aux jugements, donne les explications nécessaires; mais n'a pas de voix délibérative. Même pour des crimes contre l'Église, l'évêque ou le métropolitain peut livrer le coupable à la juridiction ordinaire. En ce cas, les personnes valides et capables sont ordinairement faites soldats, et l'on envoie aux colonies ou l'on emploie aux fabriques ceux qui ne le sont pas. Le clergé est exempt du recrutement; mais il n'est pas toujours exempt de fait des peines corporelles. Les clercs ne le sont pas, et l'arbitraire ne connaît pas de lois.

La manie des décorations a envahi le clergé,

comme elle a obscurci l'esprit de tous les fonctionnaires russes; il y a même des ordres spéciaux pour le clergé. Le synode confère, pour distinction, une croix en vermeil avec le crucifix, qui se porte au cou à une chaîne dorée. L'empereur Alexandre avait institué une petite croix également dorée, pour sept ans de service à l'étranger. Elle se porte sur la poitrine. La décoration en fer qu'on voit avec le cordon de St. Wladimir au cou de beaucoup de prêtres, a été distribuée pour la guerre nationale de 1812. On a de plus fondé une croix pour les docteurs en théologie et pour les maîtres-es-arts, se portant l'une, au cou, l'autre, sur la poitrine.

L'impératrice Catherine ne prodiguait pas de décorations au clergé, et je crois qu'elle faisait bien; il ne faut pas confondre le profane avec le sacré; il faut laisser au monde ce qui est du monde, et à l'Église ce qui est de l'Église. L'ambition mondaine ne peut que vicier le coeur des prêtres.

A part les ordres, il y a deux espèces de calottes

qu'on confère aux prêtres, l'une plate *(skouphia)* et l'autre haute *(kamelavka)*, et deux espèces de poches qu'on accorde au clergé séculier comme au clergé régulier lesquelles ne diffèrent que par la manière de les suspendre. L'une s'appelle *nabedrénnik* et l'autre *palitza.*

Un ordre séculier confère la noblesse; un prêtre ou un moine décoré devient noble. Il y a là une anomalie que mon esprit s'est toujours refusé de comprendre. L'organisation de l'État a fait de la noblesse et du clergé deux classes distinctes; je veux bien que la croix les unisse; mais je ne voudrais pas qu'un ordre les confondît. A quoi sert la noblesse à un prêtre? à rien, si ce n'est à être traité avec un peu plus de déférence: c'est-à-dire qu'un prêtre décoré subit une réprimande, lorsque celui qui ne l'est pas encourt une peine disciplinaire. Le caractère du prêtre l'emporte sur les droits du noble, dans ce pays où le clergé blanc n'a aucun droit, et où les nobles sont si fiers des leurs, quoique nuls.

Un prêtre démissionnaire et décoré ne cesse pas d'être prêtre et ne devient pas simplement noble. S'il commet une faute, il n'est pas jugé comme noble, mais comme prêtre; or, si l'on ne peut cesser d'être prêtre, à quoi sert-il de devenir noble? Il est tels actes qui sont permis à un noble ou indifférents de sa part, et qui, venant d'un prêtre, encourent les plus grandes peines. La juridiction dont dépend le noble, quelque défectueuse qu'elle soit, vaut mieux que celle du clergé. Or, l'évêque ou l'archevêque qui casse un prêtre, le prive des droits de la noblesse s'il est décoré. Que devient donc la loi qui veut que le noble ne soit jugé que par ses pairs, et ne puisse être privé de ses droits que sur un arrêt du sénat confirmé par l'empereur? Quand viendra donc l'Hercule qui déblayera l'étable de la législation russe?

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DES HÉRÉSIES.

LES STRIGOLNIKI. — LES VIEUX CROYANTS. — LES ANABAPTISTES. — SACRILÉGES DE TOUT GENRE. — INSOUMISSIONS. — VÉNÉRATION DU SUICIDE. — PAMORIENS, PHILIPPONS, THÉODOSIENS. — HISTOIRE DE WETKA. — LES VILLAGES DE STARODOUB. — DOUKHOBORZI. — MOYENS DE CONVERSION.

Déjà au XIV siècle, il se formait à Nowgorod et à Pskow une secte puissante sous le nom de *Strigolniki*, dont le fondateur fut un diacre de Moscou, nommé Karp. Elle accusait les évêques russes de simonie, leur refusait l'obéissance, et déclarait qu'il valait mieux se confesser à la terre qu'à des prêtres aux mains impures. Le patriarche de Constantinople, Antoine, crut l'affaire

assez importante pour intervenir, et adressa aux Nowgorodiens une épître contre la nouvelle hérésie, dans laquelle il déclare qu'on peut sans honte recevoir de ceux qui donnent, et qu'il n'appartient pas à des hérétiques de juger les pasteurs, pas plus qu'aux brebis de conduire les bergers. Photius, le métropolitain de Kiew, en fit autant de son côté ; mais l'hérésie n'en subsista pas moins, et en 1503, la rétribution des archevêques par les nouveaux ordonnés fut abolie.

La cause principale de tous les schismes fut la révision et la correction des livres saints qui, entreprises en 1518, furent continuées successivement jusqu'à 1652, où Nicon fut nommé patriarche. Le ezar Alexis Mikhaïlowitsch, voulant compléter l'oeuvre de ses prédécesseurs, convoqua plusieurs conciles, à l'effet de corriger les livres. En 1667, les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche siégèrent avec les prélats

russes, et les livres furent ainsi épurés.

De là naquirent les schismes. Les hérétiques ne voulurent se servir que d'anciens livres, d'anciennes images, d'anciens prêtres et d'anciens sacrements. Ils appelèrent les sectateurs des nouveaux *Niconiens* ou hérétiques, interdirent tout rapport avec eux, et déclarèrent permis de les tromper, ainsi que les Allemands. Nous essayerons d'abord de saisir les dogmes communs des vieux croyants. Ils ne croient pas à l'indivisibilité de la trinité, la dissèquent et la placent sur des trônes séparés. La nourriture qu'ils achètent au marché, ils la purifient par des saluts, et défendent de fréquenter des bains communs. Ceux qui passent à leur foi, subissent un second baptême. Après avoir observé un carême de quarante jours, ils font mille saluts, dont 300 à terre et 700 à moitié du corps; puis, ils se dépouillent de leurs vêtements et ôtent de leurs propres mains la croix que tout Russe porte sur la poitrine, pour faire preuve d'une

renonciation volontaire à leur foi. On leur attache ensuite une immense toile, pour les empêcher de se noyer, et on les plonge ainsi trois fois dans l'eau. Le froid, car on célèbre cette cérémonie souvent en plein hiver, dans le trou de glace pratiqué pour puiser de l'eau, le froid enlevait bien des gens; mais cette mort était déclarée sainte et devant mener les victimes en paradis. Les prêtres qui passaient aux hérétiques subissaient les mêmes formalités, seulement, afin de ne pas les dépouiller de leur investiture, on leur conservait leurs habits et on les plongeait dans l'eau avec leurs ornements. On finit par reconnaître l'inconvénient de ce mode, et l'on se borna alors à un simple simulacre de baptême. Le parrain du novice se l'attachait au cou par la pièce de toile dont nous venons de parler, le promenait autour de vases remplis d'eau bénite; puis on frottait de myrrhe le corps du patient. Si c'était un prêtre, on relevait les ornements pour administrer l'onction. Ceci se prati-

quait nommément dans la congrégation de Wetka. Parmi ces Anabaptistes, il y en eut enfin qui, à défaut de prêtres, allaient se plonger eux-mêmes dans la rivière. Il se trouva même un fanatique qui déclara que toute eau sur terre étant impure, comme appartenant à l'Antechrist, il fallait se baptiser dans de l'eau du ciel. Il alla, en effet, dans une forêt, recueillir de l'eau de pluie dans une barrique qu'il fabriqua pour cet usage avec des branches d'arbres. On le soumit à une épreuve bouffonne; on lui dit que si sa foi était vraie, il boirait du vin sans chanceler. Comme il n'en avait jamais bu, il en éprouva des vertiges, et sa foi fut condamnée.

Tant qu'il y eut des prêtres ordonnés d'après l'ancien règlement, tout alla bien. On se procurait les anciennes images au prix de l'or ou par la fraude, et l'on prétendait avoir de l'ancien pain de communion et de l'ancienne myrrhe; mais il

vint un temps où il n'y eut plus d'anciens prêtres. Les hérétiques se divisèrent alors en deux partis: les uns se passèrent des popes, et les autres admirent les nouveaux. Les premiers s'appelèrent *Bespopowstschina* et les autres *Popowtschina*. — Des vieillards, des paysans illettrés, remplirent l'office des prêtres, chez les uns; des popes fugitifs furent accueillis par les autres. La fraude la plus ridicule s'exerça à l'égard de l'eucharistie et de l'onction. Quelques miettes de l'ancien pain consacré furent alors mêlées à des pains nouveaux; de vieilles femmes ou de vieux scélérats faisaient trafic de cette fabrication. Chacun conservait chez soi les espèces avec plus ou moins de malpropreté ou d'insouciance; on les répandait par terre, ou on les perdait. A quelques cuillerées de la myrrhe ancienne, on ne se fit pas scrupule de joindre de l'huile ordinaire. A Moscou, seulement, on osa ouvertement en fabriquer de la nouvelle, ce qui excita l'indignation de toutes les autres sectes; car il est à re-

marquer que les schismatiques, tout en se séparant de l'Église russe, n'osèrent jamais ordonner des prêtres ou célébrer les sacrements. — Comme ils disaient tous que le règne de l'Antechrist était venu, il fallut préciser le jour du jugement dernier. Les schismatiques, appelés Pomoriens ou habitants des côtes de l'Océan du Nord, le croient venu. Ils se couchent dans des cercueils, se couvrent de linceuls et attendent; mais aucune révolution ne s'opère dans le monde; honteux, ils se relèvent et reprennent leurs vêtements. Un hérétique de Tschernopol s'avisa d'une ruse lucrative: il persuade à des Moscovites de se dépouiller de leur avoir, d'entrer dans des cercueils, puis il éteint les bougies, et s'enfuit avec les vêtements des crédules.

Jusqu'à présent encore les hérétiques sont, sur plusieurs points, en pleine rébellion contre le gouvernement. Les Pomoriens ne voulurent pas appeler les czars empereurs, disant que ce n'était pas un nom russe; ils refusaient de prier pour

la conservation de leurs jours. Ils furent dénoncés à l'impératrice Anne, qui envoya une commission, sous les ordres de Samarine, dans le couvent de Wygoretzk situé à 40 verstes d'Onega. Les Pomoriens se soumirent, et s'obligèrent par écrit à comprendre la famille impériale dans leurs prières. Seulement, ils continuèrent à en omettre les titres. Les Philippons, qui venaient de s'en séparer pour des causes futiles, aimèrent mieux se vouer aux flammes que de se soumettre, et les Théodosiens, qui avaient aussi fait auparavant partie des Pomoriens, persévérant dans leur opiniâtreté, vouèrent un grand mépris à leurs anciens coréligionnaires qu'ils appelèrent dès lors les Samarins.

Le suicide pour la foi est généralement vénéré parmi les hérétiques du nord qui le considèrent comme un martyre. Les Philippons sont surtout partisans de la mort volontaire, et se la donnent par le feu, l'eau et la faim. S'ils trouvent quelques novices qui consentent à mourir de faim

pour passer au ciel, ils les condamnent à un jeûne de quarante jours, leur font léguer leurs biens à la congrégation, ou pour mieux dire, aux meneurs eux-mêmes; puis ils les enferment dans une chaumière vide, après les avoir ordonnés moines et dépouillés de leurs habits, afin de les empêcher d'attenter à leurs jours. Alors commence pour ces malheureux un véritable supplice; en vain ils demandent de la nourriture ou la liberté, renonçant au salut de leur âme. Réduits à dévorer leurs excréments, ils se mordent, puis ils expirent au milieu de tourments inouïs. S'ils s'échappaient de leur prison, les gardes ont ordre de les tuer.

Parmi les Pomoriens, il n'y a que la congrégation d'Adamant qui condamne le suicide. En revanche, elle va plus loin que les autres sectes dans l'insoumission à l'autorité civile. Non-seulement elle repousse les passe-ports, ce que font aussi d'autres sectes; mais elle refuse de prêter serment de fidélité aux empereurs, disant que

Jésus-Christ a défendu de jurer, et a ordonné de dire seulement oui, ou seulement non; elle refuse aussi la monnaie et toute empreinte des armes russes, vu que leur écusson représente St. Georges perçant le dragon, et que le serpent est l'image de l'Antechrist. Ils évitent aussi de marcher sur les routes pavées, parce qu'elles ont été construites par l'ennemi du Christ. *Les Tschernoboltz*[1] refusent même de donner des recrues à l'armée.

Toutes les sectes ne se distinguent que peu les unes des autres. Le fondateur des Pomoriens est Siméon Wikouline, qui établit un couvent sur les rives du Wyg, à 40 werstes d'Onega. Les Pomoriens le considèrent comme saint et vénèrent son image. Il eut pour successeur les deux frères Myschtski dont l'aïeul, noble de Nowgorod, était venu s'établir à Povenetz, au temps du règne de Basile Shouïski.

[1] Leur nom vient de Tschernobol propriété du pan Chodkeviez,

Un sacristain, du nom de Théodose Wassilieff, 11 ou 12 ans après la fondation de Pomorié, donna naissance à la secte des Théodosiens, en admettant sur la croix l'inscription I. N. R. I. que les Pomoriens repoussent. Il maintint aussi la purification des aliments achetés aux hérétiques, coutume qui tombait en désuétude, en pratiquant dans le poële des trous qui devaient faciliter la descente de la bonté divine.

Un paysan, appelé Philippe, après s'être fait lui-même moine, prétendait devenir supérieur du couvent de Wygoretzk et, n'y réussissant pas, il persuada une cinquantaine d'hérétiques de se séparer de la congrégation, et d'aller établir un monastère particulier à quelques lieues de là. C'est là qu'ils périrent dans les flammes, lorsque Samarine vint les sommer de se rendre; mais leurs sectaires s'étendirent dans toute la Russie et surtout en Sibérie. Adamande était un berger de Myschitski.

La congrégation du Sauveur tire son nom

de ce que, renonçant à toute espèce de sacrement, faute de prêtres, elle se repose sur le Rédempteur seul du salut des âmes. En conséquence, elle repousse aussi le second baptême.

Les *Novogéni* vont à l'église hérétique ou niconienne pour se marier. Au retour, ils demandent aux leurs l'absolution de cette démarche, et sont pour cela méprisés par les autres sectes et surtout par les Théodosiens.

En 1771, lors de la grande peste de Moscou, les Théodosiens demandèrent au gouvernement l'autorisation de fonder un hôpital, ce qu'ils firent en effet à *Préobrajensk*. Ambroise, métropolitain de Moscou, qui voulut s'opposer à cette entreprise, fut empoisonné. L'affluence des malades fut grande; mais au lieu d'observer les lois sanitaires, les Théodosiens ne songeaient qu'à se créer de nouveaux sectaires et baptisaient les malades dans de l'eau froide, ce qui accrut pro-

digieusement la mortalité. Après le fléau, l'hôpital se transforma en un couvent pour les deux sexes; le régime en fut copié sur celui de Wygoretzk. L'église en fut ornée d'images anciennes achetées à un curé de Moscou, qu'on destitua pour cet abus.

De Moscou, les Théodosiens s'étendirent à St. Pétersbourg, où ils eurent longtemps pour pasteur un simple paysan qui avait appris à lire tant bien que mal, mais non à écrire; lorsque leur nombre se fut accru, ils demandèrent et obtinrent des desservants au couvent de Préobrajensk.

Les hérétiques, en général, se tiennent à l'office en simple kaftan, et il ne leur est pas permis de conserver la ceinture. Ils se servent tous de chapelets et étendent par terre des carrés de feutre, sur lesquels ils appuient leurs mains en se prosternant. Ils ne permettent pas que les Niconiens

adorent leurs images; ils lacéreraient, s'ils ne les brûlaient pas, celles qu'un Niconien aurait baisées. Ils portent tous la barbe longue, et ont un grand dégoût pour les barbes rasées ou, comme ils les appellent, les mentons grattés.

Les hérétiques s'abstiennent de vin et de tabac qu'ils abandonnent aux *impies;* mais, à part cela, leur vie fait frémir par la débauche et l'immoralité qui la souillent. La plupart d'entre eux vivent avec les femmes dans une communauté répugnante, et leurs enfants savent rarement qui est leur père. L'ignorance et le délaissement est le sort de ces êtres: on ne les baptise ordinairement qu'à leur maturité; jusque-là, ils ne fréquentent pas l'église, et restent sans aucune notion de religion. — Il y a, dans le nord, une secte où les maris ne cohabitent avec leurs femmes qu'autant qu'elles ne leur donnent que des filles, et les quittent du jour où elles accouchent d'un fils, afin de ne pas avoir à livrer de recrues.

Dans l'histoire de la *Popowtschina*, le principal rôle revient à Wetka, et son sort mérite une attention particulière. Ce sont deux popes, Kosma et Étienne, qui ont fondé cette congrégation, dans les domaines du pan polonais Khaletzki, sur les bords de la rivière de Wetka. Un de leurs successeurs, Théodose, moine de Kylsk, introduisit le premier la coutume d'accepter des popes ordonnés d'après le nouveau règlement. Ce fut aussi lui qui, en 1695, consacra l'église de cet endroit. Wetka s'accrut des fugitifs de toutes les parties de la Russie, jusqu'au point de contenir près de 40,000 habitants.

Voulant se rendre indépendants de l'Église russe, les Wetkowtzi songèrent à se donner un évêque qui pût ordonner leurs prêtres. Après plusieurs démarches infructueuses, qu'ils firent à ce sujet à Jassy, tant seuls que conjointement avec d'autres schismatiques, il leur vint un ancien moine de Kiew qui, après avoir volé son couvent, s'était rendu à Jassy avec un passe-port qu'il

avait fabriqué lui-même. Là, il présenta au métropolitain une lettre supposée de son archevêque qui lui mandait d'investir Epophane en qualité d'évêque. L'ayant obtenu, il vint en Ukraine et y ordonna une grande quantité de prêtres et de moines. Le gouvernement s'en rendit maître, et l'exila au couvent de Solowetzk; mais, deux ans après, il parvint à s'évader de ce cloître. Reconnu en Kiowia, il fut ramené à Moscou et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Sur la route de Sibérie, les schismatiques l'enlevèrent aux soldats, et le ramenèrent à Wetka. L'autorité parvint à s'en emparer de nouveau, mais il mourut à Kiew en 1735.

Cette aventure attira nécessairement l'attention du gouvernemcnt russe sur Wetka. Après avoir vainement invité les fuyards à rentrer dans leurs foyers, l'impératrice Anne donna ordre au colonel Sytine de mettre ce décret à exécution à main armée. Après une année d'enquêtes et de recherches, Sytine dissipa la congrégation

de Wetka, enrôla les jeunes gens capables de servir, et renvoya les autres en Russie. Il leur fut néanmoins permis de transporter avec eux leur église qui, étant en bois, fut démontée pièce à pièce, et embarquée sur la rivière de Sosch qui l'engloutit. Le couvent de Wetka et les ossements de ses saints, Théodose, Alexandre et Antoine, furent brûlés.

Cinq ans, au plus, après cette dévastation, Wetka était repeuplée. Le couvent et l'église y reparurent de nouveau, et les moines continuèrent de scandaliser tout le monde par leur vie déréglée. Les fugitifs rendaient même la frontière peu sûre, en y commettant de fréquents brigandages. Catherine II, après avoir en vain accordé plusieurs amnisties, qui invitaient les Wetkoutzi à la soumission, fit, en 1714, marcher contre eux le général Massloff. Les 20,000 habitants qu'on y trouva furent, cette fois, exilés en Sibérie, et la nouvelle église fut transportée à 80 werstes de là, chez les hérétiques de Staradoub.

Ces derniers s'étaient établis sur les confins du gouvernement de Kiew, pendant le règne d'Ivan et de Pierre Alexeiwitsch. C'était un ramassis de religieux fugitifs, de serfs, de recrues qui s'adonnèrent longtemps au brigandage, protégés par les forêts épaisses qui couvrent ce pays, et où les pèlerins de Wetka trouvaient une mort assurée. Ils se multiplièrent au point d'avoir plus de vingt églises, dont une grande partie a passé depuis au rite usuel. Ils faisaient la loi à leurs popes, et les obligeaient à se conduire en tout comme ils l'entendaient. S'ils en étaient mécontents, ils les vendaient parfois aux voisins pour cent à deux cents roubles, suivant les dépenses qu'ils avaient faites pour leur recrutement et leur établissement. La foi n'est pour eux qu'une risée, et le mariage n'est pas une chose sacrée à leurs yeux. Les maris mécontents de leurs femmes les font nonnes, et les femmes leur rendent souvent la pareille en faisant tonsurer leurs époux de force. L'impératrice Catherine, en les plaçant

sous la dépendance de l'éparchie de la Tauride et en leur offrant des terres, en fit convertir une grande partie. L'empereur actuel procéda avec moins de ménagement; lors de son dernier voyage dans leur pays, il les obligea à construire à leurs frais une église du rite dominant.

Dès les premières années du XVIII siècle, un diacre de Kirjenetz, Alexandre, se sépara des autres hérétiques en condamnant l'usage de la myrrhe pour les convertis, et en recommandant un mode particulier pour encenser. Forcé d'abord de prendre la fuite, il trouva bientôt dans le diocèse de Nijni-Nowgorod de nombreux partisans qui prirent le nom de *Diaconistes.* Leur fanatisme débauché obligea Pierre I[er] à nommer évêque de Nijni un ancien schismatique, Pitrim, qui, comme tel, paraissait devoir exercer sur les hérétiques une influence salutaire; mais ses efforts restèrent sans fruit, et le schisme s'étendit le long du Wolga, du Don et du Kouban.

L'avénement de Catherine II au trône a donné naissance à la secte hideuse des *Skoptzi*, qui s'est depuis tant multipliée à St. Pétersbourg. Elle mêle la politique au mysticisme, confond Pierre III et Jésus-Christ et se mutile. Le ministre actuel de l'intérieur, M. Perowski, a sévi contre elle avec un certain succès.

Les hérétiques se vouent entre eux une haine presque égale à celle qu'ils portent aux Niconiens. Un Théodosien ne voudrait pas boire dans un vase qui aurait servi à un Pomorien. Ceux qui admettent le mariage, ne sont pas en odeur de sainteté auprès de ceux qui le réprouvent. Quelques-uns se sont reconnus schismatiques aux yeux du gouvernement, et payent en conséquence un impôt double, ce qui les fait peu estimer des autres fanatiques. Mais, comme chez la plupart d'entre eux, il n'y a ni prêtres ni *livres métriques*, l'imposition et le recrutement ne les atteignent

que difficilement. Les mesures de rigueur sont en général plus propres à augmenter les sectes qu'à ramener au bercail les brebis égarées. Les Philippons, fanatisés par la persécution, portaient dans la tige de leurs bottes un couteau pour se tuer, plutôt que de se rendre vivants à l'autorité.

Nous avons vu, par ce qui précède, à quoi peut mener le fanatisme uni à l'ignorance; car ce ne sont pas des écarts de l'esprit qui ont produit toutes ces sectes, mais bien l'opiniâtreté à rester fidèles à des coutumes que le temps venait d'emporter. Repoussant toute innovation, les hérétiques russes se sont vus bientôt sans culte et sans foi, et n'ayant pas ouvert leur esprit à la lumière de la civilisation, ils sont tombés dans le gouffre de l'anarchie et de l'immoralité. Il y a dans ces faits matière à plus d'un profond enseignement.

C'est avec intention que nous n'avons pas parlé des *Doukhoborzi*, car ils ne peuvent nul-

lement être assimilés aux schismatiques, vu qu'ils ne fondent leur foi sur aucun texte de l'Écriture sainte, ainsi que le font les rasskolniks. Ils ne sont même pas chrétiens, et se bornent à adorer un esprit saint dans des temples dépourvus d'images. Cette religion, qui a pris naissance en Allemagne, est très-répandue en Russie, surtout dans le midi.

Le gouvernement fait dans cette question ce qu'il peut, usant tour à tour de douceur et de sévérité. Il punit sévèrement les propagateurs, lorsqu'il parvient à les saisir. Les *isprawniks* ne ménagent pas les verges, et font même usage des pleites; les gouverneurs ont recours aux prisons et aux fers; les archevêques emploient conjointement les moyens de conviction et de pénitence tels que le supplice du hareng salé. Malheureusement, l'argent que les *rasskolniks* sèment en profusion pour dérober leurs maîtres à l'autorité, adoucit souvent les rigueurs des employés civils et militaires.

Il n'y a pas, que je sache, de nobles dans les hérésies; quant aux négociants, le pouvoir, en leur fermant l'accès aux fonctions, parvient à en retenir et à en ramener beaucoup dans le sein de la religion dominante. A l'égard des sectes les moins sauvages, on procède avec clémence, et on leur donne des popes qui officient d'après les anciens livres. Mais, quoi qu'on fasse, c'est là une plaie qu'on parviendra difficilement à cicatriser. La propagation des hérétiques est puissante, et l'ignorance des *mougiks* russes n'est pas moins grande; c'est donc de la civilisation seule qu'il faut attendre des résultats salutaires. Le fanatisme de ces malheureux dépasse souvent toutes les bornes. Pour ne pas remonter à des exemples anciens, nous citerons ce fait récent. Un rasskolnik, en 1839, se présenta chez le métropolitain Séraphin, pendant que ce prélat donnait audience, et le frappa au visage, disant qu'il frappait l'Antechrist. On se saisit de ce forcené, on le jugea; le métropolitain réclama en vain sa grâce,

lecki, évêque de Luck et d'Ostrog, pour prier le saint-père de reprendre de nouveau les Grecs de ces pays sous sa domination. Qui les faisait agir ainsi? Leurs partisans disent que c'est la vue de l'anarchie qui régnait dans l'Église russe asservie aux czars; leurs adversaires, au contraire, et, en première ligne, les auteurs du Manifeste synodial de 1839, assurent que Terlecki avait essuyé plusieurs réprimandes sévères, mais méritées, de la part du patriarche de Constantinople, pour des infractions à la discipline et pour la dissolution de ses mœurs. Que l'histoire décide! Le pape Clément VIII accepta, comme on le pense bien, avec allégresse: il combla les ambassadeurs de riches présents et de dignités. Il érigea un évêché russe qui dépendit de la congrégation de *propaganda fide*. Le nonce du pape en Pologne veillait au remplacement du métropolitain en convoquant, à la mort du titulaire, les évêques en un concile sous sa présidence.

L'Église dominante de la Russie recommença ses poursuites contre cette nouvelle Union, mais n'égala jamais l'intolérance dont les Polonais firent preuve contre les Grecs leurs sujets. L'Ukraine conserve aujourd'hui encore le souvenir des souffrances qu'elle endura pour sa foi. On voyait à Cracovie et à Varsovie des Russes, mourir tous les jours pour leur religion au milieu des supplices les plus barbares. On les brûlait et les empalait sur les places publiques. Les églises étaient affermées à des Juifs qui pressuraient impitoyablement les prêtres. Les Cosaques, à bout de patience, se séparèrent de la Pologne, et se jetèrent dans les bras des Russes leurs coreligionnaires. La Pologne perdit ainsi, et s'aliéna à jamais une nation valeureuse qui alla renforcer l'empire naissant de la Russie.

Catherine II, à qui des philosophes courtisans ont fait une réputation peu méritée de tolérance, préluda dans ses plans de conquête de la Pologne, en favorisant les discordes religieuses qui exis-

taient dans ce pays.

Sous le prétexte de protéger les dissidents, cette impératrice, par l'acte séparé du 19 novembre 1767, porta un coup mortel aux Grecs-Unis qui se virent dépossédés de leurs temples, de leurs couvents, et placés sous la juridiction des *tribunaux mixtes* qui, dans les cas de contestation avec les sectataires d'autres rites, ne pouvaient que leur être contraires.

Après le premier démembrement de la Pologne, l'impératrice agit avec moins de ménagement encore dans les provinces qui lui échurent; 1200 églises furent enlevées aux Grecs-Unis. Les prêtres de ce rite recevaient des coups de bâton de leurs frères non unis sous le nom *d'onction;* on les obligeait à prendre l'engagement écrit de rentrer au sein de l'église orthodoxe. Le vicaire général de Kiew, Prymovicz, se vit surtout exposé à toutes sortes de mauvais traitements. Ces persécutions soulevèrent les plaintes de Marie Thérèse, du roi et de la diète de Pologne.

Catherine se vit forcée de céder sur quelques points. Les dissidents cessèrent d'être admis au Sénat, n'envoyèrent plus que trois nonces à la diète, durent être naturalisés pour occuper des fonctions publiques, et ne purent se servir de cloches aux enterrements de leurs morts.

Les Polonais, de leur côté, ne restaient pas inactifs; ils ne se bornaient pas à protester contre les menées russes, ils faisaient de la propagande et cherchaient à convertir les Grecs-Unis, ce qui était contraire à tout principe de sage politique. Ils avaient peu de succès parmi le peuple; mais la noblesse passa presque entièrement à l'Église romaine, et lorsqu'elle se voyait appelée à la tête des évêchés unis, sa position devenait équivoque. Ne pouvant refaire son éducation, elle restait étrangère aux intérêts de l'Union. Un certain mépris s'alliait à la profession de la religion unie qui était devenue ainsi, et pour cela même,

presque exclusivement celle des serfs. Aussi, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le peuple, devant se prononcer entre l'Église romaine et l'Église grecque, aimât mieux se jeter dans les bras de cette dernière?

Les cures, devenues vacantes par la mort ou l'exil des prêtres unis, restaient inoccupées tant que les paroissiens ne se décidaient pas à accepter la foi russe. Dans l'évêché de Polotsk seul, 800 églises passèrent ainsi sous la domination du synode russe. Il a fallu toute l'énergie du pape Pie VI pour empêcher Catherine d'incorporer ainsi le siége même de Polotsk, toute la souplesse du comte Czeruyschen, alors gouverneur de la Russie Blanche, pour éluder l'ordre de l'impératrice de comprendre le synode russe dans les prières des Unis.

Deux aventuriers servirent d'instruments à Catherine dans ses plans perfides: l'un, Stanislas Siestzennwiez, ancien husard prussien, ancien calviniste, que Catherine éleva au poste de mé-

tropolitain catholique de tous ses États; l'autre, Eugène Bulgar, natif de Corfou, qui s'était glissé dans l'amitié de Frédéric II, et avait été recommandé par lui à l'impératrice qui le nomma évêque de Kherson. Il conseilla d'extirper l'Union à l'aide de missionnaires qui, sous les ordres de Sadkowski, se répandirent dans la Wolhynie et la Russie Blanche, et y semèrent la discorde. Toute église unie, qui ne comptait pas cent maisons, fut supprimée, et les paroissiens, annexés à des églises russes. Pierre Bielanski, évêque de Lemberg et de Halicz, agit avec énergie contre cette propagande. Ce fut en vain; Catherine supprima bientôt tous les évêchés unis, à l'exception de celui de Polotsk; leurs biens, ainsi que ceux des couvents, furent distribués aux généraux russes qui avaient le mieux mérité de l'impératrice. Les prêtres se virent forcés d'émigrer en masse. Dans les diocèses de Kiew, Luck, Kamienecz, il ne resta plus que 200 églises unies. Il n'y a pas de doute que si Catherine

eût vécu plus longtemps, elle n'eût extirpé toute l'Union. Près de huit millions de Grecs-Unis furent, sous son règne, convertis à la religion russe.

Paul Ier, par animosité pour sa mère plus que par esprit de tolérance, arrêta les persécutions. Ce prince avait connu personnellement Pie VI pendant son voyage en Italie, et avait conçu pour lui un dévouement qui le dirigea dans sa conduite.

Le comte de Litta vint à St. Pétersbourg, en qualité de nonce du pape; il obtint le rétablissement des évêchés unis, à l'exception de celui de Kiew. La majeure partie des biens confisqués sur le clergé uni lui fut restituée, les couvents et les églises reparurent de nouveau.

L'empereur Alexandre, à son avénement au trône, érigea le collége catholique romain auquel furent d'abord soumis les grecs unis.

Cédant aux instances du légat, Alexandre y fit entrer quatre membres du clergé grec-uni,

malgré l'opposition du métropolitain Siestzennwiez. Fidèle à la haine qu'il avait vouée à l'Union, ce prélat, soutenu par le Synode, chercha à paralyser les vues généreuses de l'empereur, mais n'y parvint pas.

Par le décret du 4 août (vieux style) 1806, le czar rétablit la métropole de l'Église Grecque-Unie. Le passage d'un rite à un autre fut formellement interdit, ce qui mit fin à tout prosélytisme.

L'empereur Nicolas marcha sur les traces de sa grand-mère; il la dépassa même dans l'œuvre de l'intolérance. Catherine laissait aux Grecs-Unis le choix entre la religion catholique et la religion russe. Nicolas voulut que, de gré ou de force, ils préférassent cette dernière; il releva le collége, annexé au département des confessions étrangères, au ministère de l'intérieur, puis au synode.

Le nombre des couvents fut réduit à vingt-cinq[1]; toute communauté entre le clergé romain

[1] En 1800 il y en avait 100.

et le clergé grec-uni fut interdite; les séminaires, les écoles de l'Union furent abolis en 1832. En 1838, fut érigé un évêché russe à Varsovie, et un autre à Polotsk.

Les églises unies présentaient, peu de temps avant leur suppression, un spectacle particulier. On y prêchait en slavon. D'un bout à l'autre des offices, c'était la messe de St. Chrysostome, si ce n'est que, dans le *credo*, on faisait procéder le Saint-Esprit du Père et du Fils et que, dans le *domine salvum*, on demandait le salut du pape de Rome conjointement avec celui du czar. Les prêtres portaient le costume catholique, se rasaient la barbe; l'autel avait été rapproché du mur, au lieu de rester au milieu du sanctuaire, ainsi que c'est l'usage dans les églises russes. La porte royale restait ouverte, puis elle disparut complétement; le missel reposait sur l'autel, mais

on communiait sous les deux espèces. Dans les provinces, où dominait la population polonaise, on prêchait en polonais. L'usage des cloches et des sonnettes, pendant l'office, contrairement à l'usage grec, s'y était introduit aussi. Les messes basses, l'agenouillement y avaient de même pénétré. En fait, comme en principe, c'était un pacte vivant de l'Église d'Orient avec celle d'Occident; il prouve avec la dernière clarté combien peu ces deux églises diffèrent l'une de l'autre; mais en même temps, il est évident que le catholicisme avait empiété sur le rite grec, et vicié ainsi les conditions de l'Union qui avait stipulé la conservation de toutes les coutumes greco-russes.

La piété avait aussi dépassé les bornes sages de la politique, en fournissant des prétextes et des armes aux ennemis. La réaction imita cet exemple; elle ne se borna pas à rétablir la pureté du rite grec, elle voulut détruire l'Union. Les attaques, dirigées contre le Synode russe à cette occasion, ne sont que trop fondées; mais

qu'il nous soit permis de demander si, dans le cas où la suzeraineté de ces pays serait restée à la Pologne, cette puissance n'aurait pas tout fait pour rendre cette union intime, au point d'absorber un culte par l'autre? Le passé répond à cette question, et répond par l'affirmative. Le chef de l'Église russe pouvait-il souffrir, dans le sein de cette église même, un autre chef; le czar pouvait-il aller de pair avec le pape? N'y avait-il pas quelque chose d'anormal dans cette Union; elle-même n'était-elle pas le fruit de la politique plus que de la conviction religieuse? L'unité de la religion gît dans la conformité des dogmes, et non pas dans l'unité du chef.

Restent maintenant les moyens dont s'est servi Nicolas; ce fut la ruse unie à la violence. Ces armes sont criminelles, et ce n'est pas nous qui essayerons de les excuser. Simaezko, évêque de Lithuanie, et Luczinski, évêque de Polock, furent les dignes instruments et les complices de

Nicolas. L'un grisait les prélats grecs-unis pour leur faire signer des actions de grâces, adressées au czar pour avoir supprimé leurs livres sacrés et les avoir remplacés par d'autres; le second, peuplait la Sibérie de prêtres unis qui voulaient rester fidèles à leur rite[1], et se portait contre eux à tous les excès de sa brutalité innée, accrue par son zèle aveugle. Il suffisait qu'une église eût été grecque dans l'origine pour être aussitôt enlevée à l'union et réintégrée dans son rite primitif. On ne tenait pas compte de la foi des *ouailles* et, en matière de conviction, la première en date passait aux yeux du gouvernement russe pour la meilleure. Mais, si la foi des pères était la seule vraie, que ne revenait-on de suite au paganisme?

Ces persécutions et tant d'autres, dont il serait trop long de relever les détails, exaspérèrent

[1] On porte à 160 le nombre des prêtres unis exilés en Sibérie. Le propre père de Siemaezko se ressentit de l'apostasie de son fils.

les populations si endurantes et si résignées. Pendant que les unes cachaient leur religion et la pratiquaient derrière des portes closes, d'autres coururent aux armes et résistèrent ouvertement aux soldats de Nicolas. Le sang coula dans plusieurs endroits, à Radoml, à Uzmiany, etc. Siemaezko recueillit la digne récompense de ses forfaits: on lui donna les moyens d'en commettre de plus grands, en le nommant chef de la section des Grecs-Unis au synode russe. Mais on ne tarda pas à reconnaître que la force était un mauvais moyen d'arriver au but, qu'elle soulevait des mécontentements et préparait des martyres. On eut alors recours à la ruse. Boulgak, le métropolitain de l'Union, devint l'objet de cajoleries de tous genres de la part de la cour de St. Pétersbourg; mais ce vieillard vénérable, qui recevait avec une joie enfantine tous les présents et tous les crachats russes, fit preuve d'une énergie héroïque lorsqu'il s'agit d'abjurer sa foi. M. Bloudoff, le trop zélé serviteur de la cause

absolutiste, se rendit une nuit chez lui, le tira de son lit et lui exhiba l'ordre de l'empereur de signer l'annexion de l'Union à l'Église grecque. Le digne prélat revint de sa surprise et, maîtrisant la peur, refusa avec énergie de céder à cette intimidation. Les instances du ministre furent vaines et ne se renouvelèrent pas. On laissa Boulgak mourir; on lui fit des funérailles pompeuses, telles qu'elles sont usitées pour les métropolitains russes, afin de faire croire qu'il était mort dans le sein de l'Église dominante. Puis aussitôt, on leva le masque, et on publia la demande des autres évêques unis pour être admis à se faire grecs.

presque exclusivement celle des serfs. Aussi, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le peuple, devant se prononcer entre l'Église romaine et l'Église grecque, aimât mieux se jeter dans les bras de cette dernière?

Les cures, devenues vacantes par la mort ou l'exil des prêtres unis, restaient inoccupées tant que les paroissiens ne se décidaient pas à accepter la foi russe. Dans l'évêché de Polotsk seul, 800 églises passèrent ainsi sous la domination du synode russe. Il a fallu toute l'énergie du pape Pie VI pour empêcher Catherine d'incorporer ainsi le siége même de Polotsk, toute la souplesse du comte Czeruyschen, alors gouverneur de la Russie Blanche, pour éluder l'ordre de l'impératrice de comprendre le synode russe dans les prières des Unis.

Deux aventuriers servirent d'instruments à Catherine dans ses plans perfides: l'un, Stanislas Siestzennwiez, ancien husard prussien, ancien calviniste, que Catherine éleva au poste de mé-

tropolitain catholique de tous ses États; l'autre, Eugène Bulgar, natif de Corfou, qui s'était glissé dans l'amitié de Frédéric II, et avait été recommandé par lui à l'impératrice qui le nomma évêque de Kherson. Il conseilla d'extirper l'Union à l'aide de missionnaires qui, sous les ordres de Sadkowski, se répandirent dans la Wolhynie et la Russie Blanche, et y semèrent la discorde. Toute église unie, qui ne comptait pas cent maisons, fut supprimée, et les paroissiens, annexés à des églises russes. Pierre Bielanski, évêque de Lemberg et de Halicz, agit avec énergie contre cette propagande. Ce fut en vain; Catherine supprima bientôt tous les évêchés unis, à l'exception de celui de Polotsk; leurs biens, ainsi que ceux des couvents, furent distribués aux généraux russes qui avaient le mieux mérité de l'impératrice. Les prêtres se virent forcés d'émigrer en masse. Dans les diocèses de Kiew, Luck, Kamienecz, il ne resta plus que 200 églises unies. Il n'y a pas de doute que si Catherine

dans l'histoire de l'Union. Les démentis impudents du gouvernement russe ont laissé plus que des doutes dans l'esprit de ceux qui savent quelles cruautés se commettent chez nous à l'ombre. A ces titres divers, ce récit doit trouver ici sa place.

On ne sait de quoi il faut s'étonner le plus dans les souffrances de la nonne, ou de la résignation avec laquelle elle les supportait, ou de l'acharnement systématique qu'apportait Siemaezko dans ses persécutions. L'ardeur de la foi explique le courage de l'une; la méchanceté de l'autre n'avait pour mobile qu'un sentiment: le désir de bien mériter de son souverain. Mais il y a un autre motif qui peut nous éclairer sur le ressort qui le faisait agir. Lorsqu'un homme est tombé aussi bas que cet apostat, il n'apaise sa conscience que par des excès qui l'étourdissent. Dégradé à ses yeux et aux yeux des autres, l'homme cruel cherche dans le mal qu'il fait une compensation aux remords qui le rongent. Là gît le secret de bien des tyrannies et de bien des scandales.

A Minsk, Siemaezko voulut débuter dans son œuvre de conversion par celle des religieuses de cette ville qui avaient pour supérieure Irène Mieczyslawska. En vrai Satan, il leur parla des dignités qui les attendaient, si elles voulaient abjurer leur rite, du peu d'importance qu'il y avait à le faire. Il leur soumit un acte d'adhésion à la foi grecque, les invitant à mettre au bas: «Nous l'avons lue», perfide formule russe qui veut dire: «Nous l'avons acceptée». Les voyant sourdes à ses prières, impatient d'user de sa puissance, il leur déclara qu'il ne leur laissait que trois mois pour se décider.

Mieczyslawska implora la justice du czar; mais celui-ci renvoya sa supplique à Siemaezko, le laissant maître de la réponse à faire. Un ordre antérieur de S. M. avait mis à la disposition de l'archevêque les forces militaires de la province. Siemaezko les requit et, accompagné d'Uczakoff, le gouverneur de Minsk, il cerna le couvent. Puis il montra à Mieczyslawska la réponse du

czar, et lui fit savoir que la Sibérie l'attendait, elle et ses compagnes, si elles ne faisaient pas leur acte de soumission. Les nonnes déclarèrent qu'elles préféraient la Sibérie à l'apostasie.

— Attendez, s'écria Siemaezko, lorsqu'à force de verges, je vous aurai enlevé la peau dans laquelle vous êtes nées, et qu'une autre aura recouvert vos os, vous deviendrez plus traitables!

En attendant l'envoi aux travaux forcés, on fit partit les sœurs pour Vitebsk, escortées par la troupe. Leur supérieure portait, comme le Sauveur, une croix en bois sur son épaule. Les crosses des soldats ranimaient leur vigueur, chaque fois qu'épuisées de fatigue, elles tombaient sur la route.

Arrivées à Vitebsk, on les plaça dans un couvent, récemment confisqué à l'Union, où on les contraignait aux travaux les plus rudes, à la servitude la plus dégradante auprès des nonnes récemment transportées du fond de la Russie, et dont les mœurs dissolues et le manque total d'é-

ducation donnent une faible idée des souffrances qu'elles firent endurer à leurs prisonnières. Couchées sur la terre humide, elles n'avaient qu'une nourriture insuffisante pour soutenir leurs forces affaiblies par les travaux et les mauvais traitements. Aussi allaient-elles souvent partager celle des porcs confiés à leurs soins. Un jour, qu'une d'elles se permit de gratter avec un couteau une tache sur le plancher, *l'igouménia* ou la supérieure des nonnes russes, lui fendit la tête avec une buche. Une autre sœur, qui acceptait l'aumône d'un pain que lui faisait un habitant de la ville, fut assommée à coups de bâton. D'abord, on les fustigeait quand la fantaisie en prenait à leurs tyrans, puis on leur administrait, régulièrement deux fois par semaine, cinquante coups de verges. Pour ce faire, on les mettait toutes nues, et la population mâle du couvent était admise à assister à ce spectacle. Plusieurs d'entre elles succombèrent à ces mauvais traitements. Mais leurs souffrances les plus cuisantes étaient leurs peines morales,

et la plus grande de toutes fut la vue de leur ancien confesseur, un certain Michalewiez, qui avait pendant ce temps abjuré sa foi et était envoyé auprès d'elles pour les convertir. L'accueil qu'elles firent à ce nouvel apostat le remplit de haine; il devint leur persécuteur le plus acharné! Il distribua les nonnes dans différents cachots. Mieczyslawska se vit, avec huit d'entre elles, enfermée dans une cave. Un jour, il vint lui présenter un papier disant que ses filles avaient signé leur soumission. L'abbesse le lui arracha: il était blanc! Le mensonge a toujours été une des armes des tyrans. — Si la vue de ces pauvres femmes, ne faisait pas souffrir leurs bourreaux, leurs cantiques les mettaient dans une rage facile à comprendre.

Perdant patience, Siemaezko les fait traîner par des soldats dans l'église russe, pour y procéder à leur abjuration. Le peuple accourt; Mieczyslawska refuse d'entrer et, présentant à Siemaezko la hache d'un ouvrier charpentier

qui travaillait à l'église, elle lui dit: «Abattez nos têtes, mais nos pieds ne franchiront jamais le seuil de votre temple.» Siemaezsko lui riposte par un violent coup de poing qui lui casse les dents. La supérieure lui présente l'une d'elles avec ces paroles: «Mets-la au milieu des diamants qui couvrent ton coeur de pierre!» Les diacres emportent dans leurs bras leur évêque écumant de rage.

Après deux ans de séjour à Vitebsk, les nonnes furent en 1840 transportées dans le couvent de Spass, près Polock. Là, elles furent employées aux travaux de terrassement. Plusieurs perdirent la vie par suite d'accidents.

Siemaezsko annonça sa visite à Spass. Aussitôt le supérieur du couvent, pour avoir un beau résultat à lui offrir, mit les nonnes au supplice du *hareng salé.* Ce supplice est usité dans les prisons comme dans les couvents; on le pratique envers des détenus politiques comme envers les schismatiques qu'on veut convertir.

Cette torture, d'une invention nouvelle, qui rivalise de cruauté avec celles qu'on se vante d'avoir abolies, consiste à ne donner aux patients pour nourriture que du hareng salé, en leur refusant toute boisson. Les nonnes supportèrent ce nouveau martyre, et Siemaezko les trouvant toujours rebelles à ses volontés, leur fit subir de nouvelles flagellations, et les livra à la merci d'hommes ivres qui assouvirent sur elles leur rage, et non pas leur brutale passion. Deux d'entre elles moururent de ces nouvelles brutalités, les autres furent horriblement mutilées. La ville entière s'émut d'indignation en apprenant tant de cruautés. Ceux qui exprimèrent ouvertement ce sentiment disparurent par ordre du gouvernement. Néanmoins, on crut prudent de transporter ailleurs ces restes demi-vivants. On les conduisit à Madzioly.

Là, toujours dans le but de conversion, on inventa un nouveau supplice pour ces infortunées. On leur fit revêtir des espèces de chemises

en toile dont on se sert pour faire des sacs; une seule manche réunissait les deux bras et empêchait le mouvement. A l'aide de grosses cordes passées au cou, on les traînait dans le lac, derrière les bateaux, pendant des heures entières, et pas un mot de soumission n'échappa à leurs lèvres! Trois soeurs se noyèrent dans cette espèce de bain forcé qui se répéta jusqu'à six fois. Tant de courage lassa les lâches persécuteurs, ou plutôt les décida à en finir: on résolut d'envoyer en Sibérie les 14 soeurs qui restaient, de 58 qui avaient partagé le martyre de Mieczyslawska. Dieu en ordonna autrement. Sans lui, toute cette affreuse histoire aurait été ensevelie dans l'oubli. Une nuit, celle du 31 mars au 1 avril 1845, que tous les habitants du couvent de Madzioly étaient ivres morts, Mieczyslawska et trois de ses compagnes, protégées par l'obscurité, franchirent le mur du couvent, et se laissèrent choir sur la neige qui les preserva de tout mal. La fuite de l'abbesse fut

aussi miraculeuse que sa conservation. S'étant séparée de ses compagnes, qui prirent chacune un chemin différent, elle suivit les routes de traverse s'enfonçant dans les forêts, au milieu de l'hiver; elle n'eut, pour soutenir ses forces, que de l'eau. Craignant d'être trahie, elle n'osait demander l'hospitalité; elle passa une nuit au milieu d'un troupeau de moutons qui la réchauffèrent. Après s'être soustraite aux paysans qu'on avait mis à sa poursuite, elle osa enfin, bravant le danger d'être reconnue, frapper à une porte qui se trouva être celle d'une amie des infortunées. L'hôtesse, considérant comme un bienfait du ciel l'occasion d'héberger la martyre, dont elle avait si souvent entendu parler, lui facilita les moyens d'accomplir son voyage.

Déguisée en berger, Mieczyslawska franchit la frontière. A Posen, l'archevêque la fit venir chez lui, et, après avoir écouté le récit de ses souffrances, il l'envoya à Paris.

Le monde entier s'émut au récit de ses souf-

françaises. De Paris, Mieczyslawska alla à Rome. Son voyage fut un triomphe; on la considérait partout comme une sainte, et son humilité vraiment chrétienne lui gagna tous les coeurs. Présentée au pape, S. S. s'écria: «Comment, tant d'atrocités ont pu se commettre sans que j'en fusse instruit!» Le cabinet de St. Pétersbourg se vit contraint de se justifier: il ne rougit pas d'avoir recours au mensonge. Nous croyons devoir donner en extrait la note que M. Boutenieff adressa à ce sujet au pape.

Nous laisserons de côté les attaques que contient cette pièce contre une première version qui avait paru dans le journal polonais *du trois mai*, et où le couvent des Basiliennes, au lieu d'être placé à Minsk, l'était à Kowno.

La note continue:

«Aucun prélat en Russie, quel que soit son «grade dans la hiérarchie ecclésiastique, n'a de «cosaques sous ses ordres ou à sa disposition.

«Aucune religieuse basilienne n'a été trans-

«férée dans un monastère russe; elles sont tou«tes restées dans leurs propres couvents, à l'ex«ception de celles qui, ayant témoigné le désir «d'aller vivre auprès de leurs parents de reli«gion catholique romaine, en ont obtenu la per«mission de l'archevêque Joseph Siemaezko. «Certes, si ce prélat avait eu à se reprocher «une conduite aussi révoltante que celle qu'on «s'est plu à lui imputer, il n'aurait pas lui-même «prêté la main à cette dernière disposition qui «offrait à ses victimes tant de facilités pour ré«pandre dans la contrée leurs accusations et «leurs plaintes.»

L'auteur de la note suppose-t-il qu'il pût les étouffer, pour les empêcher de parler? Ces plaintes et ces accusations, loin de desservir Siemaezko, n'auraient pu que le bien poser aux yeux de ses chefs.

«Les moyens d'existence des religieuses basiliennes, non-seulement n'ont point été réduits, mais, au contraire, ils ont été augmentés par les

nouvelles allocations dont jouissent en Russie les couvents de ce genre.

«L'archevêque de Lithuanie, Joseph, n'a jamais exercé aucune autorité sur les couvents de Vitebsk et de Polotsk, vu qu'ils appartiennent à un autre diocèse.

«Dans toute l'étendue de l'empire de Russie, la juridiction criminelle et l'infliction des peines corporelles sont dévolues, non à l'autorité ecclésiastique, mais uniquement au pouvoir séculier. Jamais, en Russie, on n'emploie les femmes à des travaux de bâtisse.» Certes, on n'en fait pas des maçons ou des charpentiers, mais on leur fait apprêter la chaux, pousser des brouettes, porter de l'eau.

La note veut faire croire que la Russie est un pays comme un autre, organisé et régi d'après des lois fixes. C'est supposer une grande ignorance de la part des lecteurs. Un général de hussards n'y est-il pas sous-chef de l'Église sous les ordres supérieurs du czar?

La note reprend:

«Personne n'a jamais entendu dire en Russie qu'on ait fait, de nos jours, subir à quelque criminel que ce soit, moins encore à de pauvres femmes, le supplice de la faim et de la soif, qu'on l'ait aspergé d'eau glacée, plongé dans l'eau, et qu'on lui ait crevé les yeux.»

Le rasskolnik Xénophon a positivement subi le supplice du hareng salé, pendant sa détention dans le couvent d'Alexandre Newski.

C'est avec intention qu'il n'est pas fait mention du supplice des verges.

«Il n'y a pas de mines en Russie ailleurs qu'en Sibérie et dans le gouvernement d'Olonetz; aucune religieuse basilienne n'a pu être employée aux travaux forcés des mines, vu qu'aucune d'elles n'a été déportée des provinces occidentales de l'empire, où il n'y a pas de mines.

«Avant 1839, on comptait en Russie 9 couvents de religieuses basiliennes, habités, non par 240 nonnes, mais seulement par 55, dont 36 dans



le diocèse de Lithuanie.

«Jamais aucune d'elles ne s'est évadée de l'enceinte claustrale, et nul rapport n'a fait mention jusqu'ici de la fuite en pays étranger de l'une de celles qui se sont retirées chez leurs parents.

«Il est de fait qu'il n'y a jamais eu en Russie de religieuses basiliennes connues sous les noms de Miecyzslawska, de Wawrzuka, de Konarska et de Pomawenacka, attribués par la presse à ces prétendues martyres. Il est de fait qu'aucun moine n'a été déporté en Sibérie du nombre des moines basiliens.»

C'est apparemment à Siemaezko même qu'on a été demander ces renseignements.

«Il serait superflu de pousser plus loin l'examen des autres assertions erronées, propagées à cette occasion par la presse périodique....

«Quant à la prétendue abbesse Mieczyslawska, le gouvernement russe ignore complètement qui elle est...

«Le gouvernement impérial, malgré la cen-



sure à laquelle il soumet les feuilles étrangères, a autorisé la libre circulation des articles en question dans toute l'étendue de la Russie, sans excepter les provinces dont il s'agit. . . .

La même manoeuvre a été observée pour le discours prononcé par Nicolas aux députés de Varsovie. On a laissé circuler les articles qui l'attaquaient, seulement on s'est borné à en donner copie dans le journal de St. Pétersbourg.

Voici la réponse que nous faisions à cette note dans un journal de Paris[1].

Aucun archevêque n'a de cosaques à sa disposition, mais des cosaques peuvent être mis à la disposition d'un prélat, pour l'exécution de ses ordres.

Un archevêque n'exerce pas d'autorité sur le diocèse d'un autre archevêque, mais une main

[1] *Corsaire Satan* 7 mars 1844. *Courrier russe.*

lave l'autre, un dignitaire soutient un dignitaire, et l'esprit de corps est de première nécessité dans les persécutions religieuses.

La juridiction criminelle n'est pas dévolue à l'autorité ecclésiastique; mais des peines de tout genre sont tous les jours infligées par des prélats à leurs subordonnés.

Beaucoup de personnes ont entendu dire, et quelques autres savent pertinemment, qu'on a fait subir de nos jours en Russie, à des criminels de toute espèce, des tourments de tout genre, la faim et la soif.

Il existe enfin des mines en Russie, ailleurs qu'en Sibérie et à Olonetz; mais il n'y a pas que les travaux aux mines qui soient réputés travaux forcés.

Il y a peu de fonctionnaires russes qui n'emploient leurs subordonnés à des travaux d'utilité privée.

Le gouvernement russe nous permettra de ne pas le croire sur parole, lorsqu'il nous dit qu'il



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

SUITE DE L'INTOLÉRANCE ET DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSES.

PRÉTENDUE SUPÉRIORITÉ DE L'ÉGLISE RUSSE. — PERSÉCUTION DES JUIFS, DES POLONAIS ET DES ALLEMANDS.

Comme les Mahométans, les Catholiques romains et les Protestants, les Russes croient que leur religion est la meilleure de toutes. Ils l'appellent *orthodoxe*, même dans les notes qu'ils adressent à la cour romaine, et c'est comme un bienfait qu'ils prétendent la faire partager à leurs sujets professant d'autres rites. Mais pourquoi alors recourir à la force et à la ruse? les bonnes causes se passent de mauvais moyens. C'est qu'en effet cette supériorité n'est

pas réelle, et si nous avons repoussé les prétentions injustes des Catholiques romains qui appellent *schismatique* l'Église grecque, alors que ce sont eux-mêmes qui s'en sont séparés les premiers, nous ne pouvons, après tout ce que nous avons révélé sur les moeurs et les lumières de nos prélats, nous rendre à leur opinion de la supériorité de leurs dogmes.

Notre culte est approprié à l'état de civilisation de notre peuple; il progresse avec lui; mais il n'a rien pour séduire par lui-même des étrangers éclairés, et le peu de succès que nos missionnaires obtiennent chez des nations païennes, devrait faire renoncer le gouvernement à son prosélytisme chez les Polonais et les Allemands. Il n'a pas su faire pénétrer les lumières de l'Évangile chez les peuplades de la Sibérie qui sont vouées au paganisme le plus grossier. Les Tatares soumis à sa domination, ont plus de goût pour le vin que pour le culte grec, et les Circassiens repoussent les bibles

russes avec le même mépris qu'ils attachent à l'or russe, par lequel on espère les dompter plus facilement que par le fer. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que la rigueur et la corruption, la perfidie et la violence soient les seules ressources du prosélytisme russe en Pologne, et dans les provinces de la Baltique?

Les Juifs et les Polonais sont les deux peuples qui ont le plus à se plaindre de l'intolérance russe. On se l'explique à l'égard des seconds plus facilement qu'à l'égard des premiers.

La politique n'a rien à démêler avec les Hébreux qui trouvent à peine de quoi se nourrir en Russie. Ils n'ont ni flotte ni armée, et leur roi n'est que le banquier des rois. Jésus-Christ a été plus que vengé sur cette race infortunée, et c'est méconnaître le génie de sa doctrine que de s'acharner après les fils de ses assassins. Pendant que tous les États civilisés se relâchent de

plus en plus de leurs rigueurs contre les Israëlites, et leur concèdent les droits de citoyen, la Russie resserre constamment le noeud fatal qui les étreint. Après leur avoir interdit le séjour des provinces intérieures, et les avoir ainsi refoulés à la frontière, Nicolas fait raser les habitations qui en sont à 50 verstes, mesure dont on trouve à peine une semblable dans les annales asiatiques; puis, alliant le ridicule à la cruauté, il se fait le Pierre le grand des Juifs, il leur défend de porter leur costume national, il impose leurs tuniques, il fait couper les boucles de leurs cheveux, comme si c'étaient là choses qui défendissent à leurs coeurs l'accès de la religion grecque!

Des milliers de ces malheureux fuient cette tyrannie, et vont reprendre leur vie errante; la Sibérie étouffe les plaintes des autres; l'armée engloutit les meilleurs enfants d'Israël, et le sordide intérêt ferme la bouche au reste de la population.

Il en est autrement à l'égard des Polonais. Là, la politique a tout fait, mais quelle politique, grand Dieu! Nous voulons bien admettre qu'on règne sur un peuple professant le même culte, plus facilement que sur des dissidents qui reconnaissent un chef suprême de l'Église dans une personne indépendante du czar. La soumission aveugle au pouvoir séculier que commande l'Église russe, les prières perpétuelles pour le salut de la famille impériale n'engagent que des esprits étroits ou des bigots, comme il ne s'en trouve guère parmi les gens qui passent d'une religion à une autre pour d'autres motifs que ceux de la conviction. Quant à cette considération que la religion grecque est si étroitement unie à la nationalité russe qu'on ne saurait embrasser l'une s'en s'amalgamer à l'autre, elle est toute politique, et la politique ne doit pas aller avant la religion; or, de toutes les politiques, la plus mauvaise est celle qui éloigne plus de coeurs qu'elle n'en gagne, ou qui ne gagne que des

cœurs lâches ou pervers. La foi n'a pas à s'applaudir des prosélytes qu'elle se fait par violence; ils ne sont jamais sincères, et quant à ceux qui embrassent une religion par intérêt, ils la déshonorent plus qu'ils ne sont utiles à l'état auquel ils se donnent.

Les Polonais sont loin d'être indifférents à leur foi et, si la liberté d'opinions est une chose que les Russes ne veulent pas comprendre, le dévouement qu'ils portent à leurs autels leur devrait faire respecter ceux des autres. Leur piété leur ferait-elle oublier ce premier dogme de la religion chrétienne et le plus profond de tous: »Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît?» Voudraient-ils retomber dans la faute de ces mêmes Polonais dont l'intolérance a amené la ruine de leur patrie? Disons-le hautement: le peuple russe est innocent de ces persécutions, et la partie la plus intelligente de cette nation a horreur des barbaries exercées contre des frères par l'origine et par la langue!

Il est bien long le récit des violences exercées par Nicolas contre la foi des Polonais, et tous ces actes sont marqués au coin de l'aveuglement. A côté de chaque chaire de la religion latine, n'a-t-il pas élevé une chaire de religion russe, sans qu'il soit permis à la première de se défendre des attaques de la seconde! Il a fait composer un catéchisme et un recueil de sermons dont les prêtres n'osent s'écarter. Il a supprimé la majeure partie des couvents polonais, afin d'accaparer leurs propriétés; il s'est bien obligé d'entretenir aux frais de l'État les moines déplacés, mais il a eu soin de reverser cette charge sur les communes. Les enfants mâles, issus des mariages mixtes, suivaient, avant lui, la religion de leur père et les filles, celle de leur mère[1]. Nicolas en a disposé autrement, et a voulu qu'en tous cas la religion grecque l'emportât.

[1] Ukase de 1721. Une prescription analogue existait en Pologne.

La supériorité de sa foi lui paraît si bien établie, que les criminels qui l'embrassent reçoivent la remise des peines qu'ils ont encourues. En un mot, Nicolas a surpassé tous ces prédécesseurs dans l'oeuvre de l'intolérance, ceux-mêmes qui n'étaient liés par aucun traité avec le saint-siége. Pierre 1er était trop grand pour ne pas être tolérant; on l'accuse même d'une certaine prédilection pour le pape. Catherine ne s'est attaquée à la foi des Polonais que dans un but de conquête, tandis que Nicolas a commencé ses persécutions après l'entière réunion de la Pologne à son empire; et, du moment qu'Alexandre a pu régner en respectant les convictions de ses nouveaux sujets, pourquoi son frère ne le pourrait-il pas?

L'Europe a été justement indignée de tant de vexations exercées contre la religion, Rome a été saisie d'une sainte et légitime horreur. Dans les couvents, on chanta tout haut des cantiques contre le czar, et on adressa des prières au ciel

pour le salut des opprimés: De furore Nicolai, domine, libera nos!

L'Empereur se vit forcé de se rendre lui-même à Rome, si ce n'est pour apaiser la colère de cette cité, si ce n'est pour se justifier devant le saint-père, au moins pour le tranquilliser sur ses intentions. Son entrevue avec le pape Grégoire XVI appartient à l'histoire. Le casque du nouvel Attila n'en imposa pas au pontife. Nicolas se réfugia derrière les lois de son empire, et le pape lui répondit judicieusement que c'était lui-même qui faisait et défaisait ces lois; tandis que lui était l'interprête des lois immuables, des lois divines. Le czar lui dit que les Polonais avaient fait courir des fables et exagéré à dessein ses torts. Le saint-père lui répondit par un sourire d'incrédulité en lui rappelant les liasses de rapports qu'il avait entre les mains, et qui émanaient de personnes dignes de foi.

La candeur du pontife subjugua le czar: son coeur fut touché. Il sortit de son cabinet visi-

blement ému, il promit beaucoup et ne tint rien. Ses satellites surent mener à leur tête cet homme qui se croit tout puissant.

Grégoire XVI mourut et Pie IX rentra dans la voie des négociations, voie où les diplomates russes ont toujours le dernier mot. Il fut convenu que l'empereur continuerait à nommer les évêques catholiques, mais que le pape les confirmerait. Le czar se réserva le droit de punir comme un crime le passage du rit grec au rit catholique, en exilant au Caucase ceux qui se rendraient coupables de ce délit, sans renoncer, toutefois, à la coutume de récompenser ceux qui passeraient de leur religion dans la sienne!

Les Luthériens enfin eux-mêmes, qui se recommandaient à la sympathie des Holstein Gottorp par une communauté d'origine, et qu'aucun de ses prédécesseurs n'a songé d'inquiéter dans leur foi, n'ont pas échappé aux *sollicitudes pa-*

ternelles de Nicolas. Pour se faire bien venir de sa nation, qu'il connaît si peu et qu'il ne gouverne que par des Allemands, il a, de gré et de force, cherché à convertir les habitants des provinces de la Baltique. Il ne s'est pas borné à leur prescrire l'étude de la langue russe, il a aussi voulu ouvrir leur esprit à la foi russe et a prodigué dans ce but les séductions, les menaces et le mensonge. Des maîtres et des popes russes ont inondé ce pays, confondant les hérétiques avec les protestants dans leur zèle de conversion. Des Esthoniens incultes, alléchés par des promesses mensongères, ont voulu émigrer en masse en 1841, et le pouvoir consterné a dû en appeler à l'armée pour comprimer une révolte de paysans qui menaçait d'éclater en Livonie[1]. La loi sur les mariages mixtes est en vigueur dans cette partie de l'empire russe, comme dans toutes les autres; elle y trouve même

[1] Les paysans de la Livonie sont des Esths.

plus d'application qu'en Pologne, où les mariages entre les habitants et les Russes sont moins fréquents; mais l'esprit de nationalité est si vivace dans la noblesse et la bourgeoisie allemande que l'élément russe ne peut y prendre le dessus. Voyant enfin qu'il soulevait plus de mécontentements qu'il ne gagnait d'adhésion, le czar s'est relâché sur ce point de sa politique, sauf à la reprendre au premier accès de mauvaise humeur.

Oh ! mon pauvre pays, ce sont donc là tes meneurs !

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

CONSIDÉRATIONS SUR LE PAYS.

RÉVOLTE DES COLONIES MILITAIRES EN 1831. — SUPPRESSION DES SUCCURSALES DES ENFANTS-TROUVÉS. — BARON PASKHINE. — PRINCE TROUBETZKOI DU GOUVERNHMENT D'OREL. — ANECDOTE SUR L'EMPEREUR. — SES IDÉES SUR L'ÉMANCIPATION DES SERFS. — CELLES DU GRAND DUC HÉRITIER. — DES EXAMENS DU GRAND DUC CONSTANTIN: UN MOT A CE SUJET SUR L'ARMÉE RUSSE. — LE PRINCIPE DE COMMUNAUTÉ. — ÉTAT DES PAYSANS DE LA COURONNE. — NOUVEAU CODE PÉNAL. — LES COUPS. — KONARSKI, — KOROWAUFF ET SON REMPLAÇANT. — LE SÉNAT. — POT DE VIN DE M. KAKOSCHKINE: DEUX GOUVERNEURS DE SIBÉRIE. — JUSCIFICATIONS.

Il est entré dans notre couvent un ancien prêtre des colonies militaires de Novgorod. Il vient de me donner des détails sur la révolte de 1831. C'est affreux. Le choléra a servi de prétexte;

un district du gouvernement de Twer et tous les districts colonisés du gouvernement de Novgorod, ont pris part à l'insurrection qui a duré près d'un mois. Plusieurs relais sur la grande route de St. Pétersbourg à Moscou étaient au pouvoir des insurgés qui visaient les *padorojnya* (feuilles de route). Les officiers de la promotion de d'Arakhtchéieff, bons ou mauvais, ont tous été mis à mort. On a fusillé les uns, empalé les autres. Les officiers allemands, originaires des provinces de la Baltique, ont été cruellement massacrés. Les colons leur ont coupé les mains et les pieds et ont étalé leurs cadavres le long du Wolkhow, avec un poteau qui portait cette inscription: «Les Allemands sont un peuple pauvre, ils sont venus chercher du pain; donnez-leur-en, pour l'amour du Christ.»

Les insurgés ont envoyé une députation à l'empereur pour exposer leurs griefs et demander justice. Sa Majesté l'a écoutée et puis elle l'a retenue. Elle a ensuite envoyé le comte Orloff

qui, après avoir harangué les insurgés, en a tué un d'un coup de poing. Le fait a produit une telle sensation, et a rempli les colons d'un tel respect pour le comte qu'ils ne lui ont rien fait. Le czar est arrivé ensuite lui-même et, après avoir fait ranger autour de lui les émeutiers, il leur a dit d'aller à l'église demander à Dieu le pardon de leurs fautes, et ces gens si féroces ont docilement suivi le chef de l'Église. Sa Majesté promit le pardon, mais elle n'envoya pas moins une commission d'enquête qui a fait saisir les meneurs. Leur sort a été affreux; on dit qu'on les a jetés vivants dans la mer près de Cronstadt. Il est positif que plusieurs soldats colons ont été passés par les verges, et ont reçu jusqu'à 14,000 coups de bâton. 12,000 ont été transportés en Sibérie.

Aujourd'hui la situation de ces colonies est très-équivoque. On ne se décide ni à les supprimer ni à les organiser. Si jamais une révolution éclate en Russie, elle sera terrible; le prê-

stige qu'exerce le czar s'évanouit de jour en jour Le peuple ne lui pardonnera pas d'avoir manqué à sa parole, d'avoir promis la grâce, pour agir ensuite aussi cruellement.

La manière fourbe dont Nicolas s'est emparé des caisses des églises n'est pas le seul tort qu'il ait fait à l'état ecclésiastique. Sa conduite envers nos veuves et nos orphelins n'est pas moins blâmable.

L'impératrice Catherine II avait, comme on sait, de bonnes raisons pour avoir soin des enfants-trouvés. Aussi a-t-elle organisé à cet effet quelque chose de grandiose et où son esprit administratif se révèle tout entier. Elle a établi des banques hypothécaires, en assignant un pour cent de leurs revenus aux enfants-trouvés. A part les magnifiques édifices qu'on voit dans les deux capitales, la province eut ses succursales. Tous les spectacles et tous les divertissements

publics durent verser un pour cent à la caisse des enfants-trouvés. L'empereur actuel qui, lui pourtant aussi, n'a pas que des enfants légitimes, a supprimé toutes les maisons dans les provinces, et n'a laissé subsister que celles de Pétersbourg et de Moscou. Aussitôt l'on a vu le nombre des infanticides dans les provinces dépasser de beaucoup celui des capitales. Sa Majesté en étant instruite, ordonna aux communes d'avoir soin des bâtards. Les communes protestèrent nécessairement, et avec d'autant plus de raison, que *les colléges de bienfaisance publique* continuaient à recevoir les fonds destinés à cet effet. Le czar, dans sa suprême justice, ordonna alors d'affecter à l'entretien des enfants-trouvés des provinces l'argent destiné aux veuves et aux orphelins ecclésiastiques, argent qui avait été amassé par les soins mêmes des prêtres et également confié aux colléges de bienfaisance publique. Certes, les enfants-trouvés sont des êtres intéressants, mais les orphelins des prêtres

ne le sont pas moins.

Les maisons d'enfants-trouvés de la capitale ont eu aussi à se plaindre de Nicolas. Il a jugé que l'institut d'éducation attaché à la maison était trop bon et l'a *promu au grade d'officier*, c'est-à-dire, l'a converti en institution des enfants d'officiers supérieurs. L'impératrice a partagé le même avis quant aux filles trouvées; elle a pensé qu'elles recevaient une éducation tout à fait en désaccord avec leur naissance, et qui souvent valait mieux que celle des demoiselles nobles. Aussi aujourd'hui, les pauvres filles sont-elles vouées à la débauche, car le changement n'a porté que sur l'instruction supérieure.

Pour prouver que nous n'avançons rien à la légère, nous dirons la manière dont l'empereur actuel a soin de ses propres bâtards. Un propriétaire très-riche de Moscou, monsieur de T* trouva à sa porte, la veille de Pâques, un berceau richement orné de dentelles avec un enfant mâle. Il le recueillit; le lendemain il reçut le

grand cordon de St. André. Rapprochant dans sa pensée le cordon, les riches langes et les moeurs dissolues de la cour, il se rendit auprès de Sa Majesté et lui narra, dans toute sa simplicité, l'événement qui lui était arrivé.

— Tu n'as pas d'enfants, lui répondit l'empereur, tu dois être enchanté d'en avoir un.

Ne pouvant plus douter de l'importance du dépôt, Mr. T* demanda quel nom donner à l'enfant?

— Puisque tu l'as trouvé la veille de Pâques, appelle-le, nid de Pâques.

Quelque temps après, le jeune de Pâques obtint le titre de baron de Paskhine.

Sa Majesté est sans doute assez riche pour avoir soin de ses propres enfants. Assurément, c'est pour leur donner un position sociale qu'il procède ainsi.

En lisant ce que nous venons de dire sur la manière dont Sa Majesté a étouffé l'émeute des colons militaires, le lecteur pourrait concevoir une haute idée de l'énergie de Nicolas. Il se tromperait étrangement. Sa Majesté sait que le peuple russe ne porte pas la main sur son souverain, et que les assassins des czars ne vivent qu'à la cour.

La sentinelle placée à la porte de la chambre à coucher de l'empereur a ordre, à un signal donné, d'ôter la baguette de son fusil et de la jeter dans un conduit qui mène au corps de garde. Au bruit que produit cette machine, la garde doit monter à la chambre de l'empereur, enfoncer les portes, si elles étaient fermées, et sauver à tout prix l'autocrate. Une nuit, Sa Majesté entend du bruit et donne le signal, la garde accourt, le palais est en émoi. Le czar apprend que la cause de sa frayeur était la chute d'un fusil au corps de garde, et ordonne de fustiger le malheureux soldat que s'était rendu cou-

pable de ce méfait.

Le fait suivant prouvera comment il transige avec ses devoirs les plus sacrés.

Il faut savoir qu'un cadavre ne peut être enterré, si tout le clergé de l'église à laquelle appartient le défunt ne certifie pas qu'il est décédé d'une manière naturelle.

Or, le hasard voulut qu'il y eût dans le gouvernement d'Orel un honnête sacristain qui refusa son paraphe pour un serf du prince Troubetzkoï, que l'opinion publique disait avoir été tué par son maître. Le prince, apprenant l'opposition de ce clerc, lui envoya cinq cents roubles. Le sacristain courut chez l'archevêque et lui remit cet argent, en lui racontant d'où il lui venait. L'archevêque aurait bien étouffé cette affaire, mais le sacristain en parla aux autorités civiles, et le fait fut porté à la connaissance de l'empereur. Une enquête fut ordonnée; elle constata que déjà plusieurs serfs étaient morts sous les coups du prince Troubetzkoï. On trouva,

en outre des instruments de torture, dont il se servait contre ses esclaves. Le czar fit mettre le prince en jugement et, avec lui, tous les maréchaux de noblesse qui s'étaient succédé dans ce poste, sans instruire le gouvernement des cruautés de M. Troubetzkoï, qui pourtant avaient couru tout le pays. C'était justice; mais parmi les fonctionnaires s'est trouvé un comte Schéréméteff. Fallait-il le juger aussi? Sur la demande qui en fut faite à l'empereur, ordre fut donné de cesser les poursuites!

Sa Majesté, obsédée de plaintes continuelles contre monsieur M. P..ff, qui ne payait pas ses dettes, lui ordonne de faire honneur à ses engagements; preuve évidente que les lois ne fonctionnent pas chez nous d'une manière régulière. On représente à Nicolas qu'il y a interdiction judiciaire contre monsieur P..ff et que ses biens sont depuis longtemps sous tutelle. Au lieu d'en ordonner la liquidation, Sa Majesté se déclare satisfaite.

Partout et toujours l'arbitraire. L'empereur, dans un de ses voyages, verse en traversant le gouvernement de Tambow, et se casse la clavicule. Au lit, il demande un livre et on lui apporte un volume du *Dictionnaire encyclopédique* russe. A la lettre *B*, il trouve un article louangeux sur Louis Bonaparte et, après l'avoir parcouru, il inscrit en marge ces mots au crayon: «Faire une réprimande aux censeurs, le prince Louis n'est qu'un ....» Qu'est-ce que cela regarde les censeurs?

Un officier aux gardes, monsieur Tch..... conçoit le projet d'aller à Jérusalem; il en demande l'autorisation. Son général, un Esthonien peu dévôt, trouve cette idée étrange et lui fait des représentations.

«Je concevrais, dit-il, que vous allassiez à Graeffenberg, mais la Terre Sainte ne vous rendra pas mieux portant. M. Tch..... insistant, le général donne suite à sa pétition et le grand-duc Michel, pour toute réponse, fait mettre le

jeune officier aux arrêts.

Comme on pourrait croire que ce n'est là que de la justice militaire, voici un fait qui concerne deux femmes.

Le public n'entre pas dans le parc Alexandrovska, près Péterhoff. Un employé qui y avait pénétré, grâce à son uniforme de la chancellerie de l'empereur, est rencontré par Sa Majesté qui le fixe de manière à lui faire perdre l'envie de revenir, et si le trouble et la peur ne s'étaient pas peints dans les traits du jeune homme, il aurait passé un mauvais quart d'heure. Il est vrai que cette peur lui a causé une maladie dont la conséquence a été la perte de sa fiancée, trop impatiente pour attendre son rétablissement, et qui s'est mariée à un autre.

Le prince D* s'engage une fois en voiture dans le parc. L'empereur le rencontre et lui demande :

— Avez-vous une maison, un jardin à vous ?

— Oui, Sire.

— Y laissez-vous entrer tout le monde ?

— Non, Sire.

— Pourquoi alors venez-vous ici? Allez-vous-en!

Le prince n'en fut pas malade, mais il en a gardé rancune au czar, et lui a fait depuis ce jour une opposition qui a eu un certain retentissement.

Mais ne voilà-t-il pas que Nicolas, se promenant un jour sous l'ombre de ses pins, avise des baigneurs dans le golfe. Il y précipite ses pas impériaux et royaux. C'étaient deux charmantes femmes.

Mais Sa Majesté était trop courroucée de ce qu'on venait troubler la sérénité de ses eaux, pour se maîtriser, et sa voix fut si terrible que les pauvres femmes allaient se noyer de peur. L'empereur les appelle; elles paraissent devant lui dans le simple appareil de beautés arrachées aux flots.

— Connaissez-vous, leur crie le czar, le règlement qui défend de venir se baigner ici?

— Non, Sire, répondent-elles en tremblant, de crainte plus que de froid.

— En ce cas, allez chez le commandant et faites-vous lire le règlement.

Les deux femmes se présentent chez le général Zakaharjewski, à Péterhoff qui, après leur avoir donné lecture des ordonnances, leur demande si l'empereur ne leur a rien dit de plus, et il les congédie sur leur réponse négative.

Le lendemain, il fait son rapport au monarque.

— Tu les as vues? dit le czar qui était de bonne humeur.

— Oui, Sire.

— Mais tu ne les a pas vues comme moi.

Puisque me voilà, malgré moi, sur un sujet scabreux, je me permettrai d'insérer encore cette anecdote.

Un employé vivait maritalement avec une personne qu'il ne pouvait encore épouser. La police voulut leur jouer un tour. Un jour qu'il manquait de femmes en contravention pour laver le plancher

de l'hôtel de Police, un *Kwartalnoi* se rendit chez la personne en question et l'obligea à venir remplir cet office dégradant. Les représentations de son ami ne servirent de rien.

Les abus de haute importance qui concernent l'administration générale du pays, touchent peu Sa Majesté. Elle est bien plus sensible aux révélations sur sa propre personne. Un auteur étranger[1] a publié qu'elle n'avait pas de taille.

Et longtemps encore après, elle ouvrait sa robe de chambre devant le comte Orloff lui disant :

— N'est-ce pas là un ventre, et cela une poitrine ?

Un russe a révélé que l'empereur écrivait *nmé* (à moi) sans *jate* (en russe). Nicolas en a été atterré.

1 Le marquis de Custine.

— Où donc cet infâme a-t-il vu que je faisais cette faute? qu'il vienne donc me la montrer[1].

Ces deux publications ont empoisonné l'existence de Nicolas.

Jetant le livre français par terre, il s'est écrié:

— C'est ma faute, pourquoi ai-je parlé à ce....

Il a lu le livre du compatriote dans un vagon de Prague à Vienne.

Arrivé à Gênes, il reçut la visite du Cte B**, ambassadeur extraordinaire de Sardaigne pour le couronnement de Nicolas. Le comte rapporte que Sa Majesté fut si bienveillante pour lui, qu'elle continua à se rincer la bouche en sa présence. La conversation tomba sur le marquis de Custine. La colère contre cet auteur avait déjà, dans le

1 Je ne saurais me rendre à l'invitation, mais j'affirme tenir le fait d'un haut fonctionnaire russe qui, sans être membre du comité des ministres, est payé très-cher pour entretenir des rapports littéraires avec Sa Majesté.

Aujourd'hui que le czar nie, je ne sais lequel des deux croire; mais je pense que Sa Majesté soignera dorénavant son ortographe. (Note du rédacteur.)

coeur du monarque, fait place à une autre bien plus terrible.

— Le marquis, s'écria le czar, est un Français; il est libre d'écrire sur la Russie ce que bon lui semble. Mais je ne sais si vous avez entendu parler d'un autre livre: *La Russie sous Nicolas.* Ce qui paraissait le plus offenser Sa Majesté, c'est que l'auteur avait été sobre dans les titres du czar.

— Il est fait par un russe, ajouta-t-il. Je connais ses frères; ce sont des gens honorables et lui, il écrit des infamies contre son pays. Le comte B**, voyant Sa Majesté hors d'elle, et ne sachant comment l'apaiser, lui dit ce mot à la Louis XIV.

— Sire, un de mauvais sur soixante millions de bons.

Comme j'espère bien ne pas être lu par l'empereur, je puis consigner cette anecdote. On a

beau dire du mal des anecdotes; c'est la meilleure ressource pour un historien qui veut juger l'esprit et le caractère des souverains.

L'institut des professeurs se composait des étudiants les plus distingués qui, après avoir achevé leurs cours aux différentes universités russes, étaient envoyés à Dorpat, et de là à Berlin, pour se perfectionner dans leurs études, afin d'occuper ensuite des chaires dans le pays.

Lorsqu'ils furent présentés pour la première fois à l'empereur, lors de l'un de ses voyages à Berlin, ils avaient revêtu leurs uniformes respectifs qui variaient nécessairement selon les Universités dont ils sortaient, et les différents grades ès sciences.

— Pourquoi ces bigarrures? demanda l'empereur à leur chef.

— Sire, c'est suivant les grades ès sciences.

— Je comprends, c'est d'après la valeur des sciences.

Sa Majesté croyait que les sciences naturelles

avaient un uniforme, que le droit en avait un autre et ainsi de suite.... Ou bien que l'histoire, p. ex.... avait le pas sur la physique!!

Pourtant, quand Nicolas Pawlowitch va à l'étranger, il s'observe et fait ce qu'il peut pour se rendre populaire. Il donne des poignées de main aux Russes, et les Allemands qui le voient faire, disent que c'est un vrai père pour ses sujets. Les apparences sont souvent trompeuses.

Ainsi le général Anrep avait quitté le service pour un mot grossier de Sa Majesté. Quelques années après, le czar le voit à Kissinguen et l'invite à rentrer dans l'armée, avec une affabilité trés-bien jouée.

Le général, qui connaissait son homme, pour éviter la pluie des grâces impériales qui l'attendait, alla trouver le comte Benckendorf; mais celui-ci lui dit que l'ordre avait été donné et qu'il fallait y obtempérer. Arrivé à Pétersbourg, M. Anrep se vit envoyé au Caucase, ce qui équivaut à une punition.

Nicolas parle souvent de son intention d'émanciper les serfs; l'on verra qu'il n'en fera rien, et je mets même en doute sa franchise à ce sujet. Un noble du gouvernement de Toula présenta un projet à cet effet.

L'empereur chargea le grand-duc héritier de l'examiner.

Sur le rapport qu'on lui en fit, il dit à monsieur Kisseleff, le ministre des domaines: — Je vois à chaque ligne le mot de liberté; mais ce n'est pas ce que nous voulons, toi et moi, donner aux paysans: nous ne voulons que régler leurs rapports envers les maîtres.

L'héritier est-il mieux inspiré? On le dit l'ami des nobles, et l'on assure qu'il trouve son père trop révolutionnaire. Les troubles actuels de la Galicie eurent nécessairement de l'effet en Wollinie et en Padolie. Le gouverneur général de ces provinces, M. Bibikoff représenta à Sa Majesté la nécessité de faire quelque chose pour les paysans. L'héritier l'interrompit en disant que

ce n'étaient là que de faux bruits sans-portée, mais l'empereur lui imposa silence.

Bibikoff, lui dit-il, sait cela mieux que toi, ce doit être comme il le dit. J'attends que l'Europe se soit apaisée pour faire quelque chose.

En attendant, disons au moins qu'il n'est pas chrétien d'avoir des esclaves. Puissions-nous bientôt pouvoir le dire tout haut dans notre langue.

Le jeune grand-duc Constantin est moins molasse que son frère aîné, et l'on dit des merveilles de son esprit et de son savoir.

A ses examens, il a admirablement fait l'histoire de la Réformation, et son père lui demandant ce qui se passait aux Indes, S. A. I. n'a pas bronché pour répondre. Reste à savoir si ses auditeurs étaient à même de vérifier ses assertions. Passant à un autre genre d'exercices, Constantin a parlé politique en homme d'État consommé.

Son père lui frappant sur l'épaule, lui dit. — La meilleure diplomatie est une bonne armée.

Est-elle donc si bonne notre armée?

Nous avons deux régiments de cavalerie excellents, les cosaques de la garde; le reste c'est de la troupe de parade. Notre artillerie tire, on ne peut plus mal, et c'est à elle surtout que nous devons nos échecs en Pologne. Notre infanterie sait se faire tuer, mais nos tirailleurs sont détestables. Dans aucune armée au monde il n'y a autant de déchet que dans la nôtre, et les effets de la discipline sont paralysés par la mauvaise administration. Nous n'aurons une bonne armée que lorsque le bâton aura fait place à l'honneur militaire. J'ai entendu dire à des officiers français que les prisonniers russes de Zurich qui sont entrés dans leur armée ont été les meilleurs soldats du monde, grâce à l'esprit qui y règne. Le Français naît militaire, enfant, il joue en tirant à la cible; soldat, il s'exerce constamment au tir. Le soldat russe ne fait qu'abîmer son fusil en le nettoyant sans cesse et, au Caucase, il n'y a que des fusils qui ont fait leur service dans les régiments de la garde.

Mais revenons à la classe des paysans qui est la base de l'État. Grâce à l'organisation de notre commune, nous n'avons pas de prolétaires, et le servage ne nous a été inoculé que par nos czars. Nos serfs mêmes ont une existence assurée ; mais ceux d'entre eux qui sont attachés au service personnel de leurs maîtres sont de vrais esclaves. La plupart du temps, ils n'ont pour lits que des lambeaux de feutre sur lesquels on les fait coucher pêle-mêle, comme des chiens. Dans nos grandes villes, les caves et les greniers ne sont pas habités, mais il y a des maisons où s'entassent dix, vingt à trente mille ouvriers[1].

Le principe de communauté est certainement très-respectable; mais que devient avec lui la liberté individuelle? Quand elle nous viendra de l'Occident, car il faut bien qu'elle vienne, comment se conciliera-t-elle avec la propriété col-

1 À St. Pétersbourg, p. ex. la maison Poltaratzki.

lective? C'est là un embarras plus grand que l'état déplorable de notre agriculture qui provient du manque de lumières, et de l'absence de débouchés pour les produits du sol, absence qui découle de la clôture hermétique de nos ports et de nos frontières aux produits industriels de l'étranger.

Que fait Sa Majesté pour ses propres serfs? comment les ministres des domaines administrent-ils les paysans de la couronne? Telles sont les questions qui doivent préoccuper tout le monde; car il s'agit du sort de trente millions d'hommes, c'est-à-dire, d'un Etat entier.

Ces paysans rapportent si peu au gouvernement, qu'autant aurait-il valu les déclarer libres. Les cultivateurs indépendants, aussi bien que les serfs, paient par an sept à huit roubles assignats au trésor, les paysans de la couronne paient quinze roubles, dont une bonne partie reste en route. La Russie est le pays des formalités, on prodigue le vernis à l'extérieur, et

on laisse pourtant subsister des dénominations déplorables.

M. Kisseleff, pour prévenir les dilapidations, a fait inscrire sur les poteaux de chaque village de la couronne, combien les paysans paient en total, et combien chaque *tégla* doit donner en particulier. Est-ce là du persan ou du chinois?

Au moins, eût-il fallu donner aux autres le bon exemple et ne pas commettre soi-même des spoliations. Non-seulement la bureaucratie a envahi les domaines, à leur grand détriment; non-seulement des redevances illégales sont exigées à tout moment; mais monsieur Kisseleff, mais l'Etat, mais l'empereur n'ont pas eu honte de dépouiller leurs paysans, de leur ôter une partie de leurs terres dont on trafique comme on peut, ou qu'on donne en bail à ceux-mêmes auxquels on l'a enlevée. A Viatka, des paysans de la couronne avaient acheté, de leurs propres deniers, des terres supplémentaires. Les autorités les leur enlevèrent; les malheureux

pleurèrent, protestèrent, rien n'y fit.

— Tout ce que vous avez, leur dit-on, est à l'Etat. Ils s'insurgèrent. M. Mardvinoff, gouverneur de cette province, fit amener un canon et tirer à mitraille sur les insoumis; puis il en fit fustiger le dixième. Le général de la gendarmerie le dénonça au gouvernement qui destitua M. Mardvinoff, mais justice ne fut pas faite aux pauvres cultivateurs. Ceci s'est passé en 1840. Est-ce que les particuliers commettent jamais de pareilles atrocités envers leurs serfs?

Les changements opérés par M. Kisseleff, dans l'administration des domaines, sont loin d'être heureux. Ainsi, il a remplacé les *Zemski Zassédatels* (accesseurs ruraux) par les *Stanovoï* qui ne résident pas, comme le faisaient les premiers, dans les villes de district, mais dans les villages les plus populeux. De là, rivalités de village à village, préférences directes et indirectes accordées aux riches sur les pauvres,

immixtion perpétuelle de l'autorité dans les intérêts particuliers. Or, on sait que la plus grande tyrannie est celle qui s'attache aux affaires privées. Le paysan veut semer, faucher, rentrer les foins ou les blés, tel jour; le *Stanovoï* le lui défend, il lui dit de remettre à tel autre jour. *L'okroujnoï* est le bailli du gouvernement; le *Stanovoï* est un officier de police, dont l'autorité ne s'arrête ni devant la serrure du particulier, ni devant la compétence de *l'okroujnoï*. En attendant, les affaires générales s'accumulent dans le chef-lieu du district, où elles étaient bien mieux expédiées par les *Zemski* obligés d'y vivre.

Le recrutement est toujours une source d'abus excessifs.

Là, on voit l'esprit du paysan, aiguisé par les chicanes et les oppressions de tout genre, aux prises avec la voracité des employés. Dans le gouvernement de Koursk, il y a eu des scènes vraiment burlesques. D'abord, tous les riches

se rachetaient, et tantôt les billets blancs étaient au fond, tantôt à la surface de l'urne. Les paysans s'avisèrent d'un stratagème et firent une collecte entre eux; un seul devait aller acheter le secret et le communiquer aux autres. Quelle surprise pour le recruteur lorsqu'il ne vit venir les offres de personne, et que tous les riches amenèrent des billets blancs? Il n' eut cette fois que cinq cents roubles à partager avec le gouverneur. Il devina le tour et, la fois suivante, il dit au premier payant:

— Quoi que tu fasses, je réponds de toi. Force fut aux autres d'apporter leur argent. Que fait l'intègre fonctionnaire?

Il garde dans ses poches les bons billets, et les substitue à ceux que tirent les paysans qui ont financé. Il est telles choses qu'on apprend dans un couvent, et dont messieurs les ministres ne se doutent seulement pas.

Les moeurs s'améliorent, sans doute; mais elles ne se purifient pas, au gré des amis de l'humanité. Battre est toujours beaucoup trop à la mode. — Je t'aime comme mon âme et je te bats comme ma pelisse, dit le mari à sa femme. — Pour un homme battu on en donne deux non battus, dit le marchand d'esclaves. — S'il manque de sel sur la table, il y en aura trop sur le dos, dit le noble en parlant de son cuisinier qui n'a pas assaisonné ses mets. Quand les choses ne vont pas au gré du maître de la maison, il va souffléter ses valets, de manière à ce que ses hôtes l'entendent, et revient à eux, satisfait d'avoir rempli son devoir. Ouvrez un journal de province, et vous trouverez pour sûr l'annonce de quelque vente de fille ou de cuisinier. La loi défend de vendre des serfs sans terre; mais il y a toujours quelque orphelin à placer. On parle comme d'un coup d'Etat de la permission accordée aux serfs de concourir aux enchères, et d'acheter leur liberté à la *criée publique!* Est-ce

là tout ce qu'on se propose de faire pour eux?

Parmi les autres *réformes* qui sont l'oeuvre de l'empereur actuel, il faut compter le nouveau code pénal qui, dans les parties relatives aux crimes politiques, a été copié sur les lois des derniers temps du Bas-Empire. On a eu beau remplacer le knout par la *Pleite patentée*, le martinet perfectionné ne s'appellera toujours que knout dans les pays civilisés.

Est-ce trop demander à nos conservateurs que de réclamer un ordre de chose légal? Le polonais Konarski vient de Paris pour soulever la Lithuanie; on le saisit, on le juge militairement, et c'est un autre prince Troubetzkoï qui déshonore le nom russe par ses excès. Korovaieff, préposé à la garde de Konarski, conçoit de la vénération pour le patriote polonais et lui offre les moyens de s'évader. Mais la méfiance d'un autre prisonnier fait échouer le plan de l'officier

russe. On le dégrade, on l'envoie aux travaux forcés en Sibérie, afin de prolonger ses souffrances. Ceci est de l'histoire et elle jugera; mais l'officier qui a remplacé Korovaieff a eu aussi avec l'autorité des démêlés qui ne la font pas voir dans son beau jour. Avant d'aller à la mort, Konarski demande à dire adieu à ses compagnons de captivité. L'officier de garde, n'osant prendre une telle responsabilité, vint consulter le commandant de la prison, au moment où entrait chez lui le général de la gendarmerie, le bras et l'oeil de la police secrète. Invité à émettre son opinion, il se prononce pour l'affirmative, et le commandant autorise l'officier à faire droit au dernier voeu de Konarski. Celui-ci va donc prendre congé de ses amis, excepté de celui qui avait perdu Korovaieff et avait cru à un piége, là où il n'y avait que du dévouement. Konarski fusillé, on traduit l'officier de garde devant les tribunaux militaires, et on l'accuse d'avoir laissé arbitrairement Ko-

narski communiquer avec les autres détenus. L'officier en appelle au commandant et au général des gendarmes qui ont la lâcheté de nier l'autorisation qu'ils lui avaient donnée, de crainte d'avoir à en répondre eux-mêmes. Heureusement, le colonel du régiment auquel appartenait le nouvel accusé, était un homme de coeur. Il accourt et engage son subordonné à lui faire un rapport détaillé sur tout ce qui s'est passé. Ce rapport arrive, par la voie de la hiérarchie militaire, à l'empereur. Sa Majesté a la bonté de reconnaître l'innocence de l'officier, et a la justice de l'envoyer au Caucase, apparemment pour le punir d'avoir mis les torts là où ils étaient, du côté des généraux.

L'anecdote suivante nous prouvera que messieurs les ministres eux-mêmes n'ont pas une très-haute opinion les uns des autres.

Le diable, raconte le prince Menchikoff, était une fois venu chercher son âme.

— Il vous faut, l'âme du ministre de la marine, lui dit le prince; mais il y a deux ministres de la marine; l'un, c'est moi qui commande sur l'eau salée; l'autre, c'est le comte Kleinminchel qui est pour l'eau douce (chef des voies et communications). Allez trouver ce dernier.

Le diable partit, mais il revint bientôt, faisant un tapage d'enfer. — Tu m'as trompé, crie-t-il au prince, tu m'as envoyé chez l'autre.

— Eh bien?

— Eh bien, il n'a pas d'âme.

Le prince ne dit pas s'il a dû livrer son âme au diable!

Nous avons un sénat pour veiller au maintien des lois. Comment veille-t-il? Il est exclusivement composé de nobles, et il ne sait seulement pas garantir les priviléges de la noblesse! Ainsi, il est permis aux nobles de résider à l'étranger, d'y prendre du service, d'émigrer. L'empereur a beau dire qu'une pareille

loi n'a jamais existé. Sans remonter aux chartes du premier Romanoff et de Catherine II, la loi de Pierre III. permet positivement l'émigration, en obligeant les partants de donner à l'Etat dix pour cent des biens qu'ils emportent avec eux. Nicolas, à la suite du refus de plusieurs Russes de rentrer dans leur pays, rend, en 1844, un oukase qui ordonne de condamner sans jugement, ceux qui, à l'avenir, n'obtempéreraient pas au rappel qui leur serait fait. Et le sénat applique cette loi! Or, nous le demandons, que doit être le pays dans lequel on abandonne ses biens et sa famille pour ne pas l'habiter?

Il n'y a pas de loi en Russie. Les biens de la princesse de Würtemberg sont confisqués et donnés à son fils qui oublie sa mère dans l'exil. Quel encouragement et quel exemple!

Comment veut-on que les prévarications cessent, si l'empereur lui-même distribue des places *lucratives* à ceux qui le protégent et si, au

lieu de punir les coupables, il les avance?

M. Pérovski, le ministre de l'intérieur, apprend ce que tout le monde savait: que le maître de police à St. Pétersbourg, le général Kakoschkine, s'était de nouveau fait allouer un magnifique *pot de vin* par les fermiers des vins. Il rencontre le général au palais et le complimente, sans dire de quoi. Il le revoit à une soirée et le félicité de nouveau. Intrigué et effrayé, Kakoschkine dit à l'empereur:

— Sire, aurais-je encouru votre disgrâce? Le ministre de l'intérieur, chaque fois qu'il me voit, me félicite d'un air railleur.

— Eh bien, demande-lui pourquoi?

— Sire, il ne veut pas le dire.

— En ce cas, je le lui demanderai moi-même.

Sa Majeste le fait en effet et le ministre répond:

— Demandez, Sire, à Kakoschkine lui-même, il le sait mieux que moi.

Mais l'empereur insistant, M. Pérovski lui raconte ce qu'il savait sur son compte,

Que fait Nicolas? A sa première entrevue avec le maître de police, il lui dit:

— Je te félicite, Kakoschkine, il y a en effet de quoi.

Et l'affaire en resta là, ou, pour mieux dire, M. Kakoschkine fut promu au poste de gouverneur général de la Petite-Russie.

L'empereur est volé lui-même, à tel point qu'à la cour, après les repas, à peine la famille impériale est-elle levée de table, à peine a-t-elle tourné le dos, que les valets se précipitent sur les desserts et les vins, et les emportent pour les vendre aux particuliers.

Pour parler d'un scandale qui tient à mon état, citons celui-ci. Le général Bronewski, gouverneur en Sibérie, chaque fois qu'il avait bu, ce qui arrivait assez souvent, envoyait chercher les ornements sacrés, révêtait la tunique du prêtre, habillait l'un de ses aides de camp en diacre, un autre en sacristain et récitait la messe ou les vèpres.

Le général Kapcewitch, informé, en 1825, de la prochaine arrivée de l'empereur Alexandre en Sibérie, donne l'ordre de réparer les routes et de les rendre polies comme verre. On lui fait observer que la saison s'y oppose et qu'il faudrait 30,000 hommes pour remplir ses voeux.

— Trente mille hommes, s'écrie-t-il, qu'on en prenne cinquante mille, et que Sa Majesté impériale soit satisfaite!

On chasse donc tous les paysans sur la grande route, on travaille sans cesse et l'intempérie de la saison coûte la vie à près de 20,000 hommes.

L'empereur change d'avis et, au lieu d'aller en Sibérie, il va mourir à Taganrog.

De là le proverbe sibérien: — Quand Kapcewitch regarde un arbre, il sèche sur pied.

La Russie est si vaste, si variée, qu'il n'y a pas de choses qui ne s'y soient passées ou qui ne s'y passent. On peu hardiment prendre telle

monstruosité ou telle extravagance qu'on voudra, et trouver aussitôt l'endroit où elle s'est passée en réalité.

Le bon, le grand, s'y trouvent pêle-mêle avec le mauvais.

Ainsi, il y a des nobles qui comprennent les enfants qu'ils ont de leurs esclaves parmi leurs serfs, comme il y en a d'autres qui épousent les mères de leurs enfants illégitimes. L'empereur actuel a défendu de reconnaître les enfants nés avant le mariage. Chaque pas de ce despote est marqué au coin de l'imbécilité. Il y a des propriétaires qui donnent la liberté à leurs serfs et d'autres qui les écorchent vifs. Il y a des princes qui renoncent à leurs titres et des parvenus qui achètent les leurs. A côté de l'absolutisme le plus abject, il y a des germes de liberté impérissables; il y a même du socialisme dans l'organisation des communes; seulement la commune russe, impuissante à produire un gouvernement suprême, intelligent, a



donné naissance au despotisme, qui est un résultat du principe patriarcal dominant dans la famille slave. Là, après le père, vient le fils aîné qui dispose en maître souverain des propriétés mobilières.

Nous laisserons à de plus habiles que nous le soin de décider si le mal domine, dans le monde en général, et en Russie particulièrement. Nous sommes convaincu que l'on fait bien de faire entrer le vinaigre en proportions plus grandes que le miel dans le breuvage qu'on doit administrer aux hommes, comme aux peuples, pour les corriger. Nous ne voulons *attraper* personne, nous ne briguons pas une vaine popularité, nous ne flattons pas plus les peuples que les souverains, nous supportons avec résignation la haine et la colère que nous provoquons, et nous laissons à l'avenir le soin de nous justifier. On nous fait déjà l'honneur de ne pas douter de la sincérité de nos intentions; nous ne faisons pas montre des abus de notre pays, nous les signa-

lons dans l'espoir de les voir disparaître bientôt. Et si nous faisons ressortir le côté négatif de la Russie plus que son côté positif, c'est que l'ombre obscurcit à nos yeux les qualités brillantes de notre nation. On nous abandonne bien le gouvernement, mais on voudrait nous voir insister davantage sur les vertus du peuple. A nos yeux cependant, le gouvernement est l'expression du peuple, car il n'y a pas de tyran sans esclaves. Disons seulement que s'il n'y avait pas dans la nation russe des gages d'avenir, des germes de grandeur, nous aurions épargné au pouvoir tout blâme et tout conseil, encore moins nous serions-nous dévoué pour lui dire la vérité. Qu'il se révèle au monde autrement que par la destruction et l'oppression, et ses adversaires deviendront ses panégyristes, en attendant qu'il veuille bien leur assigner une autre activité que celle de la pensée.

FIN.

Table de matières.

OUVRAGES DE L'AUTEUR.

---

	fr.	c.
La Russie sous Nicolas Ier. 1 fort vol. in-8°. Prix......	7	50
Discours sur Pierre-le-Grand. In-8°..................	1	»
Des Économistes et des Socialistes. In-8°..............	1	»
Science de la Politique. 1 vol. in-8°................	7	»
Esprit de l'Économie politique. 1 vol. in-8°..........	5	50
Types et Caractères Russes, 2 vol. in-8°..............	10	»
L'Europe Révolutionnaire. 1 vol. in-8°..............	5	50

Ces ouvrages se trouvent à la Librairie de Capelle, à Paris, rue des Grès-Sorbonne, 10.

PARIS. IMPRIMERIE J. CLAYE ET Cᵉ, RUE SAINT-BENOÎT, 7


3 6105 021 588 574